Agatha Christie

Mort sur le Nil

AGATHA CHRISTIE

Mort sur le Nil

(DEATH ON THE NILE)

traduit de l'anglais
par Louis Postif

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

PREMIÈRE PARTIE

PERSONNAGES DANS L'ORDRE DE LEUR APPARITION

CHAPITRE PREMIER

UNE RICHE HÉRITIÈRE

Linnet Ridgeway !

— C'est elle ! annonça Mr Burnaby, propriétaire de l'hôtel des Trois-Couronnes.

Il poussa du coude son compagnon. Les deux hommes, bouche bée, ouvrirent de grands yeux ronds, à l'expression bucolique.

Une énorme Rolls-Royce écarlate venait de s'arrêter devant le bureau de poste de la petite ville. Une jeune fille en descendit prestement. Tête nue, elle portait une robe simple, mais élégante. Sa chevelure d'un blond doré, ses traits réguliers, son corps svelte et harmonieux lui conféraient un genre de beauté plutôt rare à Malton-under-Wode.

D'un pas pressé, elle pénétra dans le bureau de poste.

— C'est bien elle ! répéta Mr Burnaby.

Et il ajouta tout bas, avec déférence :

— Elle possède des millions… et va en dépenser une partie à embellir sa propriété. On y verra des piscines, des jardins à l'italienne et une salle de bal. Elle a l'intention, paraît-il, de démolir la moitié du château pour la reconstruire.

— Elle apportera ainsi de l'argent dans le pays, dit son ami, un type maigre, à l'air minable et au ton grincheux.

— Oui, acquiesça Mr Burnaby, se frottant les mains. C'est une vraie aubaine pour Malton-under-Wode. Voilà qui va faire marcher les affaires.

— Un peu mieux qu'au temps de sir George, observa l'autre.

— Les chevaux l'ont ruiné, remarqua Mr Burnaby, indulgent. Ce brave lord n'a jamais eu de chance.

— Combien a-t-il réussi à obtenir pour son domaine ?

— Soixante mille livres pour le moins, à ce qu'on m'a dit.

L'homme maigre sifflota.

Mr Burnaby poursuivit, triomphant :

— Et on affirme qu'elle en dépensera soixante mille autres pour tout remettre en état !

— Mazette ! D'où lui vient cette fortune ?

— D'Amérique. Sa mère était fille unique d'un gros millionnaire. Tout à fait comme au cinéma, n'est-ce pas ?

La jeune fille sortit de la poste et remonta dans sa voiture. Comme l'auto démarrait, l'homme maigre la suivit des yeux.

— C'est injuste, murmura-t-il. L'argent et la beauté, c'est trop pour une même personne. Lorsqu'on est si riche, on ne devrait pas être aussi belle. Car elle est vraiment belle… Elle possède tout ce qu'on peut souhaiter sur terre. Moi je trouve ça injuste !

*
* *

Extrait de la chronique mondaine de *La Malignité Quotidienne* :

« Parmi les élégantes qui dînaient hier soir au fameux restaurant Chez ma tante, nous avons remarqué la ravissante Linnet Ridgeway, accompagnée de l'honorable Joanna Southwood, lord Windlesham et Mr Toby Brice. Comme chacun le sait, miss Ridgeway est la fille de Melhuish Ridgeway, époux d'Anna Hartz. À sa mort, son grand père, Léopold Hartz, lui a légué sa colossale fortune. La belle Linnet est la sensation du moment. On annonce ses prochaines fiançailles. À coup sûr, lord Windlesham semble très épris ! »

*
* *

L'honorable Joanna Southwood déclara :

— Chérie, je crois que tout sera parfait !

Elle était assise dans la chambre à coucher de Linnet Ridgeway au manoir de Wode.

De la fenêtre, par-delà les jardins, l'œil découvrait un vaste panorama où les bois jetaient une tache bleuâtre.

— N'est-ce pas que tout sera parfait ! appuya Linnet.

Elle s'accouda sur le rebord de la fenêtre. Son visage rayonnait de joie. À côté d'elle, Joanna Southwood paraissait un peu effacée… C'était une jeune femme de vingt-sept ans, grande, élancée, à la figure longue et intelligente, aux sourcils épilés de façon extravagante.

— Et dire que vous avez réalisé tous ces travaux en si peu de temps ! Combien aviez-vous d'architectes ?

— Trois.

Joanna prit un collier de perles sur la table de toilette.

— Sont-elles véritables, Linnet ?

— Bien sûr !

— Vous trouvez cela tout naturel, chérie, mais il n'en est pas de même pour les autres. Beaucoup de femmes se contentent de perles de culture ou de colliers achetés chez Woolworth[1]. Elles sont d'une finesse inégalable et si délicieusement assorties ! Elles doivent valoir une somme fabuleuse !

— Au fond, je suis certaine que vous les jugez communes.

— Non, non ! Je vous jure ! Elles sont admirables. Combien valent-elles ?

— Dans les cinquante mille livres, environ.

— C'est une vraie petite fortune. Et n'avez-vous pas peur qu'on vous les vole ?

— Non. Je les porte toujours sur moi… En tout cas elles sont assurées.

— Seriez-vous assez gentille de me laisser les porter jusqu'à l'heure du dîner ? Cela m'amuserait tant !

Linnet se mit à rire.

— Mais oui, si vous voulez.

— Merci, Linnet. Si vous saviez comme parfois je vous envie ! Vous jouissez de tous les bienfaits de l'existence. Vous voilà, à vingt ans, maîtresse de vous-même, à la tête d'une immense fortune, avec, en plus, la santé et la beauté. Et même l'intelligence ! Quand aurez-vous vingt et un ans ?

— Au mois de juin prochain. Ce jour-là, je donnerai une grande réception à Londres pour célébrer ma majorité.

— Ensuite, vous épouserez Charles Windlesham.

Tous les chroniqueurs des petites feuilles locales ne parlent que de cet événement. À la vérité, Charles est terriblement amoureux de vous.

Linnet haussa les épaules.

— Euh… Je n'en sais trop rien. Quant à moi, je ne suis pas pressée de me marier.

— Comme je vous approuve, chérie ! Après le mariage, la vie change du tout AU TOUT.

La sonnette du téléphone se mit à vibrer et Linnet souleva le récepteur.

— Allô, allô ?

La voix du maître d'hôtel lui répondit :

— Mlle de Bellefort veut vous parler, mademoiselle. Voulez-vous que je vous la passe ?

— Mlle de Bellefort ? Certainement. Donnez-la-moi.

Un déclic et une voix empressée, douce et légèrement haletante, parvint aux oreilles de la jeune châtelaine.

— Allô ! c'est bien à miss Ridgeway que j'ai le plaisir de parler ? Linnet !

— Mais oui, ma petite Jackie. Voilà des siècles que je n'ai eu de vos nouvelles !

— J'aurais dû, évidemment, vous donner signe de vie depuis longtemps, mais j'ai été fort occupée ces derniers mois. Ne m'en veuillez pas, Linnet. Aujourd'hui, j'aurais absolument besoin de vous

voir.

— Chérie, ne pourriez-vous venir jusqu'ici, à mon petit manoir de rêve ? J'aimerais tant vous le montrer ! Un vrai joujou !

— Je comptais précisément aller vous voir à Wode.

— Eh bien ! sautez dans un train ou une auto.

— Entendu. J'ai encore ma vieille bagnole à deux places, vous savez, celle que j'ai achetée quinze livres. Certains jours, elle roule à merveille, mais elle est capricieuse. Si je n'arrive pas pour l'heure du thé, vous en conclurez qu'elle m'a encore joué un de ses tours. À tout à l'heure, chérie !

Linnet reposa le récepteur et rejoignit Joanna.

— C'est ma plus vieille amie, Jacqueline de Bellefort. Nous avons été élevées ensemble dans un couvent à Paris. Mais la pauvre petite a eu bien des malheurs. Son père, le comte de Bellefort, de vieille noblesse française, s'est enfui avec une femme et sa mère, une Américaine, a perdu toute sa fortune dans le krach de Wall Street. Jackie est demeurée seule et sans le sou. Je me demande comment elle s'est tirée d'affaire pendant ces deux dernières années.

Joanna faisait briller ses ongles rouge sang avec le polissoir de son amie. Elle pencha la tête de côté pour mieux juger de l'effet.

— Chérie, cette visite ne va-t-elle pas vous ennuyer ? dit-elle d'une voix traînante. Quant à moi, lorsque mes amies sont dans l'embarras, je les laisse aussitôt tomber ! Vous allez me prendre pour une femme sans cœur, mais si vous saviez comme cela m'évite des tracas par la suite ! Elles cherchent toujours à vous taper, ou bien elles montent un magasin de couture et vous obligent à acheter chez elles les toilettes les plus invraisemblables. À moins qu'elles ne peignent des abat-jour ou des écharpes de batik.

— En d'autres termes, si demain je me trouvais dans la dèche, vous me banniriez de vos préoccupations ?

— Certainement, chérie. Vous voyez, je suis franche ! Seuls me plaisent les gens qui réussissent. Et vous ne tarderez pas à constater que la plupart des femmes pensent de même, mais peu osent l'avouer. Lorsqu'elles veulent rompre avec une amie, elles prétextent qu'il n'y a plus moyen de s'entendre.

— Que vous êtes cruelle, Joanna !

— Mais non ! Je suis arriviste, comme tout le monde.

— Eh bien ! moi, je fais exception à la règle.

— Et pour des raisons évidentes ! Vos hommes d'affaires américains vous versent chaque trimestre une rente princière !

— Vous faites fausse route au sujet de Jacqueline. Ce n'est pas un parasite. J'ai voulu plusieurs fois l'aider, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle est trop fière.

— Alors pourquoi est-elle si pressée de vous voir ? Je gage qu'elle

va vous demander un service. Attendez, vous ne tarderez pas à l'apprendre.

— Elle paraissait un peu surexcitée, reconnut Linnet. Mais je l'ai toujours connue très impressionnable et un peu violente. Un jour, elle a frappé quelqu'un d'un coup de canif.

— C'est passionnant, chérie ! Racontez.

— Un gamin s'amusait à tourmenter un chien. Jackie le sermonna : il continua de plus belle. Elle voulut le corriger, mais il était beaucoup plus fort : alors elle ouvrit son canif et l'enfonça dans le bras du galopin. Cela provoqua une bagarre.

— Je n'en doute point. Pourquoi aussi se mêler des affaires qui ne vous regardent pas ?

La femme de chambre de Linnet entra dans la pièce. Murmurant un mot d'excuse, elle prit une robe dans l'armoire et l'emporta.

— Qu'a donc Marie ? demanda Joanna. Elle a pleuré.

— Pauvre petite ! Elle devait épouser un homme qui a une situation en Egypte. Comme elle ne savait pas grand-chose sur lui, je me suis livrée à une petite enquête à son sujet. J'ai découvert que le drôle était déjà marié et père de trois enfants.

— Vous devez vous faire beaucoup d'ennemis, Linnet.

— Des ennemis ? répéta Linnet, surprise.

Joanna prit une cigarette.

— Oui, des ennemis, ma petite. Vous êtes si capable, si agissante et chaque fois vous frappez juste.

Linnet se mit à rire.

— Je ne me connais pas un seul ennemi au monde !

*
* *

Lord Windlesham, assis au pied d'un cèdre, contemplait les gracieuses proportions du manoir de Wode, dont rien ne déparait l'antique beauté, les nouvelles constructions se trouvant dissimulées par les ailes de l'édifice. Sous le soleil automnal, ce spectacle conservait tout son charme et sa paisible splendeur. Cependant, Charles Windlesham ne voyait plus le manoir de Wode, mais une demeure plus imposante de l'époque d'Elisabeth, entourée d'un parc grandiose encadré de sombres forêts : le domaine de ses ancêtres, Charltonbury. Au premier plan se tenait une jeune fille aux cheveux d'or et au visage rayonnant de joie et d'orgueil : Linnet, châtelaine de Charltonbury !

Il conservait encore de l'espoir. Le refus de Linnet n'avait rien de définitif. C'était plutôt un prétexte pour gagner du temps. Eh bien ! il pouvait se payer le luxe d'attendre un peu.

Tout s'arrangeait à merveille. Certes, il souhaitait un mariage d'intérêt, mais il ne voulait point sacrifier son amour à l'argent. Or, il aimait Linnet et il l'eût épousée même si elle eût été pauvre. Par bonheur, elle était une des plus riches héritières du Royaume-Uni…

Son esprit se complut à échafauder de superbes projets d'avenir : il redorait son blason, restaurait l'aile occidentale du château et assurait la bonne garde de ses terrains de chasse.

Charles Windlesham rêvait au soleil.

*
* *

À quatre heures, la petite bagnole à deux places s'arrêta en faisant crisser le gravier. Une jeune brune, petite et gracieuse, en descendit. Elle grimpa les degrés du perron et tira la sonnette.

Quelques minutes après, on l'introduisit dans le grand salon et un valet de pied, aux manières d'ecclésiastique, annonçait d'une voix funèbre :

— Mlle de Bellefort !

— Linnet !

— Jackie !

Windlesham s'écarta légèrement, observant d'un œil sympathique cette fougueuse jeune femme qui, les bras ouverts, se jeta sur Linnet.

— Lord Windlesham… Mlle de Bellefort… ma meilleure amie.

« Quel agréable brin de fille ! songea le jeune homme. Peut-être pas très jolie, mais d'une grâce indéniable avec ses boucles noires et ses yeux immenses. » Il murmura quelque vague compliment et s'arrangea pour laisser les deux amies ensemble.

Avec sa vivacité primesautière, Jacqueline demanda :

— Windlesham ? Windlesham ? C'est bien ce monsieur que, d'après les journaux, vous devez épouser ? Alors, c'est bien vrai ?

— Peut-être, répondit Linnet.

— J'en suis fort heureuse pour vous, chérie, car je le trouve charmant.

— N'allez pas croire qu'il y ait la moindre promesse entre nous… Moi-même je ne suis pas encore décidée.

— Naturellement ! Une reine a toujours le temps de choisir son mari.

— Ne faites pas la sotte, Jackie !

— Mais vous êtes une reine, Linnet ! Vous n'avez jamais cessé de l'être. Sa Majesté, la reine Linette ! Linette la blonde ! Et moi je suis la confidente de la reine. Sa première dame d'honneur !

— Ma chère Jackie, vous dites des bêtises. Où avez-vous été pendant tout ce temps ? Vous disparaissez et vous n'écrivez jamais.

— Je déteste écrire des lettres. Où j'ai été ? À demi enterrée dans des emplois funèbres auprès de sinistres femmes !

— Chérie, je voudrais que vous…

— … imploriez la bonté de la reine ? Franchement, chère amie, c'est bien pour cela que je viens vous voir. Non, pas pour vous emprunter de l'argent. Je n'en suis pas encore là ! Mais je viens vous demander un signalé service !

— Continuez.

— Puisque vous allez épouser lord Windlesham, vous me comprendrez tout de suite.

Linnet demeura un instant perplexe, puis son visage s'éclaira :

— Jackie, voulez-vous dire que…

— Oui, chérie, moi aussi je suis fiancée !

— Alors, tout s'explique. En effet, je vous trouvais particulièrement excitée. Vous l'êtes toujours, mais aujourd'hui plus que de coutume.

— C'est parce que je suis heureuse.

— Parlez-moi un peu de lui.

— Il s'appelle Simon Doyle. Il est grand, carré d'épaules, très simple et tout à fait charmant. Ses parents sont du Devonshire. Ils appartiennent à la haute bourgeoisie du comté, mais la guerre les a appauvris… il est le cadet par-dessus le marché. Il adore la campagne et tout ce qui s'y rapporte. Obligé de travailler pour vivre, pendant ces cinq dernières années, il a été employé à Londres dans un bureau sans air. Actuellement, on réduit le personnel et il vient de perdre sa situation. Linnet, si je ne l'épouse pas, j'en mourrai ! J'en mourrai ! J'en mourrai !

— Ne soyez pas ridicule, Jackie.

— J'en mourrai, je vous le jure ! Je raffole de ce garçon. Il est fou de moi. Nous ne pouvons exister l'un sans l'autre.

— À ce que je vois, vous êtes pincée, Jackie.

— Je le reconnais. C'est terrible, hein ? Quand l'amour vous tient, inutile de vouloir y résister.

Elle fit une légère pause. Ses sombres prunelles se dilatèrent et son regard devint tragique. Elle eut un petit frisson.

— Parfois… cela m'effraie. Simon et moi, nous sommes faits l'un pour l'autre. Jamais je ne pourrai aimer un autre homme. Il faut que vous nous aidiez, Linnet. J'ai appris que vous aviez acheté ce domaine et je me suis mis une idée en tête. Vous aurez sûrement besoin d'un régisseur ; peut-être de deux. Me promettez-vous de réserver cet emploi à Simon ?

— Oh ! fit Linnet, surprise.

Jacqueline se hâta de poursuivre :

— Il connaît sur le bout des doigts toute l'administration des

biens fonciers. N'a-t-il pas été élevé dans une grande propriété ? En outre, il possède l'expérience des affaires. Oh ! Linnet, vous lui confierez cette place, n'est-ce pas ? S'il ne vous donne pas satisfaction, libre à vous de vous en séparer. Mais je sais que vous en serez contente. Nous vivrons dans une bicoque et je vous verrai souvent. Vos jardins seront si beaux… si divinement entretenus !

Elle se leva.

— Allons, Linnet, répondez-moi oui. Vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas, ma belle Linnet ? Ma chère petite Linnet, c'est promis, hein ?

— Jackie…

— Puis-je compter sur vous ?

Linnet éclata de rire.

— Ce que vous pouvez être ridicule, Jackie ! Amenez ici votre jeune homme pour que je l'admire et nous discuterons ensemble cette affaire.

Jackie se jeta sur elle et l'embrassa avec exubérance.

— Ma Linette chérie, vous êtes un ange ! Je savais bien que vous ne me laisseriez pas dans l'embarras. Vous êtes une amie sincère. Au revoir.

— Mais, Jackie, vous allez rester avec nous ?

— Moi ? Non. Je repars pour Londres. Demain, je reviendrai avec Simon et nous réglerons cette question. Je suis certaine que vous adorerez mon fiancé. C'est un amour !

— Restez tout de même pour prendre le thé.

— Non, merci, c'est impossible. Je suis trop heureuse. J'ai hâte de retourner à Londres pour annoncer cette bonne nouvelle à Simon. Vous allez me traiter de folle, chérie, mais c'est plus fort que moi. Le mariage me guérira sans doute. J'ai toujours remarqué qu'il exerçait un effet calmant sur les gens.

Elle se dirigea vers la porte, s'immobilisa un instant sur le seuil, puis se précipita pour embrasser son amie une dernière fois, avec le geste rapide d'un oiseau.

— Ma chère Linnet, vous êtes la perle des amies !

*
* *

M. Gaston Blondin, patron du petit restaurant à la mode, Chez ma tante, ne se prodiguait point en sourires et amabilités auprès de sa distinguée clientèle. La richesse, la beauté, la célébrité et la haute naissance attendaient souvent en vain qu'il condescendît à leur rendre hommage. Seulement en de rarissimes occasions, M. Blondin consentait à saluer un client, à l'accompagner à une table privilégiée

et à échanger avec lui des remarques pertinentes et assaisonnées d'à-propos.

Ce soir-là, M. Blondin avait accordé ses attentions à trois personnes : une duchesse, un fameux lord du turf, et enfin un petit homme d'aspect comique avec ses grosses moustaches noires et dont la présence, aux yeux d'un profane, ne paraissait pas devoir rehausser l'éclat de ce milieu select.

Cependant, M. Blondin l'entourait de prévenances.

Depuis une bonne demi-heure, plusieurs clients s'étaient vu refuser une certaine table. Or, M. Blondin, se confondant en politesses, y conduisit lui-même celui qui venait d'entrer.

— Il y a toujours une table à votre disposition, monsieur Poirot ! Je souhaiterais même plus souvent l'honneur de votre visite !

M. Poirot sourit au souvenir d'une récente affaire où le cadavre d'un homme, un garçon de restaurant, M. Blondin et une fort jolie femme avaient joué un rôle prépondérant.

— Je suis confus, monsieur Blondin.

— Vous dînez seul, monsieur Poirot ?

— Oui, seul.

— En ce cas, Jules va vous composer un petit menu… un vrai poème ! Les femmes, si charmantes soient-elles, vous empêchent d'apprécier la bonne chère ! Vous savourerez votre dîner, monsieur Poirot, je vous le promets ! Maintenant, quant aux vins…

Suivit une discussion technique à laquelle assistait Jules, le maître d'hôtel.

Avant de s'éloigner, M. Blondin s'attarda un instant et demanda, d'une voix confidentielle :

— Vous devez avoir, en ce moment, de graves affaires en cours ?

Poirot hocha la tête.

— Hélas ! Je dispose à présent de tout mon temps ! Mes économies me permettent de mener une existence douce et oisive.

— Je vous envie.

— Vous avez tort. Je vous assure que ma vie n'est pas aussi folichonne que vous le pensez.

Il soupira.

— Je saisis maintenant toute la vérité de ce proverbe : « L'homme a inventé le travail pour échapper à l'ennui de penser. »

M. Blondin leva les bras.

— Mais il y a tant de distractions ! Les voyages, par exemple !

— Évidemment, il y a les voyages. Jusqu'ici, je n'ai pas eu à me plaindre à cet égard. Cet hiver, je projette de visiter l'Egypte. Le climat y est idéal, dit-on. Cela vous change des brouillards, du ciel gris et de la pluie monotone et continuelle.

— Ah ! L'Egypte ! murmura M. Blondin en s'éloignant.

Des garçons s'affairaient autour de la table et apportaient du pain grillé, du beurre, un seau de glace, suppléments indispensables à un dîner fin.

L'orchestre nègre éclata dans une orgie de bruits étranges et discordants. Londres dansait.

Hercule Poirot regarda, enregistrant des impressions en son esprit méthodique et ordonné.

La plupart des visages suaient la lassitude et l'ennui. Plusieurs de ces hommes ventripotents paraissaient pourtant s'amuser… alors que les traits de leurs compagnes reflétaient une patiente endurance. Là-bas, cette grosse dondon vêtue de rouge était radieuse, sans doute l'embonpoint doit-il réserver des compensations dans l'existence… une saveur, un entrain… inconnus des personnes aux lignes plus esthétiques.

Çà et là, quelques jeunes gens… les uns au regard vague et indifférent, les autres à l'air franchement ennuyé et malheureux. Comment peut-on appeler la jeunesse l'âge le plus beau de la vie… alors que le cœur et l'esprit sont encore si vulnérables !

L'œil de Poirot s'attendrit à la vue d'un couple parfaitement assorti, l'homme grand et large d'épaules, sa compagne svelte et gracieuse. Ces deux êtres évoluaient dans une douce félicité, joyeux de se trouver réunis à cette heure en ce luxueux restaurant.

La danse cessa brusquement. On applaudit, et l'orchestre reprit le morceau. Après un second rappel de la part des spectateurs, le couple regagna sa place à une table proche de celle de Poirot.

La jeune fille, le visage empourpré, riait et Poirot, l'observant tout à son aise, lut dans ses yeux autre chose que du plaisir.

Hercule Poirot hocha pensivement la tête.

— Cette petite paraît trop amoureuse, songea-t-il. Il est dangereux de montrer ainsi ses sentiments.

Soudain un mot frappa l'oreille du détective : Egypte.

La voix de ses deux voisins lui arrivait distinctement… celle de la jeune fille fraîche, arrogante, avec un soupçon d'accent étranger dans la prononciation de la lettre « r », la voix de l'homme, basse et agréable de l'Anglais bien élevé.

— Je ne compte jamais mes poussins avant qu'ils soient sortis de l'œuf, Simon. Je vous le répète, Linnet ne nous abandonnera pas.

— Et si je refuse ?

— En ce cas vous seriez un idiot, car c'est pour vous l'emploi rêvé.

— Vous avez certes raison… Je ne doute point de mes aptitudes pour ce genre de travail et j'ai bien l'intention de m'en tirer avec honneur… ne serait-ce que pour vous faire plaisir !

La jeune fille se mit à rire, toute rayonnante de bonheur.

— Nous patienterons trois mois pour savoir si vous ferez l'affaire. Ensuite…

— Ensuite, je vous donnerai mon nom… Voilà le fin mot de l'histoire, n'est-ce pas ?

— Et comme je vous le disais, nous irons en Egypte pour passer notre lune de miel. Qu'importe la dépense ! J'ai toujours souhaité connaître l'Egypte, le Nil, les Pyramides et le sable du désert…

Il murmura d'une voix confuse :

— Nous visiterons tout cela ensemble, Jackie… ensemble. Ce sera magnifique !

— J'en doute un peu. Ce voyage vous enchantera-t-il autant que moi ? M'aimez-vous vraiment… comme je vous aime ? lui demanda-t-elle, d'un ton brusque, les yeux dilatés par la crainte.

L'homme répondit d'une voix sèche :

— Ne faites pas la sotte, Jackie.

Mais elle soupira :

— J'en doute…

Puis, haussant les épaules :

— Allons danser.

Hercule Poirot se dit en lui-même : « Voilà une femme qui aime et un homme qui se laisse aimer… Seront-ils heureux ? »

*
* *

Joanna Southwood déclara :

— Et s'il a un caractère impossible ?

— Oh ! non ! Je puis me fier au goût de Jacqueline.

— Prenez garde, l'amour est aveugle, murmura Joanna.

Impatiente, Linnet changea de sujet :

— Il faut que j'aille voir Mr Pierce à propos de ces plans.

— Lesquels ?

— Je projette la démolition de quelques vieilles maisonnettes malsaines dont je fais déménager les locataires.

— Chérie, j'admire votre souci de l'hygiène publique !

— De toute façon, ils auraient dû être expropriés, car leurs habitations donnent juste sur la nouvelle piscine.

— Ces braves gens quittent-ils leurs demeures à contrecœur ?

— La plupart d'entre eux s'en déclarent enchantés. Un ou deux font des difficultés et m'ennuient passablement. Ils refusent d'admettre les améliorations que j'apporte à leur existence.

— Avouez que vous êtes un brin tyrannique envers eux…

— Ma chère Joanna, j'agis pour leur bien.

— Oui, je comprends. En somme, vous voulez les rendre heureux

malgré eux.

Linnet plissa le front et Joanna éclata de rire.

— Allons, allons ! Reconnaissez-le. Vous êtes un tyran. Un bon tyran, si vous préférez.

— Vous vous trompez : je ne suis pas le moins du monde tyrannique !

— N'empêche que vous agissez toujours à votre guise.

— Pas spécialement…

— Linnet Ridgeway, regardez-moi bien en face et dites-moi si une seule fois vous n'avez pas fait exactement ce qui vous plaisait.

— Des milliers de fois !

— Des milliers de fois, c'est facile à dire, mais je vous défie de m'en citer un exemple concret. Vous pouvez fouiller votre mémoire. Votre existence n'a été jusqu'ici qu'une marche triomphale dans un char doré.

— Alors, je suis une infâme égoïste ? demanda Linnet, vexée.

— Non… mais vous êtes irrésistible grâce au rayonnement de votre fortune et de vos charmes. Devant vous, tous les obstacles s'évanouissent. Ce que l'argent peut vous procurer, vous le payez avec un sourire. Résultat : Linnet Ridgeway, l'heureuse enfant dont les vœux sont comblés.

— Je vous en prie, Joanna, ne dites pas de sottises !

— Voyons, ne possédez-vous pas tout ce qu'il est possible de souhaiter ?

— Peut-être… aussi cette pensée me révolte-t-elle parfois.

— Je comprends, chérie. Bientôt vous serez une femme blasée et vous vous ennuierez affreusement. En attendant, savourez votre triomphe dans votre char doré. Dites-moi un peu : que se passera-t-il le jour où devant vous se dressera l'écriteau : « Rue barrée ? »

— Vraiment, vous dépassez les bornes, Joanna.

Puis, s'adressant à lord Windlesham qui venait vers elles :

— Mon cher ami, si vous saviez les méchancetés que me débite Joanna depuis un moment !

— Pourquoi, aussi, me rendez-vous si jalouse, chérie ? dit Joanna en se levant.

Sans un mot d'excuse, elle s'éloigna. Elle venait de surprendre une lueur dans les yeux de lord Windlesham.

Celui-ci demeura un moment silencieux, puis alla droit au but :

— Eh bien ! Linnet, avez-vous pris une décision ?

Elle répondit lentement :

— Au risque de vous paraître cruelle, je devrais vous répondre non, car je ne suis pas tout à fait sûre de mes sentiments…

Il l'interrompit :

— Réservez encore votre réponse. Prenez tout votre temps. Je

suis persuadé que nous partagerions ensemble une vie enchanteresse.

— Comprenez-moi bien, dit Linnet d'une voix plus douce, plus enfantine. Je suis tellement heureuse… — elle fit un large geste de la main – avec tout ce décor autour de moi. Je désirais transformer le manoir de Wode en une résidence campagnarde idéale. Y ai-je vraiment réussi ?

— Admirablement. Les plans sont superbes. Tout me semble parfait. Linnet, vous êtes une vraie artiste !

Après une pause, il reprit :

— Et vous aimez aussi Charltonbury, n'est-ce pas ? Bien sûr, mon château aurait besoin d'être un tantinet modernisé, mais vous avez tant de goût ! Je suis certain que vous vous plairez là-bas !

— Sans aucun doute. Charltonbury est un endroit si délicieux !

Elle s'exprimait avec un franc enthousiasme, mais au fond elle ressentit un frisson glacial. Une note discordante venait de troubler sa félicité jusque-là sans nuage.

Elle n'essaya pas d'analyser tout de suite ses impressions, mais un peu plus tard, lorsque Windlesham fut entré dans la maison, Linnet fouilla dans les moindres recoins de son esprit :

Charltonbury… oui, c'était bien cela ! Elle lui en voulait d'avoir prononcé ce nom. Pourquoi ? Charltonbury jouissait avec modestie de son ancienne gloire. Les ancêtres de Windlesham remontaient à l'époque d'Elisabeth. Devenir châtelaine de Charltonbury conférait à une femme un rang supérieur dans la société anglaise. Windlesham était un des partis les plus enviables de Grande-Bretagne.

Évidemment, le noble lord ne pouvait prendre au sérieux le manoir de Wode… et le comparer avec Charltonbury.

Quoi qu'il en fût, Wode lui appartenait ! Elle l'avait acheté et reconstruit à son goût, dépensant l'argent sans compter. C'était son bien, son royaume !

Mais tout cela serait perdu si elle épousait Windlesham. Que faire de deux châteaux à la campagne ? Et, des deux, Wode serait inévitablement sacrifié.

Alors Linnet Ridgeway cesserait d'exister pour devenir la comtesse de Windlesham, qui redorerait le blason de Charltonbury et de son maître. Elle ne serait plus la reine, mais la reine-consort.

« Je suis ridicule », se dit-elle.

Cependant, l'idée de renoncer à son joli petit manoir de Wode lui répugnait.

Un souvenir la hantait. Il lui semblait entendre encore la voix passionnée de Jackie s'écriant : Si je ne l'épouse pas, j'en mourrai. J'en mourrai ! J'en mourrai !…

Nourrissait-elle des sentiments aussi ardents envers Windlesham ? Certes, non. Peut-être ne serait-elle jamais capable d'un amour aussi

profond. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer cet abandon entier de soi-même en faveur d'un être cher.

Le bruit d'une automobile lui parvint par la fenêtre ouverte.

Linnet se ressaisit vivement. Ce devait être Jackie et son fiancé. Elle irait les accueillir à la porte.

En effet, comme Linnet apparaissait sur le perron, Jacqueline et Simon Doyle descendaient de voiture.

Jackie courut vers son amie :

— Linnet, j'ai le plaisir de vous présenter Simon ! Simon, voici Linnet, la femme la plus parfaite qui soit au monde !

Linnet vit un grand et solide gaillard aux yeux bleu sombre, à la chevelure brune et bouclée, au menton carré, et dont le sourire juvénile éclairait un visage sympathique.

Il serra avec fermeté la main qu'elle lui tendait et la considéra avec une sincère admiration. Jackie lui avait déclaré que son amie était très belle et il ne fut point déçu.

Une douce griserie s'emparait de Linnet, qui invita les deux fiancés à la suivre :

— Que je suis heureuse de vous voir ! Venez, monsieur Simon… et laissez-moi faire plus ample connaissance avec mon nouvel intendant…

Comme elle se retournait pour leur montrer le chemin, elle pensa en elle-même :

« Ce jeune homme me plaît beaucoup. » Puis, avec un pincement de cœur, elle prit le bras de son amie :

— Que vous avez de la chance, Jackie !

*

* *

Tim Allerton se renversa dans son fauteuil d'osier et bâilla tout en contemplant l'océan. Puis il lança un coup d'œil vers sa mère.

Mrs Allerton était une jolie femme de cinquante ans à la chevelure blanche comme neige. Chaque fois qu'elle regardait son fils, elle affectait une expression sévère afin de dissimuler son profond amour maternel. Cependant, elle ne parvenait point à donner le change aux étrangers et à plus forte raison à Tim. Celui-ci lui demanda :

— Trouves-tu vraiment Majorque à ton goût, maman ?

— Euh… plutôt très ordinaire…

— Et froid, renchérit Tim avec un léger frisson.

C'était un grand garçon, aux cheveux noirs, à la poitrine étroite et au menton indécis. Souvent un doux sourire venait effleurer ses lèvres, mais son regard demeurait mélancolique. Il avait des mains longues et

fines.

Menacé de tuberculose voilà quelques années, il en gardait un physique plutôt malingre. Autour de lui, on le disait « écrivain », mais ses amis évitaient de l'interroger sur sa production littéraire.

— Tim, à quoi penses-tu ?

Mrs Allerton était toujours sur le qui-vive et une vague inquiétude luisait dans ses yeux marron.

Tim Allerton lui répondit en souriant :

— À l'Egypte, maman.

— À l'Egypte ? répéta sa mère, incrédule.

— Là au moins on goûte la chaleur, maman chérie. Les sables d'or vous invitent à la paresse. Puis il y a le Nil. J'aimerais à remonter le Nil. Et toi, maman ?

— Certainement, mon petit. Mais tout est cher en Egypte pour les gens qui, comme nous, sont obligés de compter.

Tim se mit à rire. Se levant, il étira ses membres. Soudain, il parut renaître à la vie et dit, d'une voix joyeuse :

— Je me charge de tous les frais. Oui, maman chérie. J'ai boursicoté au Stock Exchange et, ma foi, je suis satisfait des résultats transmis ce matin par mon agent de change.

— Ce matin ? Mais tu n'avais qu'une lettre au courrier et…

Elle se mordit la lèvre.

Une seconde, Tim se demanda s'il devait feindre l'amusement ou l'ennui. Finalement, l'amusement l'emporta.

— Et cette lettre venait de Joanna. Tu as tout à fait raison, maman. Tu es la reine des détectives ! Ma parole, tu damerais le pion au fameux Hercule Poirot !

Mrs Allerton prit un air courroucé.

— Tout à fait par hasard, j'ai reconnu l'écriture…

— Et tu as constaté que cette lettre ne provenait pas de mon agent de change ? Mes compliments. En réalité, c'est hier que j'ai reçu de ses nouvelles. Les pattes de mouche de cette pauvre Joanna sur une enveloppe ne sauraient manquer d'attirer l'attention.

— Et quelles nouvelles t'apprend Joanna ?

Mrs Allerton s'efforçait de parler d'un ton naturel. L'amitié entre son fils et sa petite-cousine Joanna Southwood l'irritait secrètement. Il n'était pas question d'amour entre eux, elle en était certaine. Les jeunes gens ne manifestaient l'un pour l'autre aucun attrait sentimental, mais aimaient à se trouver ensemble par goût de la médisance et comptaient un grand nombre d'amis communs. Joanna se distinguait par ses propos malicieux et mordants.

Mrs Allerton ne redoutait pas outre mesure de voir son fils s'éprendre de Joanna ; cependant, elle se renfrognait en présence de la jeune fille ou chaque fois qu'une de ses lettres parvenait à Tim.

Un sentiment d'une nature difficile à définir s'emparait de la bonne dame… Peut-être ressentait-elle une jalousie inavouée devant le plaisir franc et sincère que prenait Tim en la société de sa cousine ? Lui et sa mère s'entendaient si bien que Mrs Allerton se révoltait à l'idée que son fils chéri pût s'intéresser à une autre femme. Elle s'imaginait aussi qu'elle-même dressait une barrière entre ces deux spécimens de la nouvelle génération. Fréquemment, elle surprenait Tim et Joanna en conversation animée et, à son approche, leurs voix hésitaient et trop visiblement changeaient de sujet. Décidément, Mrs Allerton n'aimait pas Joanna Southwood. Elle la trouvait sournoise, affectée et trop superficielle.

En réponse à sa question, Tim tira la lettre de sa poche et la parcourut. Sa mère remarqua que la lettre était longue.

— Oh ! Elle ne m'apprend pas grand-chose, expliqua-t-il. Les Devenish sont en instance de divorce. Le vieux Monty s'est fait flanquer une contravention pour avoir été surpris en état d'ivresse au volant de sa voiture. Windlesham est parti pour le Canada, incapable de supporter d'avoir été évincé par Linnet Ridgeway qui, paraît-il, va épouser, en fin de compte, son intendant.

— Ça, c'est extraordinaire ! Cet homme est-il du commun ?

— Non, pas du tout. Il sort de la famille des Doyle, du Devonshire. Pas de fortune, naturellement. Il était fiancé à une des bonnes amies de Linnet. C'est tout de même un peu violent !

— Je n'approuve point cette façon d'agir, s'indigna Mrs Allerton, rougissante.

Tim lui lança un regard plein d'affection.

— Je sais, maman chérie. Tu désapprouves les femmes qui chipent les maris ou les fiancés de leurs amies.

— De mon temps, nous observions nos principes, dit Mrs Allerton. Actuellement, les jeunes gens s'imaginent avoir tous les droits.

— Et ils en abusent, ajouta Tim en souriant. Témoin Linnet Ridgeway.

— Moi je trouve cela horrible !

— Maman, tu prends les choses trop au sérieux. Au fond, tu sais, je partage un peu ton opinion. En tout cas, reconnais que jusqu'ici je n'ai volé ni la femme, ni la fiancée d'aucun de mes amis.

— Je suis certaine que tu ne commettrais pas une pareille vilenie, dit Mrs Allerton.

Puis elle ajouta avec fierté :

— Je t'ai élevé convenablement, moi.

— Ainsi, l'honneur en revient à toi seule, et non à moi.

Taquin, il sourit à sa mère en repliant la lettre qu'il glissa dans sa poche. Une idée traversa l'esprit de Mrs Allerton :

« Il me montre d'ordinaire toutes ses lettres et ne me lit que des

bribes de celles de Joanna. »

Mais elle chassa cette mauvaise pensée, résolue plus que jamais à se comporter en femme discrète.

— Somme toute, quelle sorte d'existence mène Joanna ? demanda-t-elle.

— Euh… Elle parle d'ouvrir un salon de thé dans le quartier de Mayfair.

— Elle crie toujours misère, dit Mrs Allerton avec une note de malice dans la voix. N'empêche qu'on la rencontre partout vêtue à la dernière mode. Ces belles toilettes doivent lui coûter cher.

— Elle ne les paie probablement pas. Non, maman, ce n'est pas ce que tu penses. Je veux dire simplement qu'elle laisse ses factures impayées.

Mrs Allerton poussa un soupir.

— Je n'arrive pas à comprendre comment on peut se débrouiller de cette façon.

— C'est un don spécial. Si tu possèdes des goûts extravagants, sans aucun souci de la valeur de l'argent, les fournisseurs t'accorderont un crédit inépuisable.

— Oui, pour finir au tribunal des faillites, comme ce pauvre sir George Wode.

— Tu as un faible pour ce vieux maquignon… Sans doute t'a-t-il appelée « bouton de rose » en 1879 au cours d'une danse ?

— D'abord, je n'étais pas née en 1879, protesta Mrs Allerton en riant. Sir George a de belles manières et je te défends de le traiter de maquignon.

— Des gens bien renseignés m'ont raconté de drôles d'histoires à son sujet.

— Toi et Joanna vous vous plaisez à salir la réputation d'autrui. Pour vous tous les ragots sont bons.

Tim leva les sourcils.

— Ma chère maman, ne monte pas sur tes grands chevaux. J'ignorais que tu portais tant d'intérêt au vieux Wode.

— Ne comprends-tu donc pas quel sacrifice représente pour lui la vente de son domaine de Wode ? Il aimait tellement son vieux manoir !

Tim refoula la réponse qui lui montait aux lèvres. Après tout, pourquoi se poser en juge ? Il se contenta de dire, d'un air pensif :

— Cette fois, je crois que tu as raison. Linnet l'a prié de venir admirer les transformations apportées par elle au manoir et il a refusé tout net.

— Elle aurait au moins dû avoir la pudeur de ne pas lui faire cette invitation.

— Je crois qu'il lui en veut sérieusement. Chaque fois qu'il la

rencontre, il marmotte des injures à son endroit. Il ne peut lui pardonner la somme exorbitante qu'elle lui a versée pour ses vieilles ruines ancestrales.

— Bien sûr, tu ne peux pas saisir cela ! s'exclama Mrs Allerton d'un ton sec.

— Franchement, j'en suis incapable. Et à propos, ce voyage en Egypte ?

— Eh bien ?

— L'affaire est réglée. Tous deux mourons d'envie de visiter l'Egypte.

— À quand le départ ?

— Le mois prochain. Janvier est le meilleur mois de l'année là-bas. Pendant quelques semaines encore, nous goûterons l'excellente société des clients de cet hôtel.

— Tim ! s'écria Mrs Allerton d'une voix chargée de reproche.

Puis elle ajouta timidement :

— J'ai promis à Mrs Leeth que tu l'accompagnerais au poste de police. Elle ne connaît pas un traître mot d'espagnol.

Le jeune Tim fit la grimace.

— Au sujet de la bague de sa fille ?… S'obstine-t-elle à croire qu'on lui a volé son rubis rouge sang ? J'irai si tu y tiens, mais je perdrai mon temps et elle va susciter nombre d'ennuis à une pauvre femme de chambre. Elle portait cette bague à son doigt l'autre jour lorsqu'elle prenait son bain. Je l'ai vue moi-même. Elle l'a sans doute perdue dans l'eau et ne s'en est point aperçue.

— Elle affirme, au contraire, qu'elle l'a laissée sur sa table de toilette.

— Ce n'est pas vrai. J'ai vu la bague de mes propres yeux. Cette femme est timbrée. Il faut avoir un grain pour aller s'ébattre dans la mer en décembre et prétendre que l'eau est chaude parce que, juste à ce moment, brillait un rayon de soleil. On devrait interdire à ces grosses dondons de paraître sur la plage en costume de bain. Elles sont si laides !

Mrs Allerton murmura :

— En ce cas, moi aussi je devrais renoncer à me baigner.

Tim éclata de rire :

— Tu plaisantes ! Tu rendrais des points à la plupart des jeunes baigneuses de la plage.

— Je souhaiterais voir un peu plus de jeunesse par ici pour te distraire.

Tim secoua énergiquement la tête.

— Pas moi. Nous nous suffisons amplement sans rechercher d'autres distractions.

— Tu te plairais davantage ici si Joanna s'y trouvait.

— Pas du tout. Là, tu fais erreur. Joanna m'amuse, mais je ne l'aime pas. En outre, au bout d'un certain temps sa présence me donne sur les nerfs. Je me félicite qu'elle ne soit pas ici et je me résignerais bien à ne plus jamais la revoir.

Il ajouta, tout bas, comme pour lui-même :

— Il n'existe qu'une femme au monde pour qui j'éprouve un respect et une admiration sans réserve. Et je crois, madame Allerton, que vous la connaissez.

Sa mère rougit de confusion.

*
* *

Dans un appartement qui donnait sur Central Park, à New York, Mrs Robson s'exclamait :

— Ça c'est vraiment magnifique ! Tu peux dire que tu as de la chance, Cornélia !

Cornélia Robson, une grande fille à l'air gauche et timide, aux yeux marron de bon chien fidèle, rougit de plaisir.

— Oh ! oui ! Ce sera merveilleux ! soupira-t-elle.

La vieille miss Van Schuyler, visiblement satisfaite de l'attitude reconnaissante de ses parentes pauvres, inclina la tête.

— J'ai toujours rêvé d'un voyage en Europe, murmura Cornélia, mais je ne croyais jamais que mon désir se réaliserait un jour.

— Miss Bowers m'accompagnera comme d'habitude, annonça miss Van Schuyler, mais je trouve sa société plutôt terne. Cornélia pourra, en outre, me rendre de petits services.

— Avec plaisir, cousine Marie, s'empressa de dire Cornélia.

— Eh bien ! voilà qui est réglé, trancha miss Van Schuyler. Tiens, Cornélia, cours avertir miss Bowers qu'il est l'heure de me préparer mon lait de poule.

Cornélia quitta la pièce.

— Ma chère Marie, dit alors sa mère à l'opulente miss Schuyler, je ne sais comment t'exprimer ma gratitude. Tu sais comme moi combien Cornélia souffre de ne point fréquenter le monde. Elle en est humiliée. Si mes moyens me permettaient de la sortir un peu… Hélas ! depuis la mort de Ned…

— Je suis très heureuse de l'emmener en Europe. Cornélia m'a toujours paru très gentille, serviable, toujours prête à faire mes commissions et elle n'est pas égoïste comme la plupart des jeunes filles modernes.

Mrs Robson se leva et embrassa le visage ridé et jaune de sa riche parente.

— Encore une fois, merci, Marie.

Dans l'escalier, elle croisa une femme alerte qui tenait dans sa main un verre plein d'un liquide crémeux et jaunâtre.

— Alors, miss Bowers, vous allez partir pour des pays lointains ?

— Oui, madame Robson.

— Quel beau voyage en perspective !

— Je suis persuadée qu'il ne manquera pas d'intérêt.

— Ce n'est pas la première fois que vous quittez l'Amérique ?

— Non, madame Robson. L'automne dernier, j'ai accompagné miss Schuyler à Paris, mais je ne connais pas encore l'Egypte.

Mrs Robson hésita et dit, en baissant la voix :

— Je souhaite que tout se passe bien.

Puis elle continua de descendre les marches.

*

* *

Dans son bureau de New York, Mr Andrew Pennington dépouillait son courrier personnel.

Tout à coup, il assena un fort coup de poing sur sa table de travail, son visage devint cramoisi et deux veines se gonflèrent sur son front.

Il appuya sur un bouton et aussitôt une élégante sténographe parut.

— Veuillez prier Mr Rockford de venir me voir.

Une minute plus tard, Sterndale Rockford, l'associé de Pennington, fit son entrée dans la pièce. Les deux hommes se ressemblaient un peu : ils étaient grands, avaient le cheveu rare et grisonnant, la face glabre et intelligente.

— Que se passe-t-il, Pennington ?

L'interpellé leva les yeux de la lettre qu'il lisait.

— Ce qui se passe ? Linnet est mariée…

— Quoi ?

— Vous êtes donc sourd ? Linnet-Ridgeway-est-mariée !

— Comment ? Quand ? Pourquoi n'en avons-nous pas été avertis ?

Pennington consulta son calendrier de bureau.

— Quand elle a écrit cette lettre, son mariage n'avait pas encore eu lieu. Il était fixé pour le matin du 4, c'est-à-dire aujourd'hui.

Rockford s'affala dans un fauteuil.

— Tout de même !… Pas le moindre faire-part ! Rien. Et qui a-t-elle épousé ?

Pennington parcourut de nouveau la missive.

— Un certain Doyle… Simon Doyle.

— Quel genre d'individu peut-il bien être ? En avez-vous entendu

parler ?

— Non. D'ailleurs, elle n'en dit pas long à son sujet. (Il relut rapidement l'écriture droite et nette de la jeune femme.) Il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous. Bah ! Peu importe ! Le point capital, c'est qu'elle est mariée.

Les regards des deux hommes se croisèrent.

— Tout cela demande réflexion, observa Rockford.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je vous pose la même question.

Les deux associés se turent un instant. Enfin, Rockford prit la parole :

— Avez-vous quelque projet ?

— Le Normandie quitte New York ce jour même. Un de nous deux pourrait s'embarquer pour l'Europe.

— Vous perdez la tête ! Quelles sont vos intentions ?

— Ces hommes de loi anglais… dit Pennington.

— Que leur voulez-vous ? Vous n'allez tout de même pas faire la traversée pour leur chercher querelle ?

— Je n'ai pas dit que vous… ou moi… irions en Angleterre.

— Alors, quelle est votre idée ?

Pennington regarda la lettre posée sur son bureau.

— Linnet m'annonce son prochain voyage en Egypte où elle va passer sa lune de miel. Elle compte y séjourner un mois, peut-être davantage.

Rockford réfléchit un moment, puis leva les yeux et son regard rencontra celui de son associé.

— Ah ! l'Egypte ! Voilà votre fameuse idée !

— Oui… une rencontre fortuite… au cours d'un voyage. Linnet et son mari… en pleine lune de miel… C'est faisable.

Rockford se méfiait.

— Attention, elle est futée, cette petite… mais…

— Il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses, dit Pennington d'une voix douce.

— Eh bien ! c'est entendu pour le voyage, mon vieux, approuva Rockford.

Pennington consulta la pendule.

— Qui, de nous deux, va partir ? Il n'y a pas une minute à perdre.

— Partez ! conseilla Rockford. Linnet s'entend toujours bien avec vous. Ne vous appelle-t-elle pas oncle André ?

Les traits de Pennington se durcirent.

— J'espère pouvoir mener l'affaire à bien.

— N'y manquez pas. La situation devient critique.

*

* *

William Carmichael dit au grand garçon efflanqué qui ouvrait la porte, en réponse à son coup de sonnette :

— Priez Mr Jim de venir me voir, s'il vous plaît.

Jim Fanthorp pénétra dans la pièce et, d'un œil interrogateur, regarda son oncle. Celui-ci le dévisagea en proférant un grognement.

— Ah ! Te voilà !

— Ne m'as-tu pas fait appeler ?

Le jeune homme s'assit et tira vers lui un papier qui se trouvait sur le bureau. Son oncle l'observait avec attention.

— Eh bien ?

— Cette affaire me semble plutôt obscure.

De nouveau, l'aîné des associés de la maison Carmichael, Grant et Carmichael poussa son grognement habituel.

Jim Fanthorp relut la lettre qui venait d'arriver d'Egypte par la poste aérienne.

« … Qu'il est donc odieux d'avoir à écrire une lettre d'affaires en un si beau jour ! Nous venons de passer une semaine à Mena House et avons fait une excursion au Fayum. Après-demain, nous remontons le Nil en steamer jusqu'à Louxor et Assuan, peut-être même jusqu'à Kartoum. Ce matin, en entrant chez Cook pour retirer nos billets, devinez qui j'ai rencontré ? Mon homme d'affaires américain, Andrew Pennington. Vous l'avez déjà vu, il me semble, voilà deux ans, lors de son voyage en Angleterre. Je ne m'attendais pas à le voir en Egypte et lui-même a été aussi surpris de m'y trouver. Il ignorait également mon mariage. Ma lettre dans laquelle je lui annonçais cette nouvelle a dû arriver là-bas après son départ. Figurez-vous qu'il remonte le Nil sur le même bateau que nous ! N'est-ce pas là une bizarre coïncidence ? Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici et je… »

Le jeune homme allait tourner la page, lorsque Mr Carmichael lui retira la lettre des mains.

— C'est tout. Le reste importe peu. Eh bien ! qu'en dis-tu ?

Son neveu le considéra pendant un instant, puis répondit :

— Si tu veux mon avis, ce n'est pas une coïncidence.

L'autre approuva de la tête.

— Aimerais-tu une balade en Egypte ? s'écria-t-il.

— Crois-tu que ce serait utile ?

— Je pense qu'il faut te presser.

— Et pourquoi moi ?

— Réfléchis un peu, mon garçon, réfléchis ! Linnet Ridgeway ne t'a jamais vu, et pas davantage Pennington. Si tu prenais l'avion, tu arriverais là-bas en temps voulu.

— Cela ne me dit rien. Qu'y ferais-je ?

— Ouvre les yeux… les oreilles, et emploie ton intelligence… si toutefois tu en possèdes. Et, en cas de besoin, agis.

— Décidément, cela ne me plaît pas du tout.

— Peut-être, mais il faudra en passer par là.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— À mon avis, conclut Mr Carmichael, ce voyage est d'importance vitale.

*
* *

Mrs Otterbourne, ajustant le turban indigène qui lui entourait la tête dit, d'une voix agacée :

— Pourquoi, après tout, n'irions-nous pas en Egypte ? J'en ai par-dessus la tête de Jérusalem.

Comme sa fille ne répondait point, elle remarqua :

— Tu pourrais du moins répondre quand on te parle.

Rosalie Otterbourne regardait dans un journal une photographie sous laquelle figurait cette légende :

« Mrs Simon Doyle, avant son mariage, était miss Linnet Ridgeway, la célèbre beauté mondaine. Mr et Mrs Doyle passent en ce moment leur lune de miel en Egypte. »

Rosalie répondit enfin :

— Alors, tu voudrais aller en Egypte, maman ?

— Oui ! fit Mrs Otterbourne d'un ton sec. On nous traite ici d'une façon cavalière. Ma présence dans cet hôtel constitue une publicité… J'aurais dû obtenir des conditions spéciales. Lorsque j'y ai fait allusion, le directeur s'est montré d'une telle impertinence !… Du reste, je lui ai dit ce que je pensais de son établissement.

La jeune fille soupira :

— Partout c'est pareil, maman. Mieux vaut partir tout de suite.

— Ce matin encore, reprit Mrs Otterbourne, le directeur a eu l'outrecuidance de m'avertir que toutes ses chambres étant retenues à l'avance, il aurait besoin des nôtres d'ici deux jours.

— En ce cas, il faut aller ailleurs.

— Pas du tout. Je suis prête à défendre mes droits.

— Pourquoi ne pas aller en Egypte, maman ? Tu attaches trop d'importance à cet incident.

— Ce n'est certes pas une question de vie ou de mort, approuva Mrs Otterbourne.

Là, elle se trompait… car il s'agissait bien d'une affaire de vie ou de mort.

DEUXIÈME PARTIE

EGYPTE

CHAPITRE PREMIER

AU DÉBARCADÈRE

— Voilà M. Hercule Poirot, le fameux détective belge, annonça Mrs Allerton.

Sur la terrasse de l'hôtel de la Cataracte, à Assouan, elle et son fils étaient assis dans des fauteuils d'osier peints en rouge vif et suivaient des yeux deux silhouettes qui s'éloignaient ; un petit homme vêtu d'un complet de soie blanche et une grande jeune fille à la taille élancée.

Tim Allerton se redressa avec une vivacité qui ne lui était point coutumière.

— Ce drôle de petit bonhomme ? demanda-t-il. Que vient-il faire ici ?

Sa mère éclata de rire.

— Chéri, ne t'agite pas ainsi. M. Poirot a certainement gagné assez d'argent pour se permettre de s'offrir un voyage en Egypte !

— En tout cas il a commencé par choisir la plus belle fille de l'endroit.

L'allure gracieuse de la jeune fille qui l'accompagnait frappa Mrs Allerton qui ne put s'empêcher de dire à son fils :

— Alors tu la trouves à ton goût, miss Otterbourne ?

— Ma foi, oui. Dommage qu'elle ait cet air maussade et méprisant.

— Ce n'est peut-être qu'une humeur passagère, mon chéri.

Rosalie Otterbourne et Hercule Poirot franchirent la grille du jardin de l'hôtel et s'engagèrent dans le parc public. Elle paraissait, en effet, assez triste et esquissait une moue dédaigneuse. Lui, rayonnait de joie et babillait gaiement.

— Tout cela m'enchante ! répétait-il. Les rochers noirs de l'Éléphantine, le soleil, les petits bateaux sur le fleuve… La vie est belle ! Qu'en dites-vous, mademoiselle ?

— J'avoue que je ne partage pas votre enthousiasme. Cette ville est sinistre. L'hôtel est à moitié vide… et tout le monde est centenaire ici…

Elle s'interrompit en se mordant la lèvre.

Hercule Poirot cligna de l'œil.

— Ah ! C'est vrai… j'oubliais que j'ai déjà un pied dans la tombe.

— Oh ! Excusez-moi ! Il n'était pas question de vous. Vous devez me trouver bien mal élevée.

— Mais non ! Mais non ! C'est très naturel de désirer des

compagnons de votre âge. Mais, j'y pense, il y a ici un jeune homme.

— Ce garçon qui ne quitte pas les jupes de sa mère ? Elle est charmante, mais lui me tape sur les nerfs. Il paraît si infatué de lui-même !

— Et moi… demanda Poirot en souriant, ai-je l'air infatué de ma personne ?

— Non, je ne le crois pas.

— Pourtant mes meilleurs amis me reprochent ma vanité, mademoiselle…

— Vous avez le droit d'être fier de vous, monsieur Poirot ! Malheureusement, les affaires criminelles me laissent tout à fait indifférente.

— Je dois donc en déduire que vous n'avez aucun secret à dissimuler à la justice.

Un bref instant, le visage de la jeune fille s'empourpra. Poirot feignit de n'avoir rien remarqué et poursuivit :

— Madame votre mère n'est pas descendue pour déjeuner. Elle n'est pas souffrante, j'espère ?

— Cette ambiance ne lui convient pas du tout. Ah ! quand donc quitterons-nous ce pays !

— Si je ne me trompe, nous faisons ensemble l'excursion de Ouadi-Halfa et de la Seconde Cataracte ?

— Oui.

Ils sortirent du parc ombreux et suivirent un chemin poussiéreux, le long du fleuve. Ils furent aussitôt assiégés par des vendeurs de perles, de cartes postales, de scarabées en plâtre, par deux jeunes âniers et toute une marmaille de mendiants.

Hercule Poirot fit de larges gestes pour se débarrasser de cette nuée de moustiques humains. Rosalie passa entre les marchands ambulants, telle une somnambule.

— Mieux vaut faire semblant d'être sourd et aveugle, observa-t-elle.

Ils arrivèrent au quai où un des vapeurs du Nil venait d'être amarré. Poirot et Rosalie s'amusèrent à voir descendre les passagers.

— Il y a du monde, n'est-ce pas ? commenta Rosalie.

Elle tournait la tête au moment où Tim Allerton les rejoignait. Il était un peu hors d'haleine, comme s'il avait couru.

— Regardez-moi ces gens-là. Quelle allure ! observa-t-il, les yeux tournés vers la foule des passagers qui débarquaient.

— Ah ! cela ne change pas, acquiesça Rosalie.

Tous trois affectèrent cet air de supériorité propre aux touristes déjà installés dans la place et qui critiquent avec malveillance les nouveaux arrivants.

— Ah ! par exemple ! s'écria Tim, s'animant soudain. Mais c'est

bien Linnet Ridgeway.

Cette exclamation laissa Poirot impassible, mais éveilla l'intérêt de Rosalie. Le cou tendu, elle sourit et demanda :

— Où ça ? Cette femme en blanc ?

— Oui. Là, avec ce grand type. Les voilà sur le quai maintenant. C'est sans doute son mari. Comment diable s'appelle-t-il ?

— Doyle, dit Rosalie. Simon Doyle. Tous les journaux ont parlé de leur mariage. On dit qu'elle roule sur l'or.

— C'est, paraît-il, la femme la plus riche d'Angleterre, renchérit Tim.

Les trois badauds suivirent des yeux les passagers qui continuaient à débarquer. Le regard de Poirot s'arrêta sur la jeune voyageuse dont parlaient ses compagnons.

— Elle est vraiment belle ! murmura-t-il.

— Certaines gens ont tout pour être heureux, soupira amèrement Rosalie.

Une expression de jalousie crispa son visage tandis qu'elle regardait la jeune femme franchir la passerelle.

Linnet Doyle semblait aussi gracieuse et pimpante que si elle se fût présentée au milieu de la scène d'un grand music-hall. Habituée à être admirée et remarquée partout où elle passait, elle possédait l'assurance d'une comédienne.

Elle se rendait compte qu'elle était le point de mire de tous les regards, mais feignait de ne pas s'en apercevoir, ces hommages faisant partie de son existence. Même inconsciemment, elle jouait toujours un rôle : aujourd'hui elle incarnait la jeune mondaine, très belle et très riche, en voyage de noces. Avec un léger sourire sur les lèvres, elle se tourna vers le grand garçon qui était près d'elle et lui fit une remarque. Lorsqu'il répondit, le son de sa voix frappa Hercule Poirot. Ses prunelles brillèrent et il plissa le front.

Le jeune couple passa près de lui. Il entendit Simon Doyle qui disait :

— Nous avons amplement le temps, chérie. Nous pouvons, à votre convenance, rester ici une semaine ou deux.

Il la regardait avec des yeux ardents, pleins d'adoration, dans une attitude plutôt humble.

Poirot le détailla minutieusement et remarqua ses épaules carrées, son visage bronzé, ses yeux bleu sombre et son sourire juvénile.

— Le veinard ! s'exclama Tim, lorsque le jeune couple se fut éloigné. Songez donc ! Épouser une riche héritière qui n'est pas affligée de végétations et de pieds plats !

— Ils ont l'air très heureux, observa Rosalie, une note d'envie dans la voix.

Elle ajouta, mais si bas que Tim n'entendit pas ces mots :

— Il n'y a pas de justice !

Cependant ils n'échappèrent point à Poirot, qui, aussitôt, leva les yeux vers elle.

— À présent, il faut que j'achète quelques petits souvenirs pour ma mère, dit Tim, qui s'éloigna.

Poirot et Rosalie revinrent lentement sur leurs pas dans la direction de l'hôtel.

— Alors, vous trouvez qu'il n'y a pas de justice, mademoiselle ? demanda gentiment Poirot.

Furieuse, la jeune fille rougit.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Je répète les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure à voix basse. Inutile de nier. Je vous ai entendue.

— C'est vraiment trop à la fois pour une seule personne : une fortune fantastique, un beau visage, un corps de déesse, et…

— Et l'amour, n'est-ce pas ? L'amour ? Mais vous ignorez si on ne l'a pas épousée pour son argent.

— N'avez-vous pas remarqué la façon dont il la couvait des yeux ?

— Oh ! si, mademoiselle. J'ai vu tout ce qu'il fallait voir… et même certains détails qui vous ont échappé.

— Lesquels ?

— J'ai discerné, mademoiselle, dit lentement Poirot, de l'inquiétude dans les yeux de cette femme. Je l'ai vue agripper si nerveusement la poignée de son ombrelle que les jointures de sa main en étaient pâles…

Rosalie ouvrit de grands yeux :

— Qu'en déduisez-vous, monsieur Poirot ?

— Simplement ceci : tout ce qui luit n'est pas or. Cette dame a beau être riche, séduisante et aimée, il n'empêche qu'un ver rongeur la tourmente. Et je sais autre chose.

— Quoi ?

— Je sais, répéta Poirot, fronçant le sourcil, que quelque part, à un moment donné, j'ai déjà entendu cette voix… la voix de Mr Doyle, et je voudrais bien me rappeler en quelle circonstance.

Mais Rosalie ne l'écoutait plus. Figée sur place, de la pointe de son ombrelle, elle traçait des dessins sur le sable fin. Soudain, elle éclata :

— Je suis méchante, odieuse ! Je me sens des envies de déchirer sa robe et de piétiner son joli visage orgueilleux. Je suis jalouse comme une chatte. Voilà mon état d'esprit devant cette femme à qui tout réussit.

Hercule Poirot ne parut pas surpris de cette explosion de colère. Il prit Rosalie par le bras et la secoua gentiment.

— Cet aveu doit vous soulager, hein ?

— Je vous dis que je la hais…

— Magnifique !

Rosalie considéra Poirot avec méfiance. Sa bouche se crispa et elle éclata de rire.

— Parfait ! approuva Poirot.

Et c'est en riant tous deux qu'ils rentrèrent à l'hôtel.

— Il faut que je cherche maman, dit Rosalie, comme ils entraient dans la fraîche pénombre du vestibule.

Poirot se rendit sur la terrasse regardant le fleuve. De petites tables étaient déjà dressées pour le thé, mais il était encore trop tôt. Pendant quelques minutes, il contempla le Nil, puis il se promena dans les jardins.

Quelques personnes jouaient au tennis en plein soleil. Il s'arrêta pour les observer, puis descendit une allée assez rapide. Là, assise sur un banc, il rencontra la jeune fille de Chez ma Tante. Il la reconnut aussitôt. Le dessin de son visage tel qu'il lui était apparu ce soir-là était demeuré gravé en sa mémoire. Maintenant, l'expression en était toute différente. Elle était plus pâle, plus maigre et de légères rides trahissaient une grande lassitude et une profonde souffrance.

Poirot recula de quelques pas. Elle n'avait pas remarqué sa présence et il put l'examiner à son aise. De son menu pied, elle frappait impatiemment le sol. Dans ses yeux noirs couvait un feu sombre et elle regardait le Nil où les bateaux aux voiles blanches glissaient sur l'eau.

Un visage… et une voix. Poirot s'en souvenait parfaitement. Le visage de la jeune fille et la voix qu'il avait surprise tout à l'heure… celle du jeune marié.

Tandis que le détective belge, immobile, se tenait non loin du banc, une autre scène du drame se déroulait.

Des voix arrivaient de l'autre bout de l'allée. La rêveuse sursauta et se leva d'un bond. Linnet Doyle et son mari approchaient. Linnet babillait, joyeuse et confiante. L'inquiétude avait entièrement disparu de ses traits pour céder la place au bonheur.

La jeune fille fit un pas en avant et le couple s'arrêta net.

— Bonjour, Linnet ! s'exclama Jacqueline de Bellefort. Encore vous ? Décidément, nous n'en finirons pas de nous rencontrer. Bonjour, Simon ! Comment allez-vous ?

Linnet Doyle, appuyée contre le rocher, poussa un petit cri. Le beau visage de Simon Doyle se tordit de colère. L'homme avança d'un pas comme pour frapper la frêle Jacqueline.

D'un brusque mouvement de la tête, elle manifesta son appréhension d'un témoin possible. Simon, se retournant, aperçut Poirot.

Il déclara, assez maladroitement :

— Tiens, Jacqueline ! Nous ne nous attendions guère à vous retrouver ici !

Sa voix sonnait faux.

Jacqueline découvrit ses dents blanches.

— Vous êtes surpris, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête et remonta l'allée.

Avec tact, Poirot prit la direction opposée.

Il entendit alors Linnet Doyle dire à son mari :

— Simon, pour l'amour du Ciel, qu'allons-nous faire ?

CHAPITRE II

SUR LA TERRASSE

Poirot s'était arrêté au bord de la terrasse lorsqu'une voix lui dit :

— Venez donc vous asseoir près de nous, monsieur Poirot ! Quelle superbe nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, délicieuse, répondit-il en prenant un siège à côté de Mrs Otterbourne.

Il sourit discrètement à la vue de la tournure grotesque de cette brave dame, drapée de linon noir et coiffée de son turban.

Mrs Otterbourne poursuivit, de sa voix plaintive :

— Cet hôtel regorge à présent de personnages notoires. Bientôt, on en parlera dans les gazettes. Des beautés mondaines, des écrivains à la mode…

Elle fit une pause et simula un rire plein de modestie.

Poirot crut voir la jeune fille morose assise devant lui s'assombrir encore davantage.

— Vous préparez un nouveau roman, madame ? demanda Hercule Poirot.

De nouveau, Mrs Otterbourne émit son petit rire timide.

— Je suis d'une paresse inconcevable ! Il faut absolument que je me remette à la besogne. Mes lecteurs commencent à s'impatienter. Mon éditeur… le pauvre… me relance à tous les courriers. Il va jusqu'à m'envoyer des dépêches !

Il devina que la jeune fille venait de remuer dans l'ombre…

— Laissez-moi vous avouer, monsieur Poirot, que je suis ici pour m'inspirer de la couleur locale. La neige sur le désert, voilà le titre de mon prochain roman. Puissant… évocateur… la neige… sur le désert !… fondue au premier souffle de la passion !

Rosalie se leva, murmura quelques mots et descendit dans le jardin obscur.

— Permettez-moi de vous féliciter, chère madame. Vous avez une fille charmante, dit Poirot.

— Oui, mais si peu compréhensive ! Elle ne me plaint jamais lorsque je suis malade. Elle croit que je m'écoute et veut toujours en savoir plus que moi sur ma santé.

Poirot fit signe à un garçon qui passait.

— Une petite liqueur, madame ?

Mrs Otterbourne secoua énergiquement la tête.

— Non, non, merci. N'avez-vous donc pas remarqué que je ne

buvais que de l'eau… ou un peu de limonade ? Je ne puis souffrir le goût de l'alcool.

— Alors, madame, permettez-moi de vous offrir une citronnade.

La jeune fille revint vers eux en chantonnant.

— M. Poirot vient de commander pour moi une citronnade, lui dit sa mère.

— Et vous, mademoiselle, que boirez-vous ?

— Rien.

S'apercevant soudain de son ton cassant, elle s'empressa d'ajouter :

— Rien, merci.

Poirot esquissa un léger mouvement de surprise devant la tristesse éloquente que révélaient les yeux de la jeune fille.

Les consommations arrivèrent, créant une diversion opportune.

Le détective leva galamment son verre.

— À votre santé, madame… mademoiselle.

Mrs Otterbourne, sirotant sa citronnade, murmura :

— Comme c'est rafraîchissant… et délicieux !

Puis tous trois s'absorbèrent dans la muette contemplation des rochers noirs et luisants au milieu du Nil.

Dans l'air flottait un silence d'expectative.

Hercule Poirot reporta son regard sur la terrasse et ses occupants. Se trompait-il, ou cette même ambiance de gêne et d'attente régnait-elle également ici ? On éprouvait la même impression que le public d'une salle de spectacle à l'instant qui précède l'entrée en scène de la grande vedette.

À ce moment précis, la porte-revolver se remit à tourner. Cette fois, inconsciemment, chacun cessa de parler et tourna les yeux vers l'entrée.

Une jeune fille brune et svelte, vêtue d'une robe de soirée bordeaux, apparut. Elle fit une pause, puis sans hésitation traversa la terrasse et alla s'asseoir à une table inoccupée. Son attitude n'offrait rien d'extravagant et pourtant son entrée produisit un effet théâtral.

— Eh bien ! fit Mrs Otterbourne, en secouant une fois de plus sa tête enturbannée, en voilà une prétentieuse !

Poirot ne répondit pas, mais il observait. La jeune inconnue s'était assise à une place d'où elle pouvait regarder à son aise Linnet Doyle. Poirot vit bientôt Linnet Doyle se pencher en avant et murmurer quelques mots à son vis-à-vis, puis l'instant d'après elle changea de siège avec lui, tournant ainsi le dos à la nouvelle venue.

Cinq minutes après, celle-ci alla s'installer à l'autre bout de la terrasse. Souriante et l'air satisfaite, elle se mit à fumer une cigarette, son regard rêveur toujours porté vers la femme de Simon Doyle.

Au bout d'un quart d'heure, Linnet Doyle se leva brusquement et

rentra à l'hôtel, suivie presque immédiatement de son mari.

Le visage de Jacqueline de Bellefort s'épanouit et elle déplaça sa chaise pour regarder le Nil.

En rentrant dans le hall de l'hôtel, Hercule Poirot y trouva Linnet Doyle qui l'interpella. Elle portait un somptueux manteau de velours rouge sur sa robe de satin blanc et paraissait encore plus belle et plus souveraine que Poirot ne l'avait cru.

— Vous êtes bien M. Hercule Poirot ? demanda Linnet.

— Certainement, madame.

— On m'a appris que vous vous trouviez ici. Peut-être savez-vous qui je suis ?

— Parfaitement, madame. Je connais votre nom et je sais qui vous êtes.

— Seriez-vous assez aimable pour m'accompagner dans la salle de jeu, monsieur Poirot ? Je désire vous parler.

— Avec plaisir, madame.

Elle le conduisit dans la salle de jeu déserte et lui fit signe de fermer la porte.

Allant directement au fait, elle s'exprima sans la moindre hésitation.

— J'ai beaucoup entendu vanter votre grande compétence en matière de police, monsieur Poirot, et je suis certaine que vous êtes capable de me venir en aide.

Poirot inclina la tête.

— Très flatté, madame. Malheureusement, pour l'instant je prends des vacances, et par principe je ne m'occupe pas d'affaires policières quand je me repose.

— Oh ! on pourra toujours s'arranger…

Ces paroles n'avaient rien d'offensant : elles traduisaient simplement l'assurance d'une jeune femme habituée à voir tout plier devant elle.

— Monsieur Poirot, je suis victime d'une intolérable persécution. Il faut que cela cesse ! J'avais d'abord l'intention de m'adresser à la police, mais mon mari me dit que celle-ci ne peut rien dans mon cas.

— Si vous vouliez vous expliquer, madame ?…

— Volontiers. L'affaire est extrêmement simple.

D'une voix nette, elle exposa la situation avec une précision digne de son esprit pratique.

— Avant de me connaître, mon mari était fiancé avec Mlle de Bellefort, une de mes amies. Il a rompu ses fiançailles avec cette jeune fille dont le caractère ne convenait pas au sien. Personnellement, j'en suis désolée, mais Mlle de Bellefort a pris la chose à cœur. Que voulez-vous ? Moi je n'y peux rien… Elle m'a fait certaines menaces auxquelles je n'ai pas prêté attention et jusqu'ici je dois le reconnaître,

elle n'a pas tenté de les mettre à exécution. Mais elle a adopté une tactique pour le moins étrange : elle ne cesse de nous suivre partout où nous allons.

Poirot leva le sourcil.

— Ah ! voilà… une vengeance peu ordinaire !

— Peu ordinaire, en effet, et absolument ridicule, mais exaspérante.

Elle se mordit la lèvre.

— Évidemment, dit Poirot. Je le conçois. Vous êtes, dit-on, en voyage de noces ?

— Oui… et cela a commencé à Venise. Elle était là… chez Danielli. Je pensais qu'il s'agissait d'une pure coïncidence. La situation m'a un peu ennuyée, mais c'est tout. Ensuite, nous l'avons retrouvée à bord à Brindisi. Croyant qu'elle se rendait en Palestine, nous avons quitté le paquebot avec l'impression qu'elle continuait son voyage. Mais à peine arrivés à Mena House, nous l'avons revue… elle nous attendait.

— Et à présent ? demanda Poirot.

— Nous avons remonté le Nil en bateau. Je… je m'attendais presque à la revoir à bord. Ne l'y trouvant pas, j'en ai déduit qu'elle avait renoncé à cette plaisanterie puérile. Mais elle nous avait précédés ici et, une fois de plus, elle nous attendait.

Poirot observa la jeune femme pendant un instant. Elle conservait son apparence calme, mais sa main agrippait nerveusement le bord de la table.

— Et vous craignez qu'elle ne s'obstine dans sa poursuite ?

— Oui, et c'est stupide. Jacqueline se rend grotesque aux yeux du monde. Je la croyais plus fière… plus digne.

Poirot esquissa un geste.

— Parfois, madame, la fierté et la dignité cèdent devant d'autres sentiments plus puissants.

— C'est possible, mais il faut que tout cela cesse au plus tôt.

— Comment parvenir à ce résultat, madame ?

— Mon mari et moi, nous ne pouvons supporter cela davantage. C'est odieux. Il doit exister un moyen légal d'y mettre un terme.

Linnet s'énervait visiblement. Poirot la regarda longuement et demanda :

— A-t-elle proféré contre vous des menaces, des insultes en public ? S'est-elle livrée à des voies de fait ?

— Non.

— Dans ce cas, madame, je ne vois pas de remède possible. S'il plaît à votre ancienne amie de visiter certains endroits en même temps que vous et votre mari, comment l'en empêcher ? L'air n'appartient-il pas à tout le monde ? Il ne s'agit point de sa part d'une violation de

votre vie privée ? Ces rencontres ont toujours lieu en public, n'est-ce pas ?

— En d'autres termes, je n'ai aucun recours contre elle ?

Linnet paraissait incrédule. Très calme, Poirot répondit :

— Non, autant que je sache. Mlle de Bellefort n'outrepasse pas ses droits.

— Mais c'est affolant ! Je ne puis tolérer davantage cet état de choses !

— Je compatis à vos ennuis, madame, dit Poirot sèchement… d'autant plus que vous ne devez pas avoir l'habitude de supporter qu'on vous contrarie.

Linnet plissa son joli front.

— Il doit sûrement exister une façon d'en finir, monsieur Poirot.

Poirot haussa les épaules.

— Il vous est toujours possible de vous en aller, de partir ailleurs.

— Mais elle nous suivra !

— Peut-être…

— Et pourquoi moi… nous… nous enfuirions-nous ? Comme si… comme si…

— Parfaitement, madame. Comme si… Tout est là, n'est-ce pas ?

Linnet leva la tête et regarda fixement le détective belge.

— Je ne saisis pas, monsieur Poirot.

Changeant de ton, Poirot se pencha en avant et demanda d'un air persuasif :

— Pourquoi attachez-vous tant d'importance à cette bagatelle, madame ?

— Pourquoi ? Mais c'est odieux ! Irritant à l'extrême ! Je vous l'ai déjà expliqué !

— Pas entièrement, madame, dit Poirot en hochant la tête.

— Où voulez-vous en venir ? insista Linnet.

Poirot se renversa sur le dossier de son fauteuil, croisa les bras et s'exprima de façon détachée et impersonnelle.

— Écoutez, madame. Je vais vous raconter une petite histoire. Un jour, il y a un mois ou deux, je dînais dans un restaurant londonien. À la table voisine de la mienne étaient assis un homme et une jeune fille. Tous deux semblaient heureux et fort épris l'un de l'autre. Confiants en l'avenir, ils se sont mis à échafauder des projets. Sans chercher à entendre, j'ai surpris leur conversation. L'homme me tournait le dos, mais je voyais très bien le visage de la jeune fille illuminé de joie. Tout en elle proclamait son amour. Elle aimait cet homme de tout son être, et ne paraissait pas être de ces coquettes qui font bon marché de leurs sentiments. Pour elle, c'était à la vie et à la mort. D'après ce que j'ai pu comprendre, ils étaient fiancés, car ils ont fait allusion à leur voyage de noces en Egypte.

Poirot s'interrompit et Linnet lui demanda, d'une voix tranchante :

— Et après ?

— Après ? Cela se passait voilà un ou deux mois, et je n'ai pas oublié les traits de cette jeune personne. Je l'aurais reconnue entre mille… et aussi la voix de l'homme. Maintenant, madame, je crois que vous pouvez deviner où j'ai revu et entendu l'autre. C'est ici, en Egypte. L'homme profite de sa lune de miel… mais avec une autre femme.

— Et alors ? Ne vous ai-je pas déjà mis au courant des faits ?

— Des faits… oui.

— Eh bien ?

— La jeune fille que j'ai vue au restaurant de Londres parlait d'une amie… une amie qu'elle désignait comme « la perle des amies »… Cette amie, si je ne me trompe, c'était vous, madame !

Linnet rougit, et, de nouveau, se mordit la lèvre.

— Toute cette affaire est bien fâcheuse, monsieur Poirot, je vous l'accorde, mais ces choses-là arrivent souvent dans la vie. Je comprends qu'elle ait eu mal et j'en suis navrée… mais qu'y puis-je ? C'était inévitable.

— Ma foi, madame, je crois que vous y pouviez quelque chose. Je vais, au risque de vous déplaire, vous parler sans ambages. Bien que vous essayiez de présenter l'affaire sous un jour qui vous soit favorable, il n'en ressort pas moins que vous avez détourné Mr Doyle de sa fiancée. J'irai plus loin : après avoir ressenti le coup de foudre pour lui vous avez eu un moment d'hésitation. Vous avez été partagée entre le désir de refréner vos sentiments ou celui de leur donner libre cours. La décision dépendait de vous seule et non de Mr Doyle. Vous êtes belle, madame, vous êtes riche, spirituelle, intelligente. Vous avez beaucoup de charme, vous possédez tout ce que la vie peut offrir de bon. L'existence de votre amie se raccrochait à un seul être. Vous le saviez…

— Inutile de vouloir modifier le passé. Seul le présent nous intéresse.

— On ne peut en effet revenir sur le passé, mais on est parfois bien obligé de supporter les conséquences de ses actes.

— Mais que pourrions-nous faire pour nous libérer de cette obsession ?

— Retourner en Angleterre et rester chez vous.

— Dans ce cas elle est capable de s'installer dans le village et de se placer sur mon chemin chaque fois que je sortirai de ma propriété. Et puis, je ne crois pas que Simon consentirait à interrompre notre voyage pour fuir devant cette folle !

— Quelle est l'attitude de votre mari en cette affaire ?

— Il est furieux… tout simplement furieux.

— Vous me parliez tout à l'heure de certaines menaces qu'elle aurait proférées. De quoi s'agit-il au juste ?

— Elle a menacé… de nous tuer tous les deux. Simon n'y croit pas. Mais moi je me demande parfois si…

— Je comprends, dit Poirot d'une voix grave.

Suppliante, Linnet se tourna vers lui.

— Alors, vous agirez pour moi ?

— Non, madame, répondit le détective avec fermeté. Je refuse d'intervenir officiellement, mais à titre personnel je veux bien tenter d'aplanir un peu les difficultés. Je parlerai à Mlle de Bellefort.

— Vous ne voulez décidément pas agir pour mon compte ? répéta la jeune femme.

— Non, madame, trancha Hercule Poirot.

Quelques instants plus tard, Poirot trouva Jacqueline de Bellefort assise sur les rochers surplombant le Nil. Il avait deviné que la jeune fille n'était pas encore rentrée chez elle et qu'il la rencontrerait presque sûrement dans le parc de l'hôtel. C'était le meilleur endroit pour rêver.

Elle se tenait le menton dans ses mains et elle ne détourna même pas la tête en entendant le pas de Poirot.

— Mademoiselle de Bellefort, dit le détective, voudriez-vous me permettre de vous parler un instant ?

Jacqueline leva les yeux vers son interlocuteur et un faible sourire effleura le coin de ses lèvres.

— Certainement. Vous êtes monsieur Hercule Poirot, n'est-ce pas ? Je parie que vous venez ici envoyé par Mrs Doyle qui vous a promis de généreux honoraires si vous menez à bien votre mission ?

Poirot prit place sur un banc à côté d'elle.

— Votre hypothèse est en partie exacte, répondit-il en riant. Je viens, en effet, de quitter Mrs Doyle. Très franchement ce n'est pas elle qui m'envoie auprès de vous.

— Oh ! s'exclama Jacqueline, surprise. Alors pourquoi voulez-vous me parler ?

Poirot lui répondit par une autre question :

— Mademoiselle, m'avez-vous déjà vu quelque part ?

— Je ne m'en souviens pas, monsieur Poirot.

— Pourtant, moi je vous ai vue. J'étais assis tout près de votre table au restaurant Chez ma Tante, à Londres. Vous étiez en compagnie de Mr Simon Doyle.

Les traits de la jeune fille, se figèrent en un masque impénétrable.

— Je me rappelle, en effet, cette soirée, dit-elle d'une voix chargée d'amertume.

— Mademoiselle, je vous parle en ami. Enterrez le passé.

— Vous dites ?

— Oubliez le passé et tournez-vous vers l'avenir. Ce qui est fait est fait et les regrets sont superflus.

— Voilà une solution qui conviendrait certainement à cette chère Linnet !

— Ce n'est pas à elle que je pense en ce moment, c'est à vous ! Vous avez souffert, certes, mais votre attitude actuelle ne fera que prolonger votre souffrance.

— Vous vous trompez, monsieur Poirot. Il y a des jours où je me sens pleinement heureuse.

— Laissez-moi vous dire, mademoiselle, que vous êtes doublement à plaindre.

— Vous ne manquez pas de perspicacité, monsieur Poirot, et je ne doute pas que vos intentions soient excellentes.

— Retournez en Angleterre, mademoiselle. Vous êtes jeune, intelligente et l'avenir s'ouvre devant vous.

Jacqueline hocha lentement la tête.

— Vous ne comprenez pas… ou plutôt vous ne voulez pas comprendre. Simon représentait pour moi tout l'avenir.

— L'amour n'est pas tout au monde, mademoiselle, dit gentiment Poirot. Vous vous en apercevrez plus tard.

— Vous persistez à ne pas me comprendre. Cependant vous êtes au courant de toute cette histoire. Vous vous trouviez dans ce restaurant du West End ce soir-là… Oui, Simon et moi nous nous adorions.

— Je sais que vous l'adoriez.

La nuance ne lui échappa point et elle répéta avec véhémence :

— Nous nous adorions. Et j'aimais Linnet… J'avais confiance en elle. C'était ma meilleure amie. Toute sa vie, grâce à son argent, Linnet a été habituée à satisfaire ses caprices. Elle ne s'est jamais rien refusé. Lorsqu'elle a vu Simon pour la première fois, il lui a plu… et elle l'a pris.

— Et il s'est laissé… acheter ?

— Non, pas exactement, sans quoi vous ne me verriez pas ici ce soir. Selon vous, Simon ne mérite pas d'être aimé. Je vous le concéderais s'il avait épousé Linnet pour son argent. Mais tel n'est pas le cas. C'est plus compliqué que vous ne croyez. Il y a ce qu'on appelle l'ensorcellement, Linnet sait s'entourer d'une « atmosphère ». Souveraine de son petit royaume, coquette jusqu'au bout des ongles, elle met le monde à ses pieds. Un lord très riche et fort recherché désirait l'épouser. Et elle a daigné s'abaisser vers l'obscur Simon Doyle… Vous étonnerez-vous que ce malheureux ait perdu la tête ? (Elle fit un geste brusque.) Regardez la lune, là-haut. Vous la distinguez nettement, n'est-ce pas ? C'est une réalité. Mais si le soleil

se mettait tout à coup à briller, vous ne la verriez plus. Voilà un peu ce qui s'est produit. Moi j'étais la lune… lorsque le soleil a paru, il m'a éclipsée et pour Simon, ébloui, j'ai cessé d'exister. Seule restait à ses yeux Linnet… son soleil !

Après une courte pause, elle poursuivit :

— Tout le mal vient du charme ensorceleur de cette femme. Elle l'a rendu fou. Elle possède tant d'assurance et d'autorité qu'elle rayonne sur les autres. Simon, ce naïf, s'est montré faible en la circonstance. Il n'aurait aimé que moi, moi seule, si Linnet n'était venue me l'enlever dans son char d'or. Je vous assure qu'il ne se serait pas épris d'elle si elle ne l'avait pas encouragé.

— Alors, à votre avis, ce n'est qu'une griserie passagère ?

— Parfaitement. Il m'aimait… Il ne cessera jamais de m'aimer.

— Même à présent ? demanda Poirot.

Une prompte réponse lui monta aux lèvres, mais elle la réprima. Elle regarda Poirot et ses joues s'empourprèrent. Elle détourna le visage et dit d'une voix étouffée :

— Je crois bien qu'il me hait, maintenant… Oui, il me hait… Mais qu'il prenne garde à lui !

D'un geste vif, elle fouilla dans son petit sac en soie noire posé sur le rocher. Puis elle tendit la main et Poirot vit dans sa paume un minuscule revolver à la crosse en nacre… un vrai bijou.

— N'est-ce pas qu'il est mignon ? dit-elle. Jamais on ne croirait que ce joujou pourrait tuer quelqu'un. Et je suis une adroite tireuse.

« J'ai acheté ce revolver lorsque j'ai été certaine de la trahison de mon fiancé. Je voulais les tuer l'un ou l'autre… mais impossible de choisir entre eux. Les abattre tous deux ne m'eût procuré aucun soulagement. J'ai préféré attendre et réfléchir. Alors m'est venue l'idée de les suivre. Chaque fois que, tout heureux, ils débarquent dans un endroit lointain, ils m'y trouvent. Cette tactique m'a réussi à souhait. Rien n'aurait pu tourmenter davantage Linnet. Elle ne peut supporter ma présence… Maintenant je commence à savourer ma vengeance. Et Linnet ne peut rien contre moi ! Je me montre toujours polie et aimable. Ils ne peuvent me reprocher le moindre écart de langage. J'empoisonne leurs jours et leurs nuits…

Elle éclata d'un rire sonore et argentin.

Poirot lui saisit le bras.

— Calmez-vous. Calmez-vous, je vous en prie.

Jacqueline le considéra longuement.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle avec défi.

— Mademoiselle, je vous en supplie, cessez ce petit jeu.

— Et laissez en paix cette chère Linnet n'est-ce pas ?

— Il ne s'agit pas de Linnet, mais de vous : ne livrez pas votre cœur au mal.

Ses lèvres s'entrouvrirent. L'étonnement se peignit dans ses yeux.

— Parce que, poursuivit Poirot gravement, si vous n'y prenez garde, le mal prendra possession de vous et il vous deviendra impossible de l'en chasser. C'est pour vous que je parle, comprenez-vous ? Pour votre âme. Pour votre vie.

Le regard de Jacqueline vacilla.

— Je ne sais plus… dit-elle.

Puis avec une énergie farouche :

— Mais ce n'est pas vous qui me retiendrez !

— Non, dit Poirot d'une voix triste, je le sais bien…

— Même si je voulais la tuer…

— Avez-vous un peu réfléchi… aux conséquences de votre acte ?…

Jacqueline de Bellefort éclata de rire.

— Je ne crains pas la mort. Après tout, quelle est maintenant ma raison de vivre ? Vous condamnez le meurtre, même envers quelqu'un qui vous prive de tout ce que vous chérissez au monde ?

— Le meurtre, mademoiselle, est un crime impardonnable. Un être humain n'a jamais le droit d'en supprimer un autre. Et c'est votre faute si vous ne chérissez dans le monde, rien ni personne, sauf un homme sans valeur.

Jacqueline se remit à rire.

— Alors vous devriez approuver ma façon de me venger. Sans effusion de sang. Aussi longtemps qu'elle donnera des résultats, je ne ferai pas usage de revolver. Mais je ne puis pas répondre éternellement de mon sang-froid. Parfois je vois rouge, l'envie me prend de lui plonger un poignard dans le cœur ou d'appliquer contre sa tempe mon petit revolver, puis de presser sur la gâchette… Oh !

Cette exclamation fit sursauter Poirot.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ?

Elle venait de tourner la tête et regardait fixement dans l'ombre.

— Il y a quelqu'un là… debout… Ah ! Il a disparu.

Hercule scruta l'obscurité. Tout semblait désert autour d'eux.

— Il n'y a personne ici que nous deux, mademoiselle, dit-il en se levant.

Et il ajouta :

— Maintenant je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

Jacqueline se leva à son tour et prononça d'une voix suppliante.

— Vous comprenez sans doute pourquoi je ne puis suivre vos conseils.

CHAPITRE III

LA VERSION DE SIMON DOYLE

Le lendemain matin, Simon Doyle rejoignit Hercule Poirot au moment où celui-ci quittait l'hôtel.

— Bonjour, monsieur Poirot.

— Bonjour, monsieur Doyle.

— Vous descendez en ville ? Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Avec plaisir.

Les deux hommes marchèrent côte à côte, Simon retira sa pipe de sa bouche et dit :

— Monsieur Poirot, ma femme a eu hier soir un entretien avec vous.

— C'est exact.

Simon semblait embarrassé. Il appartenait à cette catégorie d'hommes qui éprouvent de la difficulté à exprimer clairement leur pensée.

— Du moins, je me félicite d'une chose : vous lui avez fait toucher du doigt notre complète impuissance en cette affaire.

— En effet, je ne vois aucun moyen légal.

— Mais Linnet ne veut pas se rendre à l'évidence. On lui a toujours laissé croire qu'il lui suffisait de s'adresser à la police en cas d'ennuis.

— Ce serait trop beau ! commenta Poirot.

Il y eut une pause. Puis Simon continua, le sang lui montant au visage :

— Cette persécution est vraiment scandaleuse. Linnet n'a commis aucun crime. Si on me reproche de m'être comporté comme un goujat, qu'on vienne me le dire en face ! Peut-être n'aurait-on point tort, mais pourquoi en rejeter la faute sur cette pauvre Linnet ? Moi seul ai à répondre de mes actes.

Poirot se contenta d'incliner la tête.

— Avez-vous… euh… avez-vous parlé à Jackie… Mlle de Bellefort ? demanda Simon Doyle.

— Oui, je lui ai parlé.

— L'avez-vous ramenée à la raison ?

— Je crains fort que non.

Simon éclata de colère :

— Ne voit-elle pas à quel degré elle se rend ridicule ? A-t-elle donc perdu toute fierté, toute dignité ?

Poirot haussa les épaules.

— Elle ressent surtout… le mal qu'on lui a fait.

— Mais, sacrebleu ! une jeune fille comme il faut n'agit pas ainsi ! Je reconnais tous mes torts envers elle. Je comprendrais que, dégoûtée de moi, elle ne veuille point me revoir, mais cette façon de me suivre comme une ombre est tout simplement abjecte ! A-t-on idée de s'afficher de cette manière ? Que diable espère-t-elle retirer de ce chantage ?

— Peut-être une vengeance !

— C'est grotesque. J'admettrais plutôt qu'elle se livre à un acte dramatique, par exemple, qu'elle tire sur moi un coup de revolver.

— Ce serait sans doute beaucoup plus compatible avec son tempérament ?

— Sans doute. Elle a le sang chaud et le caractère violent. Dans un moment de colère, je me serais attendu de sa part à un acte désespéré. Mais cet espionnage continuel…

— Évidemment, c'est plus subtil… Plus intelligent.

Doyle regarda fixement le détective.

— Vous ne saisissez pas ? Sachez qu'elle met à nu les nerfs de ma femme.

— Et les vôtres ?

— Les miens ? Ah ! si je pouvais tordre le cou de ce petit démon !

— Ainsi, votre ancien amour est mort ?

— Mon cher monsieur Poirot… comment vous l'expliquer ? Lorsque j'ai vu Linnet pour la première fois, Jackie a cessé d'exister pour moi.

— Tiens, ça c'est drôle ! murmura Poirot.

— Quoi ?

— Rien… une simple réflexion personnelle.

Rougissant de nouveau. Simon reprit :

— Jackie a dû vous dire que j'ai épousé Linnet uniquement pour sa fortune ? Eh bien, c'est un odieux mensonge ! Je ne suis pas homme à conclure un pareil marché. Jackie n'admettra jamais qu'un homme finisse par se lasser d'un amour par trop exclusif.

— Ah ? fit Poirot en levant les yeux.

— Vous allez me prendre pour un mufle, mais Jackie m'aimait trop.

— Une qui aime et l'autre qui se laisse aimer, murmura le détective.

— Vous comprenez, monsieur Poirot, un homme répugne à ce qu'une femme lui témoigne plus d'amour qu'il n'en ressent pour elle. Il déteste se sentir accaparé corps et âme.

« Elle ne s'en rendait pas compte. Mais elle commençait à m'exaspérer… Alors, j'ai rencontré Linnet… Et ç'a été le coup de foudre. Je croyais vivre un rêve. Chacun l'adulait et c'est moi, pauvre diable, qu'elle a choisi !

Il parlait d'une voix juvénile et enthousiaste.

— Je comprends, dit Poirot. Oui, je comprends.

— Pourquoi Jackie ne prend-elle pas la chose avec plus de courage ?

« Elle devrait tout au moins se montrer bonne joueuse. Tous les torts sont de mon côté. Soit ! Mais le fait est là : si vous n'aimez plus une femme, l'épouser serait une pure folie. Maintenant je vois jusqu'où elle peut aller, et je m'estime heureux de lui avoir échappé.

— Jusqu'où elle peut aller… répéta Poirot, songeur. C'est là toute la question ! Vous savez sans doute qu'elle porte un revolver dans son sac à main.

— Elle n'en fera pas usage… du moins pour l'instant. Lors de notre rupture, je n'aurais pu l'affirmer. À présent, il n'y a rien à redouter de semblable. C'est plutôt le dépit qui la tenaille… elle s'est juré de gâcher notre bonheur.

— Possible, dit Poirot, sans trop de conviction.

— Cela m'ennuie surtout à cause de Linnet, dit Simon.

— C'est tout naturel.

— Je vais vous exposer mes projets, avec l'espoir que vous m'aiderez de vos conseils. D'abord, j'ai exprimé devant tout le monde mon intention de séjourner ici dix jours. Mais demain, le vapeur Karnak quitte Shellâl pour Ouadi-Halfa. Je me propose de retenir nos cabines sous un pseudonyme. Demain, nous allons en excursion à Philae. La femme de chambre de Linnet se chargera des bagages et nous rejoindrons le Karnak à Shellâl. Lorsque Jackie s'apercevra que nous ne sommes pas de retour, il sera trop tard, nous serons en route ! Elle en déduira que nous lui glissons entre les doigts et que nous sommes revenus au Caire. De fait, je donnerai un généreux pourboire au concierge pour qu'il le lui apprenne. Il lui sera impossible d'obtenir des renseignements au bureau des touristes, car nous nous serons fait inscrire sous de faux noms. Que pensez-vous de ce stratagème ?

— Bien imaginé. Mais supposons qu'elle attende ici votre retour ?

— Rien ne nous oblige à revenir. Nous continuerons notre voyage jusqu'à Khartoum, et peut-être par avion jusqu'à Kenya. Elle ne peut tout de même pas nous poursuivre tout autour du globe.

— Non. Un moment arrivera où ses moyens financiers le lui interdiront. Si j'ai bien compris, elle n'est pas très riche.

Simon le regarda, plein d'admiration.

— Mes félicitations, monsieur Poirot ! Je n'y avais pas songé. Jacqueline est pauvre comme Job.

— Alors, comment a-t-elle pu vous suivre jusqu'ici ?

— Grâce à un revenu bien modeste, environ deux cents livres par an, je crois. Elle a dû réaliser son capital pour mettre son plan à exécution.

— Ainsi un jour viendra où, ses ressources étant épuisées, elle se trouvera sans le sou ?

— Oui, répondit Simon, mal à l'aise.

— Cette perspective n'est pas gaie pour cette enfant.

— Je n'y peux rien ! s'écria Simon irrité. Mais dites-moi, monsieur Poirot, que pensez-vous de mon idée ?

— Pas mauvaise… Cependant, n'oubliez pas que Mlle de Bellefort ne manque pas de perspicacité.

Et Poirot ajouta :

— Moi aussi, je prends passage sur le Karnak.

Simon fronça légèrement les sourcils et dit, en choisissant ses mots :

— Ce n'est pas au moins… pour nous… que vous… Je ne voudrais pas que…

Poirot s'empressa de le détromper.

— Rassurez-vous. Mon itinéraire était tracé avant mon départ de Londres. Je prépare toujours mes voyages longtemps à l'avance.

— Ne trouvez-vous pas préférable de se déplacer suivant sa fantaisie ? c'est beaucoup plus amusant.

— Possible. Mais pour réussir dans la vie, il convient de prévoir.

— Ainsi doivent procéder les plus habiles meurtriers, n'est-ce pas ? dit Simon en riant.

— Oui. Toutefois, je vous ferai remarquer que le plus beau crime dont on m'a confié l'enquête a été commis sous l'impulsion du moment.

— Vous nous raconterez vos aventures policières à bord du Karnak, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Non, non… N'oubliez pas que je suis en vacances.

— Ce serait pourtant si passionnant ! Mrs Allerton partage mon avis et attend impatiemment l'occasion de vous entendre.

— Mrs Allerton ? Cette charmante femme aux cheveux blancs qui a un fils si affectueux ?

— Oui, elle aussi montera à bord du Karnak.

— Sait-elle que vous…

— Non. Personne n'est au courant. J'ai pour principe de ne jamais parler de mes affaires.

— Sentiment très louable, certes, et que j'adopte même. À propos, ce monsieur qui vous accompagne… cet homme de haute taille aux cheveux gris ?…

— Pennington ?

— Oui. Voyage-t-il avec vous ?

— Oui. Sa présence doit vous étonner, je le comprends. Pennington est l'homme d'affaires américain de Linnet et nous l'avons rencontré au Caire tout à fait par hasard.

— Ah ! vraiment ? Me permettez-vous une question : votre femme est-elle majeure ?

Simon parut amusé.

— Elle n'a pas encore vingt et un ans. Mais elle n'a eu besoin du consentement de personne pour m'épouser. Aussi, Pennington ne revient-il pas encore de sa surprise. Il s'est embarqué à New York sur le Carmanic deux jours avant l'arrivée de la lettre de Linnet lui annonçant notre mariage qu'il ignorait complètement.

— Le Carmanic… répéta Poirot.

— Si vous aviez vu sa tête lorsqu'il a reconnu ma femme au Caire !

— Quelle coïncidence !

— Nous avons appris qu'il faisait la même croisière que nous sur le Nil et nous avons dû l'inviter à se joindre à nous. Nous ne le regrettons pas, du reste… Linnet était obsédée par la crainte de voir à tout instant surgir Jackie et, dès que nous nous trouvions seuls, ce sujet de conversation revenait sans cesse entre nous. Andrew Pennington nous a apporté une heureuse diversion.

— Votre femme s'est-elle confiée à Mr Pennington ?

— Non. Cette affaire ne regarde que nous. Et puis, au moment de nous embarquer sur le Nil, Linnet et moi pensions être débarrassés de cette hallucinante poursuite.

— Me pardonnerez-vous une nouvelle question indiscrète ? demande Poirot. Est-ce vous qui avez eu l'idée de venir en Egypte passer votre lune de miel ?

Simon s'empourpra.

— Non, certes ! J'aurais préféré un autre pays. Mais devant l'insistance de ma femme…

— Évidemment, dit Poirot, constatant une fois de plus que tout devait céder aux caprices de Linnet Doyle.

Et il songea :

« Je tiens à présent trois versions différentes de cette affaire. Celle de Linnet Doyle, celle de Jacqueline de Bellefort et celle de Simon Doyle. Des trois, laquelle se rapproche le plus de la vérité ? »

L'heure du départ pour la deuxième cataracte approchait. Les voyageurs, affairés, allaient et venaient dans le hall de l'hôtel.

En remontant chez lui, Poirot croisa Jacqueline de Bellefort en costume de cheval. Elle le salua d'un petit sourire ironique :

— Je vais faire une promenade à dos d'âne, monsieur Poirot, dit-elle sans s'arrêter.

Après le repas, l'omnibus de l'hôtel emmena à la gare les touristes se rendant à la deuxième cataracte. Ils devaient prendre l'express du Caire pour Shellâl : un trajet de dix minutes.

Les Allerton étaient de la partie. Mrs Otterbourne et sa fille, en

excursion au barrage et à Philae, devaient rejoindre le steamer à Shellâl.

Le train du Caire arriva avec une vingtaine de minutes de retard. Les porteurs indigènes, qui descendaient des wagons chargés de valises, bousculèrent ceux qui montaient.

Hors d'haleine, Poirot se trouva finalement au milieu d'un monceau de bagages, assis en face d'une vieille dame au visage ridé, couverte de diamants. Le cou engoncé dans un col blanc rigide, elle considérait le reste des mortels d'un œil dédaigneux et fixe.

Après avoir toisé Poirot, elle s'absorba dans la lecture d'un magazine américain. À sa droite, était installée une personne d'aspect énergique, qui ne la quittait pas des yeux ; en face, une jeune femme d'une trentaine d'années, mal coiffée, gauche d'allures et dont les yeux marron reflétaient une grande bonté et un souci constant de plaire. De temps à autre, la vieille dame levait le nez de sa revue pour lui lancer un ordre bref :

— Cornélia ! Range les couvertures. À notre arrivée, surveille bien ma valise. Ne laisse personne la prendre. N'oublie pas mon coupe-papier !

Le trajet en chemin de fer fut très court : au bout de dix minutes, le train stoppait sur la jetée où le Karnak attendait ses passagers. Les Otterbourne étaient déjà montés à bord.

Comme l'embarcation n'était pas au complet, la plupart des touristes obtinrent des cabines sur le pont-promenade, dont l'avant comportait un salon entièrement vitré d'où l'on pouvait regarder le Nil se dérouler dans toute sa magnificence. Sur le pont inférieur, il y avait un fumoir ; sur le troisième pont, le salon-restaurant.

Ses bagages rangés dans sa cabine, Poirot sortit pour assister aux manœuvres du départ. Il rejoignit Rosalie Otterbourne, accoudée au bastingage.

— Nous voici en route pour la Nubie, mademoiselle. Vous êtes contente ?

La jeune fille poussa un profond soupir.

— Oui !… J'ai enfin l'impression de changer de décor !…

Elle fit un large geste de la main. Le fleuve offrait un aspect sauvage. Des deux côtés des masses rocheuses, dénudées, descendaient jusqu'au bord de l'eau. Çà et là, quelques vestiges d'habitations abandonnées et minées par les inondations. Panorama mélancolique, presque sinistre.

— Ce pays, murmura Rosalie, a le don de m'exaspérer et de me rendre méchante. Il ramène à la surface tous les instincts violents qui bouillonnent en nous. La vie est si injuste…

— Ne vous fiez donc pas aux apparences.

— Ah ! monsieur Poirot ! Quand je compare ma mère à celle des

autres ! Pour elle, rien n'existe en dehors de ses élucubrations. J'ai tort de parler ainsi, n'est-ce pas ?

Poirot fit un geste vague de la main :

— Pourquoi ne pas vous confier à moi, si cela peut vous faire du bien ?

— Quel homme extraordinaire vous êtes ! lui dit Rosalie en souriant.

Soudain, son sourire se figea. Elle se raidit et s'exclama :

— Pas possible ! Voilà Mrs Doyle et son mari !

Linnet venait de sortir d'une cabine à mi-chemin du pont. Son mari la suivait. Poirot fut surpris de la voir si radieuse : son bonheur était presque insolent. Simon Doyle, lui aussi, paraissait transfiguré. Un large sourire détendait son visage. Il ressemblait à un écolier en vacances.

— C'est grandiose ! s'écria-t-il. Quel enchantement ! Cette fois, j'ai la sensation de pénétrer au cœur de l'Egypte.

— Je comprends… Ici le paysage est plus farouche.

Elle glissa sa main sous le bras de son mari.

— Nous partons, Lin.

Le steamer quittait la jetée et commençait la croisière de sept jours qui devait les conduire à la seconde cataracte et les ramener à leur point de départ.

Linnet et Simon, accoudés, contemplaient le Nil.

Derrière eux fusa un petit rire argentin. Linnet pirouetta sur elle-même. Jacqueline de Bellefort se tenait là, l'air amusé.

— Bonjour, Linnet. Quelle bonne surprise de vous retrouver ici ! J'ai cru vous entendre dire que vous deviez rester dix jours à Assouan.

— Vous… vous n'aviez pas…, balbutia Linnet.

Puis affectant un rire conventionnel :

— Moi non plus, je ne m'attendais pas à vous voir ici.

Sans rien ajouter, Jacqueline tourna les talons et s'en alla.

Linnet serra fort le bras de son mari.

— Simon… Simon…

Toute leur bonne humeur avait disparu. Furieux, Doyle crispait les poings, malgré ses efforts pour se dominer. Les jeunes mariés s'éloignèrent. Comme ils passaient derrière Poirot, le détective ne détourna point la tête, mais surprit des bribes de conversation : « … Retourner… impossible… nous pourrions… » Puis Doyle prononça, d'une voix plus forte et irritée à l'extrême : « Nous ne pouvons fuir éternellement devant elle, Lin. Il faut maintenant en prendre notre parti et lui tenir tête. »

Quelques heures plus tard, Poirot, debout dans le salon vitré, contemplait les falaises entre lesquelles le bateau s'engouffrait, lorsqu'il perçut un léger bruit de pas : Linnet Doyle s'approchait de

lui. Elle se tordait nerveusement les mains. Il ne l'avait pas encore vue aussi bouleversée. Elle avait la mine d'une enfant apeurée.

— Monsieur Poirot, dit-elle. J'ai peur… j'ai peur de tout ! Jamais je n'ai éprouvé pareille sensation. Tous ces rochers sauvages, ce paysage sinistre m'effraient… Où allons-nous ? Que va-t-il se passer ? Je vous jure que j'ai peur… Tout le monde me hait ! Pourtant, j'ai toujours été aimable envers tous. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion, j'ai rendu service… Et l'on me déteste ! À part Simon, je suis entourée d'ennemis. C'est épouvantable de se sentir un objet de haine !…

— Madame, que me dites-vous là ?

— Je suis peut-être un peu nerveuse, excusez-moi. Mais il me semble que je ne suis pas en sécurité sur ce bateau…

Elle regarda soudain par-dessus son épaule.

— Comment tout cela va-t-il se terminer ? Nous sommes pris dans un guet-apens. Pas moyen d'en sortir. Il faut continuer… et je ne sais plus où j'en suis.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil. Poirot l'observa d'un œil grave.

— Comment Jacqueline a-t-elle pu savoir que nous partions sur ce bateau ? Comment ?

— Elle est très intelligente, ne l'oubliez pas, répondit Poirot.

— Jamais je n'arriverai à me débarrasser d'elle !

— Vous auriez pu, madame, vous y prendre différemment. Je suis même surpris que vous n'y ayez pas songé. Pour vous, l'argent n'entre pas en ligne de compte. Pourquoi n'avoir pas loué un yacht pour vous et votre mari ?

Linnet, à bout de nerfs, lança :

— Vous ne comprenez rien à mes tourments !… Je dois prendre mille précautions avec Simon. Il est si pointilleux ! Il trouve que j'ai trop d'argent ! Il voulait m'emmener avec lui dans un petit trou en Espagne et assumer seul les frais de notre voyage de noces. Comme si cela importait ! Les hommes sont ridicules ! Il faudra bien qu'il s'habitue à vivre dans le luxe. La seule idée d'un yacht personnel le mettrait hors de lui ! Il faut que peu à peu je l'acclimate…

Linnet leva les yeux et parut embarrassée d'avoir tant parlé de ses ennuis. Elle quitta son siège et dit :

— À présent, je vais changer de toilette. Excusez-moi, monsieur Poirot ; je viens de dire, je crois, un tas de sottises !

CHAPITRE IV

LA LISTE DES PASSAGERS

Mrs Allerton, d'une discrète élégance dans sa robe de dentelle noire, descendait à pas tranquilles les deux ponts pour gagner la salle à manger. Sur le seuil, elle aperçut son fils.

— Excuse-moi, chéri, je croyais être en retard.

— Où allons-nous nous asseoir ?

Le salon était garni de petites tables. Mrs Allerton attendit que le maître d'hôtel, en train de placer des passagers, pût s'occuper d'eux.

— À propos, annonça-t-elle à son fils, j'ai prié le petit – pardon, le grand — Hercule Poirot de venir à notre table.

— Tu plaisantes, maman ! s'exclama Tim, le front plissé.

Sa mère en fut toute surprise : Tim se montrait d'ordinaire si agréable !

— Mon chéri, cela t'ennuie donc ?

— Oui. Ce type-là me déplaît souverainement. Pourquoi m'imposer sa société ? Tu vas voir que nous l'aurons sur le dos le matin, à midi et le soir !

— Excuse-moi, mon petit. Je pensais, au contraire, te faire plaisir. Ce monsieur possède une vaste expérience de la vie et des affaires criminelles et tu adores les romans policiers.

— Chère maman, je ne te félicite point de cette initiative ! Y a-t-il un moyen de se tirer de là ? grommela Tim.

— Je n'en vois aucun.

— Soit ! Prenons-en notre parti.

Le steward les conduisit à une table. Mrs Allerton paraissait déconcertée. Son fils était d'habitude si accommodant ! Elle ne comprenait pas son explosion de colère.

Au moment où la mère et le fils s'asseyaient, Hercule Poirot entra dans la salle à manger. Il avança sans bruit et, la main sur le dossier de la troisième chaise, il s'arrêta.

— Vraiment, Madame, vous me permettez d'accepter votre aimable invitation ?

— Je vous en prie, monsieur Poirot. Asseyez-vous donc.

— Vous êtes l'obligeance même, madame.

Elle remarqua qu'en s'asseyant, Hercule Poirot avait décoché un vif coup d'œil vers Tim, incapable de dissimuler son dépit.

Mrs Allerton s'appliqua à créer une atmosphère sympathique. Au potage, elle parcourut la liste des passagers posée à côté de son

assiette.

— Essayons de mettre un nom sur les visages autour de nous, suggéra-t-elle.

Et avec animation, elle lut : « Mrs Allerton et Mr T. Allerton. » Ceux-là, nous les connaissons ! « Mlle de Bellefort. » On l'a placée à la table des Otterbourne. Elle et Rosalie feront-elles bon ménage ? Au suivant : « Dr Bessner. » Qui peut reconnaître le docteur Bessner ?

Elle regarda une table où quatre hommes étaient assis.

— Ce doit être le gros tondu qui a de la moustache. Il avale son potage avec un appétit évident.

Elle poursuivit :

« — Miss Bowers ? » Pourrons-nous l'identifier, celle-là ? Il y a trois ou quatre femmes inconnues de nous… Laissons-les pour l'instant. « Mr et Mrs Doyle. » Ce sont nos passagers de marque. Elle est vraiment belle et elle porte une ravissante toilette !

Tim se retourna sur sa chaise. Linnet, son mari et Andrew Pennington dînaient à une table au coin de la salle. Linnet, vêtue d'une robe blanche, avait au cou un collier de perles.

Mrs Allerton poursuivit son examen des passagers.

— Mr Fanthorp doit être ce jeune taciturne assis à la même table que Bessner. Un visage fin et l'expression intelligente.

— Oui, c'est un homme intelligent, acquiesça Poirot. Il ne parle pas, mais écoute attentivement et ne cesse d'observer. Il n'a pas ses yeux dans sa poche et j'imagine qu'il ne voyage pas dans cette partie du monde pour son plaisir. Que diantre, fabrique-t-il ici ?

— « Mr Ferguson… » lut Mrs Allerton. Je ne vois pas qui c'est. « Mrs Otterbourne… » Une vieille connaissance ! Quant à Mrs Andrew Pennington, l'« oncle » Andrew de Linnet, il n'est pas mal de sa personne.

— Oh ! maman…

— « Mr Richetti un archéologue italien. Miss Robson… Miss Van Schuyler… » Ah ! oui ! la vieille Américaine affreusement laide qui se croit la reine du bateau, dédaigne tout le monde et n'adresse la parole qu'aux gens qu'elle juge de sa caste. Ses deux compagnes sont probablement miss Bowers et miss Robson la première son infirmière et l'autre, une parente pauvre.

Ce soir-là, comme il regagnait sa cabine, Poirot aperçut Jacqueline de Bellefort appuyée sur la lisse.

— Bonsoir, monsieur Poirot.

Elle hésita, puis :

— Vous êtes surpris de me trouver ici, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Je suis moins surpris que navré, je vous l'assure !

— Navré ? Pour moi ?

— Oui, mademoiselle, vous avez choisi la voie dangereuse… qui

peut vous conduire au désastre.

— Comment cela ?

— Vous avez rompu les amarres qui vous maintenaient encore en sécurité. Aurez-vous encore la force de reculer ?

— C'est pourtant vrai, dit-elle lentement.

Puis elle rejeta la tête en arrière :

— Après tout, chacun doit suivre son destin…

— Son destin, oui. Ses passions, non. Prenez garde, mademoiselle, de ne pas vous tromper de route… Bonne nuit !

Poirot venait de s'endormir, lorsqu'un murmure de voix le tira de son sommeil. Devant la fenêtre de la cabine, Simon Doyle répétait à sa femme les mêmes paroles qu'il avait prononcées lors du départ de Shellâl :

— Chérie, à présent nous devons aller jusqu'au bout… et lui tenir tête.

« Oui, songea Poirot, il faut à présent que nous allions jusqu'au bout… »

Sa quiétude était troublée.

CHAPITRE V

SIGNATURES

Le lendemain matin, le paysage moins austère entre lequel glissait le Karnak semblait avoir libéré les passagers d'une mystérieuse oppression. Tim Allerton avait surmonté son accès de mauvaise humeur et Rosalie semblait moins morose. Linnet paraissait presque gaie. Pennington lui dit :

— J'hésite à vous parler affaires pendant votre voyage de noces, mais il y a deux ou trois questions…

— Je comprends, oncle Andrew, répondit Linnet, redevenue pratique. Mon mariage a apporté des changements dans ma situation.

— C'est cela. Il faudra que je vous prie un de ces jours d'apposer votre signature sur plusieurs documents.

— Pourquoi pas tout de suite ?

Andrew Pennington jeta un regard autour de lui. Le coin du salon vitré où ils se tenaient était en ce moment désert. La plupart des passagers se promenaient sur le pont entre le salon vitré et les cabines. Dans le salon, Mr Ferguson buvait un verre de bière à une petite table. Toujours affublé de son pantalon de flanelle sale, il allongeait ses grandes jambes et sifflotait.

M. Poirot, assis à l'avant, s'absorbait dans la contemplation du panorama qui se déroulait sous ses yeux. Miss Van Schuyler, seule dans un coin, lisait un ouvrage sur l'Egypte.

— Voilà qui est parfait, approuva Andrew Pennington.

Il quitta le salon.

Linnet et Simon se regardèrent en souriant.

— Tu es bien, ma chérie ?

— Oui, très bien… C'est curieux, je me sens moins nerveuse maintenant.

— Bravo ! dit Simon d'un ton convaincu.

Pennington revint bientôt, tenant à la main une liasse de documents à l'écriture serrée.

— Miséricorde ! s'écria Linnet. Dois-je signer tous ces papiers ?

Andrew Pennington s'excusa :

— C'est une corvée que je vous impose là, je le sais. Mais je voudrais mettre définitivement vos affaires en ordre. D'abord, il y a le bail de votre immeuble de la Cinquième Avenue… puis les concessions de terrains dans l'Ouest.

Il continua à parler en classant les documents. Simon bâilla.

La porte donnant sur le pont s'ouvrit toute grande et Mr Fanthorp apparut dans l'encadrement. Il promena un regard vague dans le salon, fit quelques pas en avant et s'arrêta à côté de Poirot pour regarder l'eau bleu pâle et les sables jaunes du rivage…

— Signez ici, conclut Pennington, étalant une feuille de papier devant Linnet et indiquant le bas de la page.

Linnet parcourut le document des yeux. Elle se reporta à la première page et, prenant le stylographe que Pennington avait posé près d'elle, elle signa son nom : *Linnet Doyle*…

Pennington retira l'acte notarié et en déploya un autre.

Fanthorp alla de leur côté et regarda par la fenêtre quelque chose qui semblait vivement l'intéresser sur le rivage.

— Ceci n'est qu'un transfert. Inutile de le lire.

Néanmoins, Linnet y jeta un rapide coup d'œil.

Pennington produisit un autre document, que Linnet étudia avec attention.

— Ils sont tous en règle, dit Andrew, et ne présentent rien de particulièrement intéressant. Ce n'est que de la phraséologie légale.

Simon poussa un second bâillement.

— Ma chérie, tu ne vas tout de même pas éplucher tous ces papiers l'un après l'autre ? Sans quoi, nous serons encore ici à l'heure du déjeuner.

— Je lis tout avant de signer. Papa m'a enseigné ce principe. Un employé peut se tromper dans la rédaction d'un acte.

Pennington éclata d'un gros rire.

— Linnet, vous êtes une femme d'affaires admirable !

— Elle est beaucoup plus méfiante que je ne le serai jamais, déclara Simon en riant. Quand on m'invite à signer quoi que ce soit, je me contente de le parcourir et d'apposer ma signature à l'endroit indiqué, sur la petite ligne pointillée.

— C'est très imprudent, remarqua Linnet.

— Je ne suis guère taillé pour les affaires, repartit Simon. S'il faut signer, je signe : c'est beaucoup plus simple.

Andrew Pennington l'observait pensivement. Puis il lui dit d'un ton sec :

— Hum ! C'est parfois un peu risqué, Doyle.

— Bah ! Je suis confiant de nature et cela me réussit assez bien, puisque jusqu'ici personne ne m'a trompé.

Soudain, à la surprise générale, le silencieux Mr Fanthorp se retourna et s'adressa à Linnet :

— Excusez mon indiscrétion, madame, mais permettez-moi de vous dire à quel point j'admire votre esprit commercial. Je suis avocat et, dans ma profession, j'ai trop souvent à déplorer chez mes clientes un manque total de sens réaliste. Je vous félicite de ne jamais signer

un document sans le lire. C'est magnifique, madame !

Il salua, rougit légèrement et se replongea dans la contemplation des rives du Nil.

Linnet proféra un vague remerciement et se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire devant l'air emprunté et solennel du jeune avocat.

Andrew Pennington parut plutôt ennuyé. Quant à Simon Doyle, il ne savait que penser de cette intrusion.

— Au suivant, maintenant ! dit Linnet à Mr Pennington, qui parut décontenancé.

— Nous pourrions peut-être remettre ces formalités à un autre moment. Comme vient de le dire Doyle, s'il faut que vous lisiez ces papiers jusqu'au bout, nous en avons pour des heures. Les deux premiers documents importaient davantage. Vous signerez les autres plus tard.

— On étouffe ici. Si nous allions sur le pont ?

Quelques instants après eux, Poirot quitta le salon et se dirigea vers l'arrière du bateau. Il faillit heurter une femme au type latin très prononcé, qui leva vers lui un visage étonné. Élégamment vêtue de noir, elle venait de parler à un gros individu en uniforme… un des mécaniciens du bord, à en juger par son aspect. Poirot surprit sur leurs traits une expression d'anxiété et de crainte.

Il poursuivit sa promenade et passa à tribord. La porte d'une cabine s'ouvrit, livrant passage à Mrs Otterbourne, qui faillit se jeter dans ses bras. Elle portait un peignoir de satin écarlate.

— Excusez-moi, cher monsieur Poirot. Je n'ai pas le pied marin. Si le bateau voulait au moins demeurer tranquille !…

Elle s'accrocha à son bras.

— Je ne puis supporter le tangage. Les voyages en mer ne me réussissent pas. Et je suis seule des heures entières.

Mrs Otterbourne se mit à pleurer.

— Ma fille ne s'occupe pas de moi… Et dire que j'ai sacrifié mon existence pour une ingrate ! Elle m'a imposé ce voyage qui m'ennuie à mourir ! Parfaitement, je vais raconter cela à tout le monde…

Comme elle s'élançait en avant, le détective réprima son élan.

— Je vais vous envoyer votre fille, madame. Rentrez dans votre cabine. Cela vaudra mieux.

Il finit par la persuader. Après une courte hésitation, Mrs Otterbourne regagna sa cabine. Poirot se mit ensuite à la recherche de Rosalie Otterbourne, qu'il trouva assise entre Mrs Allerton et Tim.

— Votre mère vous demande, mademoiselle.

La jeune fille venait de rire aux éclats. Brusquement son visage s'assombrit. Elle jeta un regard méfiant à Poirot et courut le long du pont.

— Je n'arrive pas à comprendre cette enfant, dit Mrs Allerton. Elle est d'humeur si fantasque ! Un jour elle est très aimable, et le lendemain presque insolente.

— C'est une enfant gâtée, au caractère insupportable, observa Tim.

— Tu te trompes, répliqua sa mère. Je la crois plutôt malheureuse.

— Bah ! Chacun a ses ennuis ! trancha-t-il d'un ton sec.

CHAPITRE VI

LA GROSSE PIERRE

Le lundi matin le vapeur fut amarré à la berge. Quelques mètres plus loin, se dressait un temple creusé en plein roc. Quatre statues colossales, taillées dans la falaise, contemplaient le Nil, face au soleil levant.

— Oh ! Monsieur Poirot ! comme c'est merveilleux ! s'écria Miss Robson. À les voir si grands et si calmes, on se rend compte de notre petitesse.

Mr Fanthorp, non loin d'elle, murmura :

— En effet, c'est impressionnant.

— Grandiose ! renchérit Simon Doyle, qui venait d'arriver.

Puis il ajouta, s'adressant à Poirot :

— Vous savez, les temples et les musées ne m'emballent guère, mais un tel spectacle ne peut laisser personne indifférent. Ces vieux Pharaons devaient être des types remarquables.

Les autres s'étant éloignés. Simon Doyle baissa le ton :

— Monsieur Poirot, je me félicite que vous participiez à cette excursion ! Cela met bien des choses au point. Ainsi Linnet a recouvré son sang-froid : elle m'affirme se sentir enfin capable de faire face à la situation.

— Pourquoi pas ? dit Poirot.

— Lorsqu'elle s'est aperçue de la présence de Jacqueline à bord, elle a eu un choc terrible, mais peu à peu elle s'est habituée à l'idée de la rencontrer et maintenant nous avons tous deux pris la décision de ne plus chercher à éviter cette impertinente. Nous soutiendrons la lutte de pied ferme, et nous lui démontrerons que son attitude stupide ne nous en impose plus. Nous la traiterons désormais par le mépris et elle finira bien par comprendre.

— Je l'espère, dit Poirot, pensif.

Linnet apparut sur le pont, vêtue d'une robe de toile jaune pâle. Toute souriante, elle salua Poirot et attira son mari à l'écart.

Mrs Allerton rejoignit Poirot et lui confia :

— Voyez donc comme cette jeune femme s'est vite transformée. À Assouan, elle semblait si malheureuse ! Aujourd'hui, sa joie éclate… Mais il me semble que cette bonne humeur est tout de même un peu affectée.

Avant que Poirot eût eu le temps d'exprimer son avis, le guide appela les touristes et tous débarquèrent sur le rivage pour la visite du

temple Abou Simbel. Poirot marchait à côté d'Andrew Pennington.

— Est-ce votre premier voyage en Egypte ? lui demanda-t-il.

— Non. J'y suis déjà venu en 1923, mais je n'ai pas poussé plus loin que Le Caire.

— Vous avez fait la traversée sur le *Normandie,* m'a dit Mrs Doyle ?

— C'est exact.

— N'auriez-vous point, par hasard, rencontré sur ce paquebot des amis à moi : les Rushington Smith ?

— Ce nom ne me dit rien. D'ailleurs, les passagers étaient nombreux et la mer si mauvaise que la plupart d'entre eux sont restés enfermés dans leurs cabines. Et puis, le voyage est si court qu'on ne peut guère lier connaissance avec les gens.

— C'est juste. Quelle charmante surprise pour vous de revoir Mrs Doyle et son mari ! Vous ignoriez le mariage de Linnet, n'est-ce pas ?

— Absolument. Mrs Doyle m'avait bien écrit, mais sa lettre m'a suivi jusqu'en Afrique et m'a été remise quelques jours après notre rencontre inopinée.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— J'ai connu Linnet Ridgeway alors qu'elle était haute comme trois pommes. Son père et moi, étions des amis intimes.

— Sa fille hérite d'une fortune considérable, si je ne me trompe… Ah ! pardon, je deviens indiscret…

— C'est un secret de Polichinelle. Linnet est une femme extrêmement riche.

— La forte dégringolade des valeurs au Stock Exchange a dû tout de même affecter son portefeuille ?

Pennington hésita un moment avant de répondre.

— Oui, jusqu'à un certain point. La situation en Bourse n'est pas bien sûre !

— Je me plais à constater, cependant, que Mrs Doyle possède un sens aigu des affaires.

— En effet, Linnet est une femme pratique et intelligente !

Lorsque les touristes pénétrèrent dans le temple à demi obscur, une douce sérénité les enveloppa. Au lieu d'écouter les paroles du guide, ils flânèrent par petits groupes.

Linnet et son mari, dans un coin du temple, s'absorbaient dans la contemplation de quatre statues assises, à l'attitude digne et hautaine. La jeune femme, tenant son mari par le bras, levait la tête… Son visage intelligent, avide de connaître, symbolisait la génération féminine nouvelle.

— Sortons ! lui dit Simon au bout d'un moment. Je n'aime guère ces quatre bonshommes… en particulier celui qui porte un haut bonnet.

— Celui-là doit être Ammon, et l'autre Ramsès. Pourquoi te déplaisent-ils ? Moi, je les trouve très impressionnants.

— Beaucoup trop, à mon avis. Ils sont sinistres.

— Allons donc dehors jouir un peu du soleil.

Linnet se mit à rire, mais finit par céder et tous deux sortirent du temple.

Nullement désireux de regagner le bateau et las d'admirer les beautés locales, ils s'assirent au soleil, le dos appuyé contre le rocher.

— Ah ! qu'il fait bon se laisser vivre ! Qu'on est tranquille ici et combien je suis heureuse !

Elle ferma les paupières dans une demi-torpeur, laissant sa pensée aller à la dérive.

Simon gardait les yeux ouverts. Lui aussi était heureux. Comme ils avaient eu tort de s'inquiéter, le premier soir, sans raison plausible. Pourquoi, après tout, redouter tellement Jacqueline ?

Un cri retentit… Quelqu'un se précipitait vers eux en agitant les bras… Un instant, Simon, stupéfait, fronça les sourcils. Puis il se leva d'un bond et entraîna Linnet en courant.

Juste à temps… Une énorme pierre dégringolant de la falaise tomba à l'endroit même où, l'instant auparavant, ils étaient assis. Si Linnet était restée là, elle eût certainement été tuée sur le coup.

Blêmes, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Hercule Poirot et Tim Allerton accoururent auprès d'eux.

— Ma foi, madame, vous l'avez échappé belle !

Instinctivement, tous quatre levèrent la tête et regardèrent le haut de la falaise. Mais on ne voyait rien. Poirot se souvint que lors du débarquement il avait vu des indigènes escalader le sentier menant au sommet du rocher.

Il lança un regard interrogateur vers Simon. Linnet tremblante se tenait contre lui.

— C'est encore elle sûrement ! proféra enfin Simon, les dents serrées.

Il se contint difficilement en présence de Tim Allerton, qui lui dit :

— Un peu plus… Une main criminelle aurait-elle poussé intentionnellement ce fragment de roc, ou se serait-il détaché de lui-même ?

Pâle, Linnet finit par prononcer avec peine :

— Quelqu'un l'a fait tomber exprès sûrement.

— Vous auriez pu être écrasée comme une coquille d'œuf. Vous n'avez pourtant pas d'ennemis, Linnet ? demanda Tim.

Linnet ne trouva pas de réponse à cette boutade de mauvais goût. Poirot s'empressa auprès d'elle.

— Retournons au bateau, madame. Vous prendrez un peu de

liqueur pour vous remettre.

Silencieusement, ils revinrent au débarcadère, Simon toujours furieux, Tim essayant de plaisanter pour distraire Linnet, Poirot très grave.

Comme ils atteignaient la passerelle, Simon s'arrêta net, frappé de stupéfaction : à ce moment précis Jacqueline de Bellefort descendait à terre. Vêtue d'une robe bleue, elle paraissait extrêmement jeune ce matin-là.

— Ce n'était donc qu'un accident ! murmura-t-il pour lui-même.

La colère disparut de son visage et un immense soulagement détendit ses traits.

— Bonjour, dit Jacqueline. J'arrive un peu tard pour la visite, je crois ?

Elle leur adressa un petit salut de la tête, descendit à terre et prit la direction du temple.

Simon serra le bras de Poirot.

— Mon Dieu ! Quel soulagement ! Je m'imaginais…

— Oui, oui, je sais ce que vous pensiez.

Lui-même demeurait grave et préoccupé. Tournant la tête, il voulait savoir ce que devenaient les autres touristes.

Miss Van Schuyler, appuyée sur le bras de miss Bowers, revenait lentement au bateau. Un peu plus loin, Mrs Allerton rentrait en compagnie de Mrs Otterbourne.

On ne voyait pas les autres.

Poirot hocha la tête et suivit Simon à bord.

CHAPITRE VII

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Mrs Allerton et M. Poirot gravissaient avec peine le rocher qui surplombe la seconde cataracte.

La veille au soir, ils étaient arrivés à Ouadi Halfa. Le matin même, deux canots avaient emmené toute la bande à la seconde cataracte.

Poirot fit remarquer à Mrs Allerton :

— Vous disiez hier que la joie insolite de Mrs Doyle ne présageait rien de bon. N'est-ce pas curieux que vous ayez prononcé cette phrase la veille du jour où elle échappe à une mort horrible ?

Mrs Allerton frémit.

— Il s'en est fallu de peu qu'elle ne soit écrasée, en effet. Soupçonnez-vous quelqu'un d'avoir fait rouler cette pierre ?

— Qui sait, madame ?

Lorsque les touristes rejoignirent le *Karnak,* Linnet poussa un cri de surprise.

— Un télégramme pour moi !

Elle le retira du tableau des correspondances et l'ouvrit.

— Mais… je n'y entends goutte… pommes de terre… betteraves… Qu'est-ce que cela signifie, Simon ?

Simon se penchait sur l'épaule de sa femme pour prendre connaissance du message, lorsqu'une voix furieuse s'écria :

— Pardon ! Ce télégramme est pour moi !

Et M. Richetti l'arracha brutalement des mains de la jeune femme, en lui décochant un regard furieux.

Interloquée, Linnet dit à son mari :

— Que je suis sotte ! C'est Richetti et non Ridgeway. D'autre part, je m'appelle maintenant Doyle. Je vais présenter mes excuses à ce monsieur.

Elle suivit le petit archéologue à l'arrière du bateau.

— Veuillez m'excuser, monsieur. Mon erreur vient de ce qu'avant mon mariage tout récent, je m'appelais Ridgeway, alors…

Elle s'interrompit et, tout sourire, s'attendait à une réponse indulgente pour cette méprise d'une jeune mariée.

Mais Richetti ne se laissa pas attendrir.

— Je n'admets pas qu'on prenne un nom pour un autre, madame. De telles erreurs sont inexcusables.

Linnet se mordit la lèvre et s'empourpra, peu habituée à ce qu'on

accueillît aussi cavalièrement ses excuses. Elle rejoignit son mari et lui dit fort en colère :

— Il est insupportable !

— N'y pense plus, chérie. Allons plutôt admirer ce grand crocodile en ivoire qui te plaît tant.

Tous deux descendirent sur le rivage.

Poirot, qui les suivait des yeux, surprit un soupir derrière lui. Se retournant, il aperçut Jacqueline de Bellefort, les mains crispées sur la lisse.

Sur son visage, la gaieté et l'espièglerie avaient cédé la place à une angoisse affreuse.

— Ma présence ne les tourmente plus… Ils sont plus forts que moi. Je ne puis rien contre eux, murmura-t-elle.

Ses mains tremblaient.

— Mademoiselle…

Elle interrompit Poirot.

— Trop tard, maintenant ! Vos conseils ne riment plus à rien. Vous ne vous trompiez pas : je n'aurais pas dû faire cette excursion. À présent, impossible de reculer… j'irai jusqu'au bout… j'y suis bien résolue. Je veux détruire leur bonheur… dussé-je tuer Simon !

Elle s'éloigna d'un pas précipité. Poirot, qui ne la quittait pas du regard, sentit une main se poser sur son épaule.

— Votre gracieuse amie semble légèrement agitée, monsieur Poirot.

Le détective se retourna et parut ravi de retrouver une vieille connaissance :

— Oh ! bonjour, mon colonel !

L'homme au teint bronzé sourit.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir ici ?…

Hercule Poirot avait rencontré le colonel Race l'année précédente à Londres.

— Alors, vous aussi vous êtes venu visiter Ouadi-Halfa ? remarqua Poirot.

— Pas tout à fait. J'ai seulement pris passage sur ce bateau.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je retourne avec vous à Shellâl.

Poirot leva le sourcil.

— Vous m'en voyez très heureux. Si nous allions nous rafraîchir un peu ?

Les deux hommes entrèrent dans le salon vitré, désert à cette heure. Poirot commanda un whisky pour le colonel et pour lui une orangeade bien sucrée.

— Alors, vous retournez avec nous ? Vous arriveriez plus vite à destination, il me semble, en empruntant le bateau du gouvernement

qui navigue de nuit comme de jour.

— Certes. Mais, mon cher ami… oubliez-vous que vous avez le don de vous trouver, vous aussi, aux endroits qui risquent fort d'être intéressants ?

— Comment ? Vous êtes ici pour… les passagers ?

— Pour l'un d'entre eux.

— Lequel ? dit Hercule Poirot, les yeux au plafond.

— Hélas ! je l'ignore moi-même, répondit Race d'un ton bourru. Inutile de rien vous cacher. Je ne suis pas chargé de rechercher les meneurs connus de tous, mais les hommes qui, adroitement, mettent le feu aux poudres. Ils étaient trois : l'un d'eux est mort, l'autre est en prison et je veux mettre la main au collet du troisième. Cet individu a sur la conscience cinq ou six assassinats prémédités. Et il est à bord du *Karnak*. Je l'ai appris grâce à une lettre chiffrée qui m'est tombée entre les mains. En clair, voici ce qu'elle disait : « X sera à bord du *Karnak,* du 7 au 13 février… » mais on a omis d'ajouter sous quel nom il voyageait.

— Avez-vous son signalement ?

— Non. Il est de descendance américaine, irlandaise et française, ce qui complique ma tâche. Auriez-vous une idée à me suggérer ?

— Une idée… c'est très joli, dit Poirot rêveur.

Les deux amis se comprenaient si bien, que le colonel Race se garda d'insister. Il savait qu'Hercule ne parlait qu'à bon escient. Le détective se frotta le nez et annonça, mélancolique :

— Il se passe sur ce bateau des choses assez inquiétantes.

Race lui décocha un regard interrogateur.

— Mon cher, continua Poirot, voici les faits : une personne que je nommerai « A » a causé un grave préjudice à une autre appelée « B ». Celle-ci cherche une vengeance et profère des menaces.

— A et B se trouvent à bord, bien entendu ?

— Oui, répondit Poirot.

— Et B, je le devine, est une femme ?

— Vous l'avez dit.

Race alluma une cigarette.

— Je n'y attacherais aucune importance. Les gens qui proclament leurs intentions les mettent rarement à exécution.

— Surtout lorsqu'il s'agit de femmes, me direz-vous ? Je vous le concède.

Cependant, Poirot ne paraissait point satisfait.

— Rien d'autre ? interrogea Race.

— Si. Hier, la personne A a échappé par miracle à la mort… une mort qu'on aurait pu attribuer à un accident.

— Machiné par B ?

— Non. Et c'est là ce qui me surprend. B n'y était pour rien.

— Alors, pur accident ?

— Possible… mais ce genre d'accident me laisse perplexe.

— Êtes-vous sûr que B soit innocent ?

— Absolument.

— Il se produit parfois de drôles de coïncidences. À propos, qui est A ? Une personne particulièrement désagréable ?

— Au contraire. A est une jeune femme charmante, riche et jolie.

Race ricana.

— Un roman d'amour, quoi !

— Peut-être. Cependant, mon cher ami, je suis très embarrassé. Et j'y vois clair, vous le savez. Hercule Poirot ne se trompe jamais…

En entendant ces mots, Race esquissa un sourire.

— … Il serait grand temps de s'inquiéter. Et voilà que votre présence à bord complique encore la situation. Vous venez de m'apprendre qu'il y a un assassin sur le *Karnak*.

— Rassurez-vous : d'habitude, il ne s'attaque point aux jeunes et jolies femmes.

— J'ai peur, mon ami, j'ai peur, dit Poirot. Aujourd'hui même, j'ai conseillé à cette personne, Mrs Doyle, de se rendre à Kartoum avec son mari et de ne pas revenir sur le bateau. Mais ils n'ont pas voulu se ranger à mon avis. Dieu veuille que nous arrivions à Shellâl sans catastrophe !

— Vous prenez cette affaire au tragique.

Poirot hocha la tête :

— C'est que, fit-il simplement, moi, Hercule Poirot… je commence à avoir peur.

CHAPITRE VIII

LE REVOLVER

De nouveau, le *Karnak* avait jeté l'ancre à Abu Simbel pour permettre à ses passagers une deuxième visite au temple, cette fois à la lumière artificielle. Cornélia faisait remarquer à Mr Ferguson, debout près d'elle dans le temple, l'effet artistique produit par ce changement d'éclairage.

— À présent, on distingue beaucoup mieux les détails ! s'exclama-t-elle. Tous ces ennemis dont la tête a été tranchée par le roi se détachent nettement. Et ce petit château que je n'avais pas remarqué l'autre fois ! Dommage que le docteur Bessner ne soit pas ici : il nous aurait donné d'intéressantes explications.

— Je n'arrive pas à comprendre comment vous vous plaisez en la société de cet imbécile, observa Ferguson.

— Je ne connais pas d'homme plus agréable que lui, je vous assure.

— Mais, c'est un vieux raseur !

— Vous le jugez trop sévèrement, monsieur Ferguson.

Cornélia continua son chemin vers le bateau et, comme elle posait le pied sur la passerelle, Ferguson la rattrapa :

— Vous êtes la personne la plus gentille à bord. Ne l'oubliez pas.

Rougissante de plaisir, Cornélia se rendit au salon vitré.

Miss Van Schuyler bavardait avec le docteur Bessner.

Se croyant en faute, Cornélia dit à sa parente :

— J'espère n'avoir pas été absente trop longtemps, cousine Marie ?

La vieille dame consulta sa montre et répondit :

— Tu ne t'es guère pressée, mon enfant. Dis-moi un peu : qu'as-tu fait de mon écharpe de velours ?

Cornélia regarda autour d'elle.

— Veux-tu que j'aille la chercher dans la cabine, cousine Marie ?

— Elle ne s'y trouve pas ! Je l'avais après dîner en venant ici et je n'ai pas bougé depuis. Or, je me souviens nettement de l'avoir vue sur cette chaise…

Cornélia se livra à une recherche inutile.

— Je ne la vois nulle part.

— Tu es stupide ! Cherche encore ! lui ordonna-t-elle, du ton dont on s'adresse à un chien.

Docile, Cornélia obéit. Le placide Mr Fanthorp, assis à une table

voisine, se leva et lui prêta son aide. Mais il leur fut impossible de retrouver l'écharpe.

La chaleur avait été suffocante pendant toute la journée et la plupart des passagers s'étaient retirés dans leur cabine peu après leur visite au temple. Majestueuse, miss Van Schuyler, suivie de sa cour, regagna sa cabine. Les Doyle jouaient au bridge avec Pennington et Race, à une autre table dans un coin du salon vitré ; dans un autre coin près de la porte, Hercule Poirot bâillait à s'en décrocher la mâchoire.

Il jeta un regard sur les joueurs de bridge, puis au jeune Fanthorp, absorbé dans la lecture d'un livre.

Finalement, il sortit sur le pont. Jacqueline de Bellefort, venant en sens contraire, faillit se jeter contre lui.

— Pardon, mademoiselle.

— Vous tombez de sommeil, monsieur Poirot.

— Mais oui, admit le détective. À peine si je puis tenir les yeux ouverts. La journée a été si déprimante !

— Oui, c'est vrai. Cette chaleur vous met les nerfs à vif. On se sent à bout de patience… quelque chose se brise en vous et on est prêt à commettre des folies !

Elle parlait d'une voix basse, imprégnée de passion. Elle ne regardait plus Poirot, mais le rivage sablonneux. Après un silence, elle dit doucement :

— Bonne nuit, monsieur Poirot.

— Bonne nuit, mademoiselle.

Leurs yeux se croisèrent un bref instant. Le lendemain, en évoquant cette scène, Poirot se souvint du regard suppliant de la jeune fille, qui devait longtemps le poursuivre.

Poirot rentra dans sa cabine et Jacqueline se dirigea vers le salon.

Cornélia prit un ouvrage de broderie et retourna au salon vitré. Elle n'éprouvait nulle envie de dormir ; au contraire, elle se sentait bien éveillée et légèrement surexcitée.

Les quatre joueurs de bridge continuaient leur partie et Mr Fanthorp lisait toujours son livre. Cornélia s'assit pour broder.

Soudain la porte s'ouvrit et Jacqueline de Bellefort entra, la tête rejetée en arrière. Elle appuya sur le bouton de la sonnette, puis alla s'asseoir auprès de Cornélia.

— Êtes-vous descendue à terre ce soir ? lui demanda-t-elle.

— Oui. Il faisait si beau au clair de lune !

— La soirée était ravissante. Une nuit idéale pour les amoureux, déclara Jacqueline en regardant Linnet Doyle, assise à la table de bridge.

Le garçon se présenta et Jacqueline lui commanda un double gin. Simon Doyle, l'air soucieux, lui jeta un rapide coup d'œil.

— À ton tour d'appeler, Simon, lui dit sa femme.

Jacqueline fredonna un petit refrain pour elle-même. Lorsque le garçon reparut, elle prit le verre, l'avala d'un trait et en commanda un second.

De nouveau, Simon leva les yeux du côté de Jacqueline. Il jouait distraitement, et son partenaire, Pennington, dut le rappeler à l'ordre.

Jacqueline se remit à fredonner, en élevant peu à peu la voix : « *C'était son fiancé et il l'a trahie…* »

— Excusez-moi, dit Simon à Pennington. Je joue d'une façon ridicule. Ils vont gagner.

Linnet se leva :

— J'ai sommeil. Je vais me coucher.

— Il est temps de se retirer, dit le colonel Race.

— Je vous suis, acquiesça Pennington.

— Tu viens, Simon ? demanda Linnet.

— Pas encore. Je vais prendre quelque chose.

Linnet sortit, accompagnée de Race. Pennington finit son verre et suivit leur exemple.

Cornélia replia sa broderie.

— Je vous en prie, miss Robson, lui dit Jacqueline, ne partez pas encore. Je veux rester debout toute la nuit. Ne me laissez pas seule.

Cornélia se rassit.

— Les jeunes filles doivent se soutenir entre elles, déclara Jacqueline, la tête rejetée en arrière et éclatant de rire… mais d'un rire sans gaieté.

La seconde consommation arriva.

— Buvez donc quelque chose, miss Robson, continua Jacqueline.

— Non, non, merci.

Jacqueline se balança sur sa chaise, et chanta très fort : *C'était son fiancé et il l'a trahie…*

Mr Fanthorp tourna une page de l'Europe vue de l'intérieur.

Simon Doyle prit un magazine.

— Je vais me coucher, annonça Cornélia. Il est tard.

— N'en faites rien. Je vous le défends. Parlez-moi donc un peu de vous, insista Jacqueline.

— Vous savez, je n'ai pas grand-chose à raconter sur moi… J'ai toujours vécu chez ma mère et je voyage pour la première fois en Egypte. Tout ce que je découvre me plaît infiniment.

Jacqueline éclata de rire.

— Vous avez un caractère heureux. Comme je voudrais vous ressembler !

— Vraiment ? Pourtant je crois…

Cornélia se sentait intimidée.

Jacqueline de Bellefort lui parlait, la regardait et cependant elle

avait l'impression que son interlocutrice s'adressait à quelqu'un d'autre…

Mais il ne restait que deux personnes dans la pièce : Mr Fanthorp, perdu dans sa lecture, et Mr Doyle, dont le visage reflétait une vive anxiété.

— Parlez-moi de vous, miss Robson, répéta Jacqueline.

Toujours docile, Cornélia s'efforça de satisfaire au désir de sa compagne. Prolixe et maladroite, elle s'étendit sur des détails superflus de sa vie quotidienne, tout étonnée de parler, alors que d'habitude on lui demandait surtout d'écouter.

Quelle heure pouvait-il être ? Sûrement très tard. Elle bavardait sans répit. Comment allait-elle se tirer de là ?…

Comme en réponse à son souhait intérieur, il se produisit un incident qui, à cet instant, parut tout à fait naturel.

Jacqueline, tournant la tête, dit à Simon Doyle :

— Voulez-vous sonner, Simon ? Je désire encore une consommation.

Simon leva les yeux de son magazine et répondit, calmement :

— Les stewards sont allés se coucher. Il est minuit passé, et vous avez assez bu, Jacqueline.

Elle se tourna vers lui :

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Rien, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Elle l'observa quelques secondes, puis :

— Que se passe-t-il, Simon ? Avez-vous peur de moi ?

Simon ne répondit point, mais ferma son magazine.

— Oh ! mais il est tard ! murmura Cornélia. Il faut…

Elle laissa échapper son dé. Jacqueline revint à la charge.

— Ne vous en allez pas encore. J'ai besoin de la société d'une autre femme pour garder mon courage.

Puis elle éclata de rire :

— Savez-vous ce que redoute Mr Doyle ? Que je vous raconte l'histoire de ma vie. Eh bien ! sachez-le : lui et moi étions fiancés.

— Pas possible !

Cornélia, en proie à des émotions contraires, se sentait à la fois embarrassée et avide d'en connaître davantage. À ses yeux, Simon faisait figure de traître.

— Ah ! c'est un bien triste roman ! dit Jacqueline, d'une voix basse et moqueuse. Il s'est comporté odieusement envers moi, n'est-ce pas, Simon ?

Simon Doyle prononça d'un ton brutal :

— Allez vous coucher, Jackie ! Vous êtes ivre !

— Si mes paroles vous ennuient, mon cher Simon, libre à vous de partir.

Simon Doyle la regarda. Sa main qui tenait le magazine se mit à trembler, mais il dit d'une voix tranchante :

— Non, je reste !

Pour la troisième fois, Cornélia murmura :

— Il faut absolument que je m'en aille ! Il se fait tard…

— Demeurez ici, insista Jacqueline, et écoutez ce que j'ai à raconter.

— Jackie ! s'écria Simon. Vous vous rendez ridicule. Pour l'amour du ciel, regagnez votre cabine.

Jacqueline se leva brusquement et les mots jaillirent de ses lèvres en un flot de haine :

— Vous redoutez une scène, vous ! Vous êtes si hypocrite ! Vous craignez le scandale ! Eh bien ! moi je n'ai pas peur ! Vous feriez mieux de vous en aller tout de suite, car je vais soulager mon cœur !

Jim Fanthorp ferma lentement son livre, bâilla, consulta sa montre, se leva et quitta le salon. Jacqueline fixait son regard sur Simon.

— Vous figurez-vous donc en être quitte à si bon compte ?

Simon allait répondre, mais il s'abstint. Il demeura tranquillement assis, dans l'espoir que la colère de Jacqueline se calmerait s'il ne l'alimentait pas de ses provocations.

— Je vous ai averti que je vous tuerai plutôt que de vous voir épouser une autre femme ! Vous ne m'avez pas crue, n'est-ce pas ? Eh bien, vous vous trompiez. J'attendais mon heure. Vous êtes toujours mon fiancé. Entendez-vous ?

Simon demeurait silencieux. Jacqueline fouilla dans son sac à main, puis se pencha en avant :

— Je vous ai dit que je vous tuerai !

Elle leva le bras et un objet brilla dans sa main.

Enfin Simon prit une décision. Il se leva d'un bond… Au même instant, Jacqueline appuya sur la détente.

Ployé en deux, Simon s'affaissa dans un fauteuil. Cornélia poussa un cri et s'élança vers la porte. Jim Fanthorp, appuyé sur la lisse, se retourna aux appels de la jeune fille :

— Monsieur Fanthorp ! Monsieur Fanthorp !

Il courut vers elle, et Cornélia s'accrocha désespérément à lui.

— Elle vient de le tuer !

Simon Doyle gisait, prostré dans le fauteuil… Jacqueline, horrifiée, tremblait violemment. Ses yeux grands ouverts ne quittaient pas la tache écarlate qui, lentement, s'étalait juste au-dessous du genou, à l'endroit où Simon appliquait son mouchoir sur la blessure.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait là ? balbutia-t-elle. Je ne voulais pas…

Le revolver s'échappa de ses doigts nerveux et tomba avec bruit

sur le parquet. D'un coup de pied, elle l'envoya glisser sous une des banquettes.

D'une voix très faible, Simon murmura :

— Fanthorp ! Je vous en supplie ! Quelqu'un vient… dites que ce n'est rien… un simple accident… il faut éviter tout scandale.

Fanthorp fit signe qu'il avait compris et se dirigea vers la porte où apparut le visage épouvanté d'un Nubien.

— Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! lui dit-il. C'est pour rire !

Le Noir sembla d'abord incrédule, puis perplexe. Enfin rassuré, il découvrit ses dents en un large sourire. Avec un petit salut, il s'éloigna.

Fanthorp revint auprès de Doyle.

— Tout va bien ! Personne d'autre n'a dû entendre. La détonation n'a pas fait plus de bruit qu'un bouchon de champagne qui saute. Maintenant…

Jacqueline se mit à sangloter nerveusement.

— Oh ! Mon Dieu ! Je veux mourir ! Je vais me tuer ! Qu'ai-je fait ?

Cornélia se précipita vers elle :

— Chut ! Calmez-vous !

Le front couvert de sueur, Simon ordonna à Fanthorp :

— Emmenez-la. Je vous en prie, qu'elle s'éloigne d'ici ! Fanthorp, reconduisez-la dans sa cabine ! Miss Robson, ayez l'obligeance de faire venir auprès d'elle l'infirmière de votre cousine.

Son regard suppliant allait de l'un à l'autre.

— Ne la quittez pas une seconde avant qu'elle n'ait repris son calme, et recommandez à l'infirmière de la soigner. Puis allez me chercher le docteur Bessner. Pas un mot à ma femme !

Jim Fanthorp acquiesça de la tête. Ce placide jeune homme savait se rendre utile dans un moment critique. Aidé de Cornélia, il fit sortir du salon Jacqueline de Bellefort, qui se débattait, et la ramena de force dans sa cabine. Là, leurs difficultés redoublèrent : luttant des pieds et des mains pour se dégager, la jeune fille sanglotait de plus belle.

— Je vais me jeter à l'eau… me noyer ! Je suis indigne de vivre ! Oh ! Simon ! Simon !…

Fanthorp dit à Cornélia :

— Mademoiselle, courez chercher miss Bowers. Je reste ici en vous attendant.

Cornélia sortit précipitamment et Jacqueline s'accrocha à Fanthorp.

— Il va perdre tout son sang et mourir… Il faut que j'aille le retrouver… Oh ! Simon ! Comment ai-je pu…

Sa voix s'enfla et Fanthorp essaya de la calmer.

— Allons, taisez-vous ! taisez-vous ! Ce ne sera rien !

De nouveau, elle se débattit.

— Lâchez-moi ! Je vais me jeter à l'eau ! Laissez-moi me noyer !

La retenant par les épaules, Fanthorp la maintint sur le lit.

— Restez ici ! Calmez-vous ! Ça ira mieux tout à l'heure.

Elle reprit peu à peu possession d'elle-même, mais il fut soulagé de voir arriver l'infirmière, miss Bowers, revêtue d'une robe de chambre et accompagnée de Cornélia.

— Eh bien ! dit vivement miss Bowers, qu'y a-t-il ?

Impassible, elle s'occupa de la jeune fille, et Fanthorp lui céda volontiers la place. Il se précipita vers la cabine occupée par le docteur Bessner, frappa à la porte et entra sans attendre la réponse.

— Docteur Bessner ?

Un ronflement sonore cessa net et une voix étonnée demanda :

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ?

Fanthorp tourna le commutateur électrique.

— Doyle vient de recevoir un coup de revolver. Mlle de Bellefort a tiré sur lui. Il est dans le salon. Pouvez-vous venir tout de suite ?

Le docteur Bessner posa quelques brèves questions, chaussa ses pantoufles, enfila un peignoir, prit une petite trousse et accompagna Fanthorp au salon.

Simon avait réussi à ouvrir la fenêtre à côté de lui et penchait sa tête au-dehors pour respirer un peu d'air frais. Son visage était blême.

Le médecin s'approcha de lui.

— Voyons un peu ce qui se passe.

Un mouchoir imbibé de sang gisait sur le tapis, où s'étalait une grosse tache sombre.

L'examen du docteur Bessner fut ponctué de grognements et d'exclamations.

— Oui… c'est assez sérieux… Os fracturé… beaucoup de sang perdu. Fanthorp, aidez-moi à le transporter dans sa cabine. Là… comme ça. Il ne peut marcher et nous devons le porter.

Comme ils soulevaient le blessé, Cornélia apparut à la porte. Dès qu'il l'aperçut, le praticien parut satisfait.

— C'est vous ? Bon ! Accompagnez-nous. J'ai besoin d'aide. Vous me serez plus utile que Mr Fanthorp. Le pauvre garçon est tout pâle.

Fanthorp esquissa un faible sourire.

— Voulez-vous que j'aille chercher l'infirmière ? demanda-t-il.

Le médecin adressa un coup d'œil à Cornélia.

— Vous ferez très bien l'affaire, mademoiselle. Je suis certain que vous ne perdrez pas connaissance et que vous garderez tout votre sang-froid, n'est-ce pas ?

— Je ferai ce que vous me commanderez, docteur, s'empressa de répondre Cornélia.

Pendant les dix minutes qui suivirent, le médecin prodigua ses soins au blessé. Jim Fanthorp eût préféré se trouver ailleurs. Au fond, il se sentait honteux de sa pusillanimité devant le courage de Cornélia.

— J'ai fait de mon mieux, déclara le médecin. Et vous vous êtes comporté en héros, mon ami, ajouta-t-il en tapotant l'épaule de Simon.

Puis il retroussa la manche du blessé et prit une aiguille hypodermique.

— Maintenant, je vais vous donner quelque chose pour vous faire dormir. Et votre femme ?

— Inutile de la mettre au courant avant demain matin… Il ne faut pas accabler Jackie… C'est moi le seul coupable… Je l'ai traitée de façon ignoble… Pauvre petite… elle ne savait pas ce qu'elle faisait…

Le docteur hocha la tête.

— Oui, oui, je comprends…

— C'est ma faute, insista Simon. — Son regard alla vers Cornélia. — Quelqu'un… devrait… rester près d'elle… Elle pourrait commettre une sottise…

Le docteur Bessner fit sa piqûre. Cornélia rassura le blessé.

— Ne vous tourmentez pas, monsieur Doyle. Miss Bowers ne la quittera pas de la nuit.

Une expression de gratitude se peignit sur les traits de Simon. Tout son corps se détendit, il ferma les yeux et les rouvrit aussitôt.

— Fanthorp ?

— Oui, Doyle.

— Le revolver… il ne faut pas le laisser… traîner… les stewards le retrouveraient demain matin…

— Bon, je vais le chercher.

Miss Bowers apparut à ce moment.

— Mlle de Bellefort va déjà beaucoup mieux. Je viens de lui administrer une injection de morphine.

— Mais vous restez près d'elle ?

— Certainement. Je ne la quitterai pas de la nuit.

Fanthorp se rendit au salon. Trois minutes après, il frappait à la porte de la cabine du docteur Bessner.

— Docteur Bessner ?

— Quoi ?

Le gros homme sortit de sa cabine et Fanthorp lui fit signe de venir sur le pont.

— Impossible de retrouver le revolver… Il est tombé des mains de Mlle de Bellefort. Elle l'a lancé du pied sous une banquette et il n'y est plus.

— Qui a pu l'enlever ?

Fanthorp haussa les épaules. Perplexes et vaguement alarmés, les deux hommes se séparèrent.

CHAPITRE IX

QUI A TUÉ?

Hercule Poirot essuyait la mousse de savon sur son visage fraîchement rasé, lorsqu'on frappa un coup sec à la porte de sa cabine. Le colonel Race entra aussitôt après.

— Votre instinct ne vous avait pas trompé, dit-il. Le malheur est arrivé.

Poirot sursauta :

— Quoi ?

— Linnet Doyle a été tuée… cette nuit, d'un coup de revolver à la tête.

Poirot demeura un instant silencieux ; deux souvenirs s'imposaient à sa mémoire : d'abord, dans un jardin d'Assouan, une jeune fille lui confiait, d'une voix haletante : « Parfois l'envie me prend d'appliquer contre sa tempe mon petit revolver, puis de presser sur la gâchette »… Puis, plus récemment, la même voix disait : « On se sent à bout de patience… quelque chose se brise en vous, et on est prêt à commettre les pires folies ! » Poirot se souvint de la flamme suppliante qui éclairait le regard de Jacqueline. Pourquoi n'avait-il pas répondu à cet appel ? Le besoin de sommeil l'avait-il rendu à ce point stupide et aveugle ?

Race continua :

— Puisque je suis ici officiellement, on est venu me chercher… et on m'a confié l'affaire. Le bateau devait partir dans une demi-heure, mais on attendra que j'en donne l'ordre. Vous comprenez, l'assassin a pu venir du rivage.

— C'est possible, en effet. Il faut tout au moins le vérifier.

Tout en parlant, Poirot avait terminé sa toilette.

— Maintenant, annonça-t-il, je suis à votre disposition.

Les deux hommes sortirent sur le pont.

— Bessner devrait être ici. Je l'ai fait appeler par le garçon, dit Race.

Le bateau comportait quatre cabines de luxe avec salles de bains. Deux d'entre elles étaient occupées par le docteur Bessner et Andrew Pennington ; les deux autres, à bâbord, étaient réservées l'une à Miss Van Schuyler et l'autre à Linnet Doyle. Simon Doyle couchait dans la cabine voisine de celle de sa femme.

Un steward au visage décomposé se tenait devant la cabine de Linnet Doyle. Il ouvrit la porte pour laisser passer le colonel Race et

Hercule Poirot. Le docteur Bessner, penché sur le lit, releva la tête.

— Que pensez-vous de tout ceci, docteur ? lui demanda Race.

Pensivement, Bessner frotta sa joue non rasée.

— Elle a été tuée… à bout portant, ici, juste au-dessus de l'oreille. La balle est entrée par là. Une balle très petite, calibre 22. Le revolver a été tenu tout près de la tête… Voyez cette marque noire et la peau brûlée.

De nouveau, Poirot fut assailli par le souvenir des menaces entendues à Assouan.

— Elle dormait, reprit Bessner. Il n'y a pas eu de lutte, l'assassin s'est glissé dans l'obscurité et l'a tuée pendant son sommeil.

— Ah ! non ! s'écria Poirot, son sens psychologique outragé.

Il ne voyait pas du tout Jacqueline de Bellefort pénétrer dans la cabine obscure, revolver en main… cette image ne répondait nullement à l'idée qu'il se faisait de la jeune fille.

Bessner le regarda à travers ses épaisses lunettes.

— Pourtant, cela s'est passé ainsi, je vous l'affirme.

— Oh ! pardon. Je ne voulais pas vous contredire.

Bessner parut satisfait.

Poirot s'approcha du patricien et regarda Linnet couchée sur le côté, dans une attitude paisible et naturelle. Au-dessus de son oreille, on distinguait un petit trou entouré de sang coagulé.

Poirot hocha tristement la tête. Puis il leva les yeux et resta stupéfait : sur le mur peint en blanc, se détachait en rouge brun une lettre : J, dessinée par une main hésitante. Après en avoir longuement étudié le tracé malhabile, Poirot s'inclina sur le cadavre et doucement souleva la main droite de Linnet.

— Nom de nom de nom de nom ! s'exclama-t-il.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta le docteur Bessner.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Poirot ? demanda Race.

— C'est simple. Imaginez la scène : Mrs Doyle va rendre le dernier soupir… Elle tient à dénoncer son assassin et, de son doigt trempé dans son propre sang, elle trace l'initiale du misérable. Cela paraît clair comme le jour.

— Mais…

Le docteur Bessner allait prendre la parole : un geste impérieux du colonel Race le réduisit au silence.

— Alors, vous croyez que cela s'est passé ainsi ?

Poirot se tourna vers lui.

— On a voulu le faire croire. Mais, ce truc est d'une extraordinaire simplicité. On l'emploie assez souvent dans les romans policiers. J'avoue que je ne m'y laisse plus prendre. On voudrait nous faire accroire que le meurtrier appartient… à la vieille école.

— Je commence à saisir, concéda Race. Tout d'abord, je

m'imaginais…

Poirot l'interrompit en souriant :

— Que je me laissais prendre à d'aussi vieux trucs ! Pardon, docteur, vous alliez dire quelque chose…

— J'allais dire que votre hypothèse ne tenait pas debout, monsieur Poirot. La pauvre femme est morte sur le coup. Tremper son doigt dans le sang (et vous pouvez constater qu'il n'y en a presque pas) et écrire la lettre J sur le mur… c'est du pur mélodrame.

— De l'enfantillage, renchérit Poirot.

— Cela a été fait à dessein, suggéra Race.

— Bien sûr, dit Poirot d'une voix grave.

— Mais pourquoi J ? s'enquit Race.

— J, répondit Poirot, désigne probablement Jacqueline de Bellefort, une jeune fille qui, voilà moins d'une semaine, me déclarait que rien ne lui serait plus agréable que… — après une pause, il cita textuellement : « d'appliquer contre sa tempe mon petit revolver et de presser sur la gâchette ».

— Eh bien ! s'exclama le docteur Bessner.

Un bref silence, puis le colonel Race demanda :

— Qu'est-ce qui a pu se passer au juste ici ?

— L'arme était d'un petit calibre, sans doute de 22. Avant d'affirmer quoi que ce soit, il faudra extraire la balle.

— À quelle heure est-elle morte ? interrogea le colonel Race.

Le docteur Bessner se frotta la joue et son doigt produisit un bruit de râpe.

— Je ne saurais le préciser. Il est maintenant huit heures, mais étant donné la température de cette nuit, je ne crois pas trop m'avancer en disant que la mort remonte à six heures au moins, et huit heures tout au plus.

— Ce qui situe le crime entre minuit et deux heures du matin ?

— C'est exact.

Race jeta un coup d'œil autour de lui.

— Et son mari ? Ne couche-t-il pas dans la cabine contiguë ?

— Oui, mais pour l'instant, répondit le médecin, il dort dans ma cabine.

Les deux autres parurent stupéfaits.

— Comment, vous n'êtes pas au courant ? Mr Doyle a reçu, hier soir, un coup de revolver dans le salon.

— Qui a tiré sur lui ?

— Mlle de Bellefort.

— Est-il gravement blessé ? s'enquit Race.

— Oui. L'os du genou est fracturé. J'ai paré au plus pressé, mais il faudra radiographier la blessure aussitôt que possible.

— Jacqueline de Bellefort ! murmura Poirot, les yeux de nouveau

tournés vers le mur.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, descendons au fumoir. Le commissaire du bord l'a mis à ma disposition, fit le colonel. Cherchons quelques détails sur les événements de cette nuit.

Tous trois quittèrent la cabine. Race ferma la porte et mit la clé dans sa poche.

— Nous reviendrons ici plus tard, ajouta-t-il. L'essentiel est d'éclaircir les faits.

Ils descendirent sur le pont inférieur.

— Asseyez-vous, Bessner, dit Race, et racontez-nous exactement ce que vous savez.

Ils écoutèrent en silence la voix monotone du médecin.

— Tout s'explique, déclara Race, quand Bessner eut terminé. Mlle de Bellefort, exaspérée par cette soirée, déchargea son revolver, calibre 22, sur le mari. Puis elle se précipita chez Linnet Doyle et tua sa rivale.

— Non, non ! Ce n'est pas mon avis, protesta le docteur Bessner. Pourquoi alors aurait-elle tracé l'initiale de son nom sur le mur ?… C'eût été stupide.

— Pourquoi ? observa Race. Elle a pu désirer signer son crime, si je puis m'exprimer ainsi.

— Pardon, je ne crois pas qu'elle soit cynique à ce point !

— À mon sens, ce J a été écrit sur le mur par le meurtrier dans le dessein de rejeter les soupçons sur Jacqueline de Bellefort.

— Oui, et le criminel a fait fausse route, précisa le docteur Bessner. Non seulement il est invraisemblable qu'elle ait commis ce meurtre, mais c'est aussi impossible.

— Pour quelle raison ?

Bessner rappela la crise nerveuse de la jeune fille et les circonstances qui obligèrent miss Bowers à rester près d'elle.

— Et je crois pouvoir affirmer que miss Bowers ne l'a pas quittée de la nuit.

— S'il en est ainsi, commenta Race, voilà qui va beaucoup simplifier l'enquête.

— Qui a découvert le crime ? demanda Poirot.

— La femme de chambre de Mrs Doyle, Louise Bourget. Comme d'habitude, elle est allée réveiller sa maîtresse, l'a trouvée morte, est sortie précipitamment de la cabine et est tombée évanouie dans les bras du steward. Celui-ci a couru prévenir le commissaire de bord qui est venu me trouver. J'appelai le docteur Bessner, puis j'allai vous voir.

Poirot acquiesça d'un signe de tête et Race ajouta :

— Il faut, sans tarder, mettre Doyle au courant. Il dort, disiez-vous ?

— Oui. Mr Doyle repose dans ma cabine. Je lui ai administré, cette nuit, un puissant soporifique.

Race se tourna vers Poirot.

— Inutile de retenir davantage Mr Bessner, n'est-ce pas ? Docteur, je vous remercie de votre concours.

— Je vais déjeuner, puis j'irai voir dans ma cabine si Mr Doyle est prêt à s'éveiller, dit Bessner en quittant le fumoir.

— Qu'en pensez-vous, Poirot ? demanda Race. Cette affaire est pour vous, je me mets à vos ordres. Que faut-il faire ?

Poirot s'inclina.

— Procéder immédiatement à l'enquête. Vérifions tout d'abord le récit de l'affaire de cette nuit en interrogeant Fanthorp et miss Robson, les deux témoins principaux. La disparition du revolver me paraît significative.

Race sonna et confia une commission au steward.

— Tout cela est bien compliqué… bien compliqué, murmura-t-il.

— Avez-vous déjà une idée ? lui demanda Race.

— Mes idées s'embrouillent faute de coordination. N'oublions pas ce point capital : Jacqueline de Bellefort haïssait Linnet Doyle et menaçait de la tuer.

— L'en croyez-vous capable ?

— Peut-être…

— Mais pas de cette façon-là ? Voilà ce qui vous embarrasse, n'est-ce pas, monsieur Poirot ? Vous n'admettez pas que cette jeune fille se soit glissée dans l'obscurité de la cabine pour tuer sa rivale endormie. Ce meurtre froidement prémédité vous semble incompatible avec le tempérament de Mlle de Bellefort ?

— C'est cela. Elle aurait pu concevoir ce crime, mais au moment de le mettre à exécution, ses forces physiques l'eussent trahie.

— Bessner nous a déjà certifié que, matériellement, la chose était impossible.

— S'il en est ainsi, dit Poirot, notre tâche se simplifie. Espérons que le docteur Bessner ne se trompe pas, car, à vous parler franc, cette enfant m'inspire une réelle sympathie.

La porte s'ouvrit : Fanthorp et Cornélia entrèrent, suivis de Bessner.

— N'est-ce pas terrible ? s'exclama Cornélia. Pauvre, pauvre Mrs Doyle ! Elle était si jolie ! Il faut être un misérable pour l'avoir tuée. Le malheureux Doyle va en perdre la raison lorsqu'il apprendra la vérité. Il se tourmentait déjà à l'idée que sa femme allait être mise au courant de sa blessure.

— C'est précisément à ce sujet que nous vous avons fait appeler, miss Robson, dit Race. Nous désirons savoir exactement ce qui s'est passé cette nuit.

Cornélia parut un peu gênée, mais une question ou deux de Poirot lui rendirent un peu d'assurance.

— Ah ! oui ! je comprends. Après le bridge, Mrs Doyle s'est rendue dans sa cabine. Mais y est-elle vraiment allée ?

— Certes, dit Race. Je l'ai vue de mes propres yeux et je lui ai souhaité bonne nuit à sa porte.

— À quelle heure, miss Robson ?

— Mon Dieu, je ne saurais dire au juste.

— À onze heures vingt, précisa Race.

— Bien. Alors, à onze heures vingt, Mrs Doyle était encore en vie et bien portante. À ce moment-là, qui se trouvait dans le salon ?

Fanthorp répondit :

— Doyle, Mlle de Bellefort, miss Robson et moi.

— C'est exact, acquiesça Cornélia. Mr Pennington a pris une consommation, puis il est allé se coucher.

— Combien de temps après ?

— Oh !… trois ou quatre minutes.

— Donc, avant onze heures et demie ?

— Oui.

— Que faisiez-vous tous ?

— Mr Fanthorp lisait un livre et moi je faisais de la broderie. Mlle de Bellefort… qui buvait beaucoup, me questionnait sur ma vie et, de temps à autre, lançait quelques paroles destinées, je crois, à Mr Doyle. Visiblement elle l'énervait mais il ne répondait pas. Sans doute espérait-il la calmer par son mutisme.

— Et il se trompait ?

Cornélia répondit par un signe de tête affirmatif.

— À une ou deux reprises, j'ai voulu m'en aller, mais chaque fois elle m'a retenue. À un moment donné, Mr Fanthorp s'est levé et est sorti…

— La situation devenait embarrassante, expliqua Fanthorp et je me suis retiré sans bruit. De toute évidence, Mlle de Bellefort cherchait à provoquer un scandale.

— Puis elle a pris son revolver, poursuivit Cornélia. Mr Doyle s'est levé pour le lui arracher des mains, mais le coup est parti et l'a atteint à la jambe. Mlle de Bellefort s'est mise à sangloter. Effrayée, j'ai appelé Mr Fanthorp, qui est revenu avec moi.

Mr Doyle nous a priés de ne pas ébruiter l'incident. Un des stewards nubiens s'est précipité au bruit de la détonation mais Mr Fanthorp l'a rassuré en lui expliquant qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Ensuite, nous avons conduit Jacqueline à sa cabine et Mr Fanthorp est demeuré près d'elle, tandis que j'allais chercher miss Bowers.

Cornélia s'interrompit pour reprendre haleine.

— Quelle heure pouvait-il être ? demanda Race.

— Il devait être environ minuit vingt, répondit Fanthorp ; je ne puis affirmer qu'il était minuit et demi lorsque, enfin, je suis rentré dans ma cabine.

— Veuillez préciser un ou deux points : après le départ de Mrs Doyle, l'un de vous a-t-il quitté le salon ?

— Non.

— Vous êtes bien sûr que Mlle de Bellefort n'a pas bougé ?

— Absolument sûr, répondit Fanthorp. Ni Doyle, ni Mlle de Bellefort, ni miss Robson, ni moi-même ne sommes sortis du salon.

— Bon. En conséquence, Mlle de Bellefort ne pouvait effectivement tuer Mrs Doyle avant… mettons minuit vingt. Miss Robson, vous êtes allée chercher miss Bowers. Mlle de Bellefort était-elle seule dans sa cabine durant votre absence ?

— Non. Mr Fanthorp est demeuré avec elle.

— Bon. Jusqu'ici, Mlle de Bellefort possède un alibi. Avant d'interroger miss Bowers, je voudrais vous poser une question : vous dites que Doyle insistait pour que Mlle de Bellefort ne restât point seule. Redoutait-il quelque acte désespéré de sa part ?

— C'est mon opinion, déclara Fanthorp.

— Craignait-il qu'elle ne s'en prît à Doyle ?

— Non, je croirais plutôt qu'il avait peur qu'elle ne s'en prenne à elle-même.

— Un suicide, alors ?

— À mon avis, murmura Cornélia, Mr Doyle souffrait pour elle. Il lui parlait… avec douceur et s'accusait de s'être conduit cruellement envers elle. Vraiment… il s'est montré très gentil.

— Maintenant, dit Hercule Poirot, si nous parlions du revolver ? Qu'est-il devenu ?

— Elle l'a laissé tomber, répondit Cornélia.

— Ensuite ?

Fanthorp expliqua qu'il était retourné au salon pour le chercher, mais n'avait pu mettre la main dessus.

— Ah ! Ah ! s'exclama Poirot. Voici le point critique. Je vous demanderai une extrême précision. Décrivez-moi en détail ce qui s'est passé.

— Mlle de Bellefort l'a lâché et repoussé du pied.

— Avec une espèce de haine et de remords. Je devine ce sentiment. Et l'arme a été projetée sous une banquette. Prenez garde maintenant à vos réponses. Mlle de Bellefort n'a-t-elle point ramassé son revolver avant de quitter le salon ?

Fanthorp et Cornélia furent affirmatifs sur ce point.

— Donc, lorsque Mlle de Bellefort quitte le salon, le revolver se trouve toujours sous la banquette. Puisque Mlle de Bellefort n'est pas

demeurée seule un instant, il lui a été matériellement impossible de prendre son revolver après son départ du salon. À quelle heure êtes-vous retourné le chercher, monsieur Fanthorp ?

— Quelques minutes avant minuit et demie.

— Et combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où le docteur Bessner et vous-même avez emporté Mr Doyle hors du salon, et celui où vous êtes revenu chercher le revolver ?

— Environ cinq minutes, peut-être un peu plus.

— Donc, en l'espace de cinq minutes, quelqu'un a enlevé le revolver caché sous la banquette… et ce n'était pas Mlle de Bellefort ? Qui, alors ? Probablement, l'assassin de Mrs Doyle. Nous sommes en droit de supposer que cette personne avait vu ou entendu ce qui s'était passé auparavant.

— Je ne comprends pas comment vous en arrivez à cette conclusion, objecta Fanthorp.

— Vous venez de me dire que ce revolver avait disparu sous une banquette. Par conséquent il est inadmissible qu'on l'ait découvert par hasard. Celui qui l'a pris savait pertinemment qu'il gisait là. Ce ne peut être qu'un des témoins de la scène précédente.

— Je n'ai remarqué personne lorsque je suis sorti sur le pont, tout de suite avant le coup de feu.

— Je vous ferai observer que vous êtes sorti par la porte de tribord.

— Oui, du côté de ma cabine.

— Et si quelqu'un, à bâbord, avait regardé par la vitre, vous ne l'auriez pas vu ?

— Non, admit Fanthorp.

— À l'exception du steward nubien, a-t-on entendu le coup de revolver ?

— Pas que je sache. Toutes les fenêtres du salon étaient fermées. Les portes étaient closes et au-dehors on aurait pu confondre la détonation avec le bruit d'un bouchon de champagne qui saute.

— À ma connaissance, personne n'a perçu le second coup de revolver… celui qui a tué Mrs Doyle, remarqua Race.

— Nous verrons cela plus tard, dit Poirot. Pour le moment, occupons-nous de Mlle de Bellefort. Je voudrais m'entretenir avec miss Bowers. (Il arrêta d'un geste Fanthorp et Cornélia qui s'éloignaient) Avant de partir, veuillez me fournir quelques renseignements sur vous-mêmes. Ainsi, je n'aurai pas à vous rappeler par la suite. Vous d'abord, monsieur… vos noms et prénoms.

— James Lechdale Fanthorp.

— Votre adresse ?

— Glasmore House, Market Donnington, Northamptonshire.

— Votre profession ?

— Avocat.

— Le but de votre voyage en ce pays ?

Il y eut une pause. Pour la première fois, Mr Fanthorp parut décontenancé. Enfin, il murmura ces mots :

— Euh… je fais un voyage d'agrément.

— En somme, conclut Poirot, vous prenez des vacances ! C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Euh… oui.

— Au fait, monsieur Fanthorp, voulez-vous me faire connaître votre emploi du temps, cette nuit, après les événements dont nous venons de parler ?

— Je suis allé directement me coucher.

— C'était à…

— Tout de suite après minuit et demi.

— Vous occupez la cabine n°22, à tribord… la plus proche du salon ?

— Oui.

— Encore une petite question : avez-vous entendu un bruit quelconque une fois rentré chez vous ?

Fanthorp réfléchit un instant.

— Je me suis tout de suite mis au lit et il me semble avoir entendu comme un éclaboussement d'eau à l'instant où je m'endormais. Rien de plus.

— Un éclaboussement… non loin de votre cabine ?

— En réalité, je ne saurais rien affirmer, je dormais à moitié.

— Et à quelle heure, cet éclaboussement ?

— Vers une heure, peut-être.

— Je vous remercie, monsieur Fanthorp. Cela suffit. Et vous, miss Robson ? Vos nom et prénoms ?

— Cornélia Ruth Robson, et voici mon adresse : The Red House, Bellfield, Connecticut, États-Unis.

— Que venez-vous faire en Egypte ?

— J'accompagne ma cousine Marie, miss Van Schuyler.

— Avant ce voyage, aviez-vous rencontré Mrs Doyle ?

— Non, jamais.

— Et qu'avez-vous fait cette nuit ?

— Je me suis couchée après avoir aidé le docteur Bessner à soigner la jambe de Mr Doyle.

— Le numéro de votre cabine ?

— 41, à bâbord… la cabine contiguë à celle de Mlle de Bellefort.

— Avez-vous entendu quelque chose ?

— Absolument rien.

— Pas d'éclaboussement ?

— Non. Du reste, ce serait impossible, puisque de mon côté, le

bateau touche le quai.

— Merci, miss Robson, lui dit Poirot. À présent, ayez l'obligeance de prier miss Bowers de venir ici.

Fanthorp et Cornélia quittèrent le fumoir.

— La situation paraît s'éclaircir, dit Race. À moins de soupçonner de mensonge trois témoins différents, Jacqueline de Bellefort n'a pu prendre son revolver. Mais quelqu'un s'en est chargé : celui-là a entendu la querelle entre Jacqueline et Mr Doyle… et commis la naïveté de tracer un grand J sur le mur.

On frappa un coup à la porte. Miss Bowers entra. L'infirmière s'assit tranquillement et, en réponse aux questions de Poirot, déclina ses nom et qualités, ajoutant :

— Depuis plus de deux ans, je soigne miss Van Schuyler.

— La santé de miss Van Schuyler est-elle donc si mauvaise ?

— Non… pas tellement. Elle n'est plus toute jeune, se croit toujours très malade et il lui faut continuellement une nurse à ses petits soins. En réalité, elle ne souffre de rien, mais elle a besoin qu'on s'occupe d'elle et elle me paie en conséquence.

Poirot fit signe qu'il comprenait, puis ajouta :

— Miss Robson vous a appelée cette nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Voulez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ?

— Miss Robson m'a mise brièvement au courant des faits et je l'ai suivie. Mlle de Bellefort était en proie à une agitation extrême.

— A-t-elle proféré des menaces contre Mrs Doyle ?

— Aucune. Elle s'accablait de reproches. Jugeant imprudent de la laisser seule, je ne l'ai pas quittée de la nuit et lui ai administré une dose de morphine.

— Maintenant, miss Bowers, veuillez répondre à cette question : Mlle de Bellefort est-elle, à un moment quelconque, sortie de sa cabine ?

— Non, pas du tout…

— Et vous ?

— Je l'ai veillée jusqu'à ce matin.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Absolument.

— Merci, miss Bowers.

L'infirmière quitta la pièce et les deux hommes se regardèrent.

Jacqueline était définitivement disculpée du crime. Qui donc avait tué Linnet Doyle ?

CHAPITRE X

OÙ SONT LES PERLES ?

— Quelqu'un a ramassé le revolver, conclut Race. *Et ce n'est pas Jacqueline de Bellefort.* Mais celui qui s'en est servi en savait assez long pour croire que la responsabilité du crime retomberait sur cette jeune personne. Seulement, il ne prévoyait point qu'une infirmière lui administrerait de la morphine et ne la quitterait pas de la nuit. Autre chose : Jacqueline de Bellefort n'a pas non plus attenté à la vie de Linnet en faisant rouler une grosse pierre du haut de la falaise. Qui donc est le coupable ?

— Il serait plus simple de rechercher d'abord les innocents, déclara Poirot. Mr Doyle, Mrs Allerton, Tim Allerton, miss Van Schuyler et pas davantage miss Bowers ne sauraient en être accusés. Je les avais tous sous les yeux à ce moment-là.

— Hum ! Voilà qui nous laisse une grande marge. Et le mobile ?

— Là, Mr Doyle pourrait nous éclairer. Plusieurs incidents…

À cet instant, la porte s'ouvrit et Jacqueline de Bellefort entra. Très pâle, elle chancelait.

— Je ne l'ai pas tuée ! Ce n'est pas moi ! dit-elle d'une voix tremblante. Je vous supplie de me croire. Tout le monde va me soupçonner… mais je vous jure que ce n'est pas moi ! C'est horrible ! Hier soir, j'aurais peut-être pu tuer Simon, dans ma folie… mais pas elle !

Elle s'assit et éclata en sanglots. Poirot lui donna une légère tape sur l'épaule.

— Calmez-vous. Nous savons très bien que vous n'avez pas tué Mrs Doyle. Nous en avons des preuves, mon enfant. Ce n'est sûrement pas vous.

Jacqueline se redressa soudain, serrant dans sa main son mouchoir humide.

— Alors, qui est-ce ?

— Voilà, expliqua Poirot, la question que nous nous posons. Pourriez-vous nous aider à trouver le coupable ?

— Je ne sais rien… Je n'en ai pas la moindre notion. (Elle fronça le sourcil.) Non. Je ne vois personne qui désirait sa mort… sauf moi.

— Veuillez m'excuser, dit Race. Une idée me vient à l'esprit.

Il sortit précipitamment de la pièce. Jacqueline de Bellefort, les yeux baissés, se tordait nerveusement les doigts. Elle éclata soudain :

— Je souhaitais sa mort… et elle a cessé de vivre. Et ce qui est

pis… elle a eu la fin dont je l'avais menacée.

— Oui, mademoiselle. Elle a reçu une balle dans la tête.

— Alors, je ne m'étais pas trompée, cette nuit-là, dans le jardin de l'hôtel de la Cataracte. Quelqu'un nous écoutait !

— Ah ! enfin ! Je me demandais si vous vous en souviendriez. Autrement, la façon dont Mrs Doyle a été assassinée constituerait une coïncidence invraisemblable.

— Qui pouvait être cet homme qui nous épiait ?

Poirot demeura silencieux quelques instants, puis demanda :

— Êtes-vous sûre que c'était un homme, mademoiselle ?

Jacqueline le regarda avec surprise.

— Mais oui. Du moins…

Elle plissa le front et ferma à demi les yeux dans un effort de mémoire.

— Je croyais bien que c'était un homme…

— À présent, vous ne pourriez l'affirmer ?

— Non. J'ai un doute. Je n'ai aperçu qu'une forme humaine… une ombre… Et vous, monsieur Poirot, vous pensez que c'était une femme. Mais quelle passagère sur ce bateau pourrait avoir une raison de tuer Linnet Doyle ?

Poirot se contenta de hocher la tête. La porte s'ouvrit de nouveau et le docteur Bessner entra.

— Monsieur Poirot, auriez-vous l'obligeance de venir parler à Mr Doyle ? Il vous demande.

Jacqueline se leva d'un bond et saisit Bessner par le bras.

— Comment va-t-il ? Mieux ?

— Son état n'est pas encore très rassurant. L'os est fracturé, vous savez.

— Mais il ne va pas mourir ?

— Qui vous parle de mourir ?

La jeune fille se tordit les mains de désespoir et, de nouveau, s'affaissa sur sa chaise.

Poirot et le médecin sortirent et Race les rejoignit. Tous trois gagnèrent la cabine de Bessner.

Simon Doyle était étendu, le dos appuyé contre des coussins et des oreillers, et la jambe protégée par des cerceaux de fortune. Son visage était blême et ravagé par la souffrance, mais ses traits exprimaient surtout l'étonnement… un étonnement naïf. Il murmura :

— Veuillez entrer. Le médecin m'a tout raconté… au sujet de Linnet. Je ne puis y croire.

— Je comprends. Le coup est rude, dit Race.

— Vous le savez comme moi, balbutia Simon, Jacqueline est innocente de ce crime. J'en réponds sur ma tête. Toutes les apparences l'accablent, j'en conviens, mais ce n'est pas elle la coupable. Hier soir,

un peu grise et excitée, elle s'en est prise à moi. Mais elle est incapable d'un pareil meurtre commis de sang-froid.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Doyle, dit doucement Poirot. Ce n'est pas Mlle de Bellefort qui a tué votre femme. Nous le savons pertinemment.

Simon le regarda avec méfiance :

— Me dites-vous la vérité ?

— Puisque ce n'est pas Mlle de Bellefort, continua Poirot, pourriez-vous nous aider à retrouver le criminel ?

Simon hocha la tête avec désespoir.

— Tout cela me semble fantastique. Il y aurait bien Windlesham… Elle l'a plus ou moins évincé pour m'épouser. Mais je ne vois pas un gentilhomme comme lui commettre un meurtre aussi vulgaire. D'autre part, il se trouve à des centaines de kilomètres d'ici. De même, sir George Wood. Il concevait certains griefs contre Linnet qui avait restauré son manoir de façon trop moderne. Mais on ne tue pas quelqu'un pour un motif si puéril !

— Écoutez, monsieur Doyle, dit Poirot d'un ton grave. Dès mon arrivée sur le *Karnak,* j'ai été impressionné par un petit entretien que j'ai eu avec votre femme. Très agitée, elle m'a dit textuellement : « Tout le monde me hait, ici. » Elle se croyait entourée d'ennemis et elle m'a avoué ses appréhensions.

— La présence de Jacqueline à bord nous avait bouleversés tous deux.

— Très juste… mais cela n'explique guère les paroles de Mrs Doyle. Lorsqu'elle se prétendait environnée d'ennemis, elle exagérait certainement… Toutefois, elle faisait allusion à plus d'une personne.

— Là, vous voyez peut-être juste, concéda Simon. Un nom sur la liste des passagers l'avait mise en méfiance.

— Un nom sur la liste des passagers ? Lequel ?

— Elle ne me l'a pas dit. Du reste, je n'y ai guère prêté attention, trop préoccupé par la poursuite de Jacqueline. Je ne connais pas à fond l'histoire des parents de Linnet en dehors du fait que sa mère était elle-même la fille d'un millionnaire. Son père jouissait d'une honnête aisance, mais après son mariage il se lança dans la spéculation et ruina pas mal de gens. Autant que je m'en souvienne, ma femme m'a prévenu qu'il y avait à bord une personne dont la famille avait été ruinée par son père ; elle a même ajouté : « Quel ennui de voyager en compagnie de gens qui vous détestent sans même vous connaître ! »

— Ce que vous dites confirme les confidences que m'a faites Mrs Doyle. Pour la première fois, elle sentait peser sur elle le fardeau de son héritage. Êtes-vous bien sûr, monsieur Doyle, qu'elle n'ait pas cité le nom de cette personne ?

— Je vous répète que je n'y ai guère attaché d'importance, me contentant de lui répondre : « De nos jours, on ne s'inquiète pas de ce que votre père a fait dans le passé. La vie passe trop vite. » Ou quelque chose dans ce goût.

— Permettez, intervint Bessner. J'ai remarqué à bord un jeune homme aigri et plein de rancœurs.

— Vous voulez parler de Ferguson ? demanda Poirot.

— Oui. Une ou deux fois, il a tenu des propos haineux contre Mrs Doyle. Je l'ai moi-même entendu.

— Le colonel Race et moi allons interroger tous les passagers, répliqua Poirot. Avant de connaître leurs versions, il me semble imprudent d'échafauder des hypothèses. Puis il y a la femme de chambre que nous comptons questionner tout de suite, ici même. La présence de Mr Doyle ne sera pas inutile.

— Excellente idée, approuva Simon.

— Est-elle depuis longtemps au service de Mrs Doyle ?

— Environ deux mois.

— Seulement deux mois ? fit Poirot.

— Vous ne la soupçonnez tout de même pas…

— Est-ce que Mrs Doyle possédait des bijoux précieux ?

— Ses perles valaient, m'a-t-elle dit, quarante ou cinquante mille dollars.

Il frémit et ajouta :

— Mon Dieu ! Croyez-vous que ces maudites perles…

— Le vol est un mobile plausible, expliqua Poirot. Tout de même, cela me paraît incroyable. Nous verrons bien. Faisons appeler cette femme.

Louise Bourget était cette alerte et gracieuse brunette que Poirot avait un jour remarquée, en flânant sur le bateau. À présent, elle avait perdu toute sa vivacité. Les yeux rouges de larmes, elle paraissait effrayée. Cependant, ses traits conservaient une expression matoise qui impressionna défavorablement les deux policiers.

— Êtes-vous bien Louise Bourget ?

— Oui, monsieur.

— Quand avez-vous vu pour la dernière fois Mrs Doyle en vie ?

— Hier soir, monsieur, dans sa cabine. Je l'ai aidée à se déshabiller.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu plus de onze heures. Je ne pourrais préciser. J'ai déshabillé madame et une fois qu'elle a été couchée, je me suis retirée.

— Combien de temps cela vous a-t-il pris ?

— Dix minutes, monsieur. Madame était fatiguée et m'a priée d'éteindre en m'en allant.

— Et après l'avoir quittée, qu'avez-vous fait ?

— Je suis rentrée dans ma cabine sur le pont inférieur.

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose qui puisse nous aider dans notre enquête ?

— Comment cela, monsieur ?

— À vous de nous répondre, répliqua Poirot.

— Mais, monsieur, je n'étais pas là ! Comment aurais-je pu entendre ou voir quelque chose ? Ma cabine se trouve en bas, et d'un autre côté que celle de Mrs Doyle. Évidemment, si j'avais eu de l'insomnie et si j'étais remontée sur le pont-promenade, peut-être aurais-je pu voir cet assassin… ce monstre, entrer dans la cabine de madame ou en sortir, mais…

Elle leva les bras vers Simon en un geste suppliant :

— Monsieur, je vous en supplie… C'est tout ce que je sais…

— Ma chère enfant, lui dit Simon, ne faites pas la sotte. Personne ne vous accuse. Ne vous tourmentez pas. Je veillerai sur vous.

— Monsieur est très bon, murmura Louise baissant les yeux avec modestie.

— Alors, mademoiselle, vous n'avez rien vu, rien entendu ? demanda Race, impatient.

— Je viens de vous le dire, monsieur.

— Et vous ne connaissez personne qui en voulait à votre maîtresse ?

À la surprise de ses auditeurs, Louise hocha affirmativement la tête.

— Oh ! si, monsieur. À cette question, je puis répondre oui.

— Vous faites allusion à Mlle de Bellefort ? intervint Poirot.

— Certainement. Mais ce n'est pas à elle que je pense pour l'instant. Quelqu'un d'autre à bord détestait madame, pour le mal qu'elle lui a fait.

— Qu'est-ce que cette histoire ? demanda Simon.

— Croyez-moi, monsieur, c'est la pure vérité. Il s'agit de l'ancienne femme de chambre… celle qui m'a précédée au service de madame. Un homme, mécanicien sur ce bateau, voulait épouser Marie. Elle y consentait, mais Mrs Doyle a pris des renseignements et a découvert que ce Fleetwood était déjà marié à une femme de couleur, une indigène. Elle était retournée chez ses parents, mais le mariage tenait toujours. Marie a appris la vérité de la bouche de madame et, très malheureuse, elle a refusé de revoir Fleetwood. Lorsque cet homme a su que Mrs Doyle n'était autre que Linnet Ridgeway, il m'a affirmé qu'il avait envie de la tuer. Il prétendait que l'intervention de madame avait gâché sa vie.

Satisfaite de cette déposition, Louise fit une pause.

— Voilà qui est intéressant ! déclara Race.

— Êtes-vous au courant de ces faits ? demanda Poirot à Simon

Doyle.

— Pas le moins du monde ! Je doute même que Linnet ait su que cet individu se trouvait à bord. Elle devait avoir oublié cet incident.

Il se retourna vivement vers la femme de chambre.

— En avez-vous parlé à Mrs Doyle ?

— Non, monsieur, bien sûr que non !

— Savez-vous où se trouvent les perles de madame ? s'enquit Poirot.

— Ses perles ? (Louise ouvrit de grands yeux). Elle les portait hier soir.

— Vous les avez vues lorsqu'elle est venue se coucher ?

— Oui, monsieur.

— Où les a-t-elle posées ?

— Sur sa table de chevet, comme d'habitude.

— C'est là que vous les avez vues pour la dernière fois ?

— Oui, monsieur.

— Y étaient-elles encore ce matin ?

L'effroi se peignit davantage sur les traits de la jeune femme.

— Mon Dieu, je n'y ai même pas fait attention ! Je m'approche du lit. Je vois madame et je me mets à crier. Je sors de la cabine et je m'évanouis.

— Ainsi, vous n'avez rien remarqué ? Mais moi, je n'ai pas mes yeux dans ma poche : ce matin, il n'y avait pas de perles sur la table, à côté du lit de Mrs Doyle.

CHAPITRE XI

UN BRUIT DANS LA NUIT

Hercule Poirot ne s'était pas trompé. Il n'y avait pas de perles sur la table de Linnet Doyle. Louise Bourget fut priée de chercher parmi les effets de sa maîtresse.

Selon ses dires, il ne manquait rien, sauf les perles.

Comme ils sortaient de la cabine, un steward les attendait pour leur annoncer que leur petit déjeuner était servi au fumoir. Au moment où ils longeaient la lisse, Poirot s'y appuya et regarda le fleuve.

— Je devine que vous avez une idée en tête, mon cher Race.

— Oui. Elle m'est venue lorsque Fanthorp m'a appris qu'il avait entendu un éclaboussement. Je me rappelle avoir été éveillé moi-même par un bruit semblable. Il est possible que, son meurtre accompli, l'assassin ait jeté son revolver par-dessus bord.

— Alors, vous croyez à cette hypothèse ? demanda Poirot.

— C'est une simple suggestion. En tout cas, l'arme ne se trouvait nulle part dans la cabine. Mon premier souci a été de mettre la main dessus.

— Tout de même, il est incroyable qu'on ait jeté ce revolver dans l'eau.

— Alors, où est-il ?

— S'il n'est pas dans la cabine de Mrs Doyle, logiquement, je ne vois qu'un seul endroit où le retrouver.

— Où ça ?

— Dans la cabine de Mlle de Bellefort.

— Cette jeune fille n'est pas dans sa cabine : si nous allions y jeter un coup d'œil ?

Poirot hocha la tête.

— Non, cher ami, ce serait prématuré. Le revolver n'y a peut-être pas encore été déposé.

— Que diriez-vous d'une perquisition immédiate dans tout le bateau ?

— Ce serait dévoiler notre jeu. Agissons avec prudence. Nous en discuterons en déjeunant.

Race acquiesça et les deux détectives se rendirent au fumoir.

— Eh bien ! dit Race, en se versant une tasse de café, nous possédons déjà deux fils conducteurs : d'abord, la disparition des perles et l'affaire du mécanicien Fleetwood. En ce qui concerne les

perles, le vol serait le mobile du crime, mais… je ne sais si vous pensez comme moi…

— … le moment eût été mal choisi, acheva Poirot.

— Certainement. Voler des perles au cours d'un voyage en mer, c'est risquer une fouille de toutes les personnes à bord. En pareil cas, comment le voleur pouvait-il espérer s'enfuir avec son butin ?

— Peut-être l'a-t-il enfoui quelque part à terre ?

— La compagnie poste toujours un gardien sur la rive.

— Alors, ce n'est pas faisable. Le meurtre aurait-il été commis pour détourner l'attention du vol du collier ? Cette version ne me satisfait pas davantage. Dites-moi, Race, quelle impression vous laisse la femme de chambre ?

— Elle en sait peut-être plus long qu'elle ne l'avoue.

— Vous croyez qu'elle est mêlée à ce meurtre ?

— Je n'irai certes pas jusque-là.

— Au vol de perles, alors ?

— Cela me semblerait plus probable. Elle n'est que depuis peu au service de Mrs Doyle. Qui vous dit qu'elle ne fait point partie d'une bande de voleurs de bijoux ? Parmi eux, il y a souvent une femme de chambre munie d'excellents certificats. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de nous renseigner sur ce point.

— Et Fleetwood ?

— Nous allons l'interroger. Nous serons peut-être plus heureux avec celui-là. Si la version de Louise Bourget se confirme, ce mécanicien avait un mobile de vengeance. Supposez qu'il ait entendu la querelle entre Mr Doyle et Jacqueline : le salon resté vide, il s'y glisse et ramasse le revolver sous la banquette. C'est tout à fait plausible. En outre, cette lettre J tracée avec du sang sur le mur de la cabine laisse supposer un esprit simpliste et grossier.

— En somme, voilà notre assassin tout trouvé ?

— Oui… mais…

Poirot se frotta le nez et ajouta en faisant la grimace :

— Moi, voyez-vous, je reconnais mes propres faiblesses. On prétend que je complique à plaisir les cas les plus simples. Cette solution que vous me soumettez est, à mes yeux, trop facile. Je ne puis l'admettre.

— Faisons donc comparaître cet individu.

Race sonna et donna un ordre au garçon. Puis il dit :

— Voyez-vous d'autres coupables éventuels ?

— Beaucoup, cher ami. Par exemple, l'homme d'affaires américain Pennington. L'autre jour, j'ai assisté ici à une scène curieuse. Mrs Doyle exige de lire tous les documents avant de les signer. Pennington s'excuse et remet cette formalité à un autre jour. À ce moment, le mari prononce une phrase imprudente.

— Qu'a-t-il dit ?

— Voici textuellement ses paroles : « Quant à moi, je ne prends jamais la peine d'éplucher un document ligne par ligne : je me contente de le parcourir et d'apposer ma signature à l'endroit indiqué. » Saisissez-vous la portée de ces paroles ? Elle n'a certes pas échappé à Pennington. Je l'ai lu dans ses yeux. Il a regardé Doyle comme si une nouvelle idée venait de surgir dans son cerveau. Imaginez-vous un instant, cher ami, que, chargé de protéger les intérêts de la fille d'un milliardaire, vous ayez détourné cette fortune pour spéculer. On rencontre des histoires de ce genre dans les romans policiers… et aussi dans les faits divers. Ces choses arrivent, mon ami, et plus fréquemment qu'on ne croit.

— Je vous l'accorde, approuva le colonel Race.

— On espère se rattraper en jouant gros jeu. Et votre cliente n'est pas encore majeure. Brusquement, elle se marie ! Du jour au lendemain, l'administration de ses biens vous échappe. Désormais elle-même s'en chargera. Désastre !… Mais tout n'est pas perdu. On peut la joindre au cours de son voyage de noces et mettre à profit cette période d'insouciance : une pièce glissée parmi les autres peut être signée à la légère. Mais Linnet Doyle n'est pas de ces femmes étourdies : la lune de miel ne lui fait pas perdre le sens des affaires. La remarque inopinée du mari fait alors jaillir une inspiration dans l'esprit du notaire aux abois. Si Linnet Doyle mourait, sa fortune reviendrait à son mari… facile à manipuler… Doyle ne serait qu'un enfant entre les mains expertes d'Andrew Pennington. Mon cher colonel, j'ai lu cette pensée dans le regard de Pennington : « Si j'avais seulement affaire à Doyle ?… »

— Possible, mais vous manquez de preuves.

— Hélas ! soupira Poirot.

— N'oublions pas non plus le jeune Ferguson, dit Race. Ses paroles sont empreintes de rancœur. Non pas que j'y attache une importance exagérée. Cependant, cet homme est peut-être le fils dont le père a été ruiné par le vieux Ridgeway. Mon hypothèse est un peu outrée, j'en conviens, mais tout est possible ici-bas. Les gens ruminent parfois longtemps leur vengeance.

Après une minute, il ajouta :

— Et n'allons pas perdre de vue mon type.

— Oui, il y a encore votre « type », comme vous l'appelez.

— C'est un meurtrier, aucun doute là-dessus. Néanmoins, je ne discerne pas les rapports qui pouvaient exister entre lui et cette pauvre Linnet Doyle.

— À moins… observa Poirot, qu'accidentellement elle ne possédât des témoignages probants sur l'identité de cet individu.

— Cela me semble bien invraisemblable.

On frappa à la porte.

— Voici notre bigame à la manque !

Fleetwood était un gros gaillard à l'aspect truculent. En pénétrant au fumoir, il lança un regard de méfiance aux deux détectives. Poirot reconnut en lui l'homme qu'il avait vu en conversation avec Louise Bourget.

— Vous avez besoin de me voir ?

— Oui, dit Race. Vous savez probablement que cette nuit un assassinat a été commis à bord ?

Fleetwood répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Et vous ressentiez, paraît-il, une vive colère contre la victime ?

Une ombre d'inquiétude voila les yeux de l'interpellé.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous reprochiez à Mrs Doyle son intervention entre vous et une jeune fille ?

— Je sais maintenant qui vous a mis au courant : c'est cette femme de chambre, une sacrée menteuse, celle-là !

— Malheureusement, elle n'a dit que la vérité.

— C'est un ignoble mensonge !

— Mais vous ignorez encore ce dont il s'agit !

Le coup porta juste. L'homme se mit à rougir et avala sa salive.

— Il est exact, n'est-ce pas, que vous deviez épouser une jeune fille nommée Marie ? Elle a rompu avec vous en apprenant que vous étiez déjà marié.

— En quoi ces affaires les regardaient-elles ?

— Vous voulez parler ici de Mrs Doyle ? Vous savez que la loi punit la bigamie.

— Les faits ne sont pas tout à fait exacts. J'ai épousé une indigène de ce pays. Nous ne nous sommes pas entendus. Elle est retournée chez ses parents et voilà plus de six ans que je ne l'ai revue.

— N'empêche que vous êtes toujours son mari.

L'homme ne sut que répondre. Race continua :

— Mrs Doyle, ou plutôt miss Linnet Ridgeway, à cette époque, a tout découvert.

— Elle aurait mieux fait de s'occuper de ses propres affaires ! Je me suis toujours conduit honnêtement envers Marie et je l'aurais rendue très heureuse. Parfaitement, je lui en voulais, à cette belle dame, qui avait brisé ma vie. Elle m'a, certes, causé du tort, mais je ne l'ai pas tuée pour autant, je vous le jure !

La sueur inondait son visage.

— Où vous trouviez-vous cette nuit entre minuit et deux heures du matin ?

— Je dormais dans ma couchette… comme vous le confirmeront mes camarades.

— Nous verrons cela plus tard, dit Race qui le congédia d'un signe de tête.

— Eh bien ? interrogea Poirot, comme la porte se refermait derrière Fleetwood.

Race haussa les épaules.

— Sa déposition me paraît sincère. Cet homme est nerveux, mais sans exagération. Nous vérifierons son alibi, mais nous n'en serons guère plus avancés. Son voisin de couchette dormait sans doute et notre homme a pu se glisser au-dehors. Quelqu'un d'autre a pu le voir.

— Il convient de nous en assurer.

— D'abord, essayons de préciser l'heure du crime. Bessner la situe entre minuit et deux heures du matin. Espérons qu'un des passagers aura entendu la détonation. Moi, pas. Et vous, Poirot ?

— Je n'ai rien entendu, rien, mais rien du tout. Je dormais comme si j'avais absorbé un somnifère.

— Dommage ! s'exclama Race. Nous aurons peut-être un peu plus de chance avec les gens qui couchent à tribord. Nous avons déjà interrogé Fanthorp. Maintenant, au tour des Allerton ! Je les fais appeler.

Vêtue d'une toilette de soie grise, Mrs Allerton entra d'un pas alerte. Son visage dénotait une vive inquiétude.

— C'est affreux ! s'écria-t-elle en prenant la chaise que lui avançait Poirot. Je me refuse à y croire ! Cette jolie femme à qui tout souriait ! À présent, elle n'est plus !

— Je comprends vos sentiments, madame, dit Poirot avec sympathie.

— Quelle chance que vous soyez à bord, monsieur Poirot ! Vous ne tarderez sûrement pas à démasquer le coupable. Je me sens soulagée à l'idée que ce n'est point cette pauvre demoiselle à l'air si tragique.

— Mlle de Bellefort ? Qui vous a dit que ce n'est pas elle ?

— Cornélia Robson, répondit Mrs Allerton avec un faible sourire. Elle est toute bouleversée par ce drame. Vous désirez me poser quelques questions, monsieur Poirot ?

— S'il vous plaît, madame. À quelle heure êtes-vous allée vous coucher ?

— Tout de suite après dix heures et demie.

— Et vous vous êtes endormie aussitôt ?

— Oui. J'étais extrêmement fatiguée.

— Et n'avez-vous rien entendu pendant la nuit ? Mrs Allerton fronça le sourcil.

— Si. Il me semble avoir perçu le bruit d'un éclaboussement et les pas de quelqu'un qui courait. Ou bien est-ce le contraire ? Je ne sais plus. J'ai eu l'impression qu'un corps tombait à l'eau… je rêvais peut-

être. Lorsque je me suis réveillée, j'ai prêté l'oreille, mais tout était calme.

— Et à quelle heure ce bruit ?

— Je ne saurais vous préciser. En tout cas, assez longtemps après mon premier sommeil. Sans doute après minuit.

— Hélas ! madame, vous ne nous apprenez pas grand-chose.

— Je le vois bien. Mais à quoi bon essayer de deviner ce qui s'est passé, alors que j'en ai une idée très vague ?

— Vous n'avez rien à ajouter, madame ?

— Non.

— Connaissiez-vous Mrs Doyle avant ce voyage ?

— Non. Mon fils Tim l'avait déjà rencontrée. Quant à moi, j'avais beaucoup entendu parler d'elle par une de mes cousines, Joanna Southwood, mais je ne l'avais jamais vue avant son arrivée à Assouan.

— Encore un mot, madame, si je n'abuse pas.

— Je suis prête à répondre à toutes vos questions, même les plus indiscrètes, répondit-elle avec un faible sourire.

— Voici. Est-ce que vous-même, ou quelqu'un de votre famille, avez éprouvé de lourdes pertes financières du fait de Mr Melhuish Ridgeway, le père de Mrs Doyle ?

Mrs Allerton parut stupéfaite.

— Non. Notre patrimoine n'a souffert que de la baisse des valeurs… Comme vous le savez, les rentes ne font que diminuer, mais notre gêne n'offre rien de tragique. Mon mari ne m'a laissé qu'un modeste héritage que j'ai conservé. Malheureusement, il ne rapporte plus comme autrefois.

— Je vous remercie, madame. Voudriez-vous prier votre fils de venir ici ?

Lorsque sa mère lui transmit le message, Tim dit, d'un ton gouailleur :

— Ton épreuve est finie ? À mon tour, maintenant. Quelles questions t'ont-ils posées ?

— Ils m'ont demandé si j'avais entendu du bruit cette nuit. Je n'ai rien entendu. Je n'y comprends rien, puisqu'une cabine me sépare seulement de celle de Linnet. J'aurais pourtant dû percevoir la détonation. Allons, va, Tim, on t'attend.

Poirot répéta la même question à Tim Allerton. Celui-ci répondit :

— Je me suis couché de bonne heure, vers dix heures et demie. J'ai lu pendant quelques instants et j'ai éteint l'électricité vers onze heures.

— Après cela, avez-vous entendu du bruit ?

— Oui, à quelque distance, une voix qui disait bonsoir.

— C'était moi, dit Race, qui prenait congé de Mrs Doyle.

— Ensuite, poursuivit Tim, je me suis endormi. Un peu plus tard,

il y a eu du vacarme. On a appelé Fanthorp, si je m'en souviens bien.

— C'était miss Robson qui se précipitait hors du salon vitré.

— Possible. Puis des voix… on courait sur le pont… un éclaboussement… et Bessner a crié : « Prenez garde… pas trop vite ! »

— Vous parliez d'un éclaboussement. Êtes-vous bien sûr qu'il ne s'agit pas d'un coup de feu ?

— J'ai entendu aussi comme un bruit de bouchon qui saute. Ce devait être la détonation, mais je dormais à moitié et tous ces détails demeurent un peu confus dans ma mémoire. Je me figurais que des passagers s'amusaient et, à part moi, je souhaitais que cela se terminât au plus vite, pour pouvoir dormir en paix.

— C'est tout ?

Tim réfléchit un instant.

— Fanthorp a fait tout un remue-ménage dans sa cabine, voisine de la mienne. Je croyais que jamais il n'irait se coucher.

— Après ?

— Après… l'oubli complet.

— Merci, monsieur Allerton.

Tim se leva et quitta le fumoir.

CHAPITRE XII

L'ÉCHARPE DE VELOURS

Race examina attentivement le plan du pont-promenade du Karnak.

— Fanthorp, le jeune Allerton, Mrs Allerton. Puis une cabine vide… celle de Simon Doyle. Qui occupe la cabine après celle de Mrs Doyle ? La vieille dame américaine. Si quelqu'un a pu percevoir le coup de feu, c'est bien elle. Nous allons l'interroger.

Miss Van Schuyler entra dans le fumoir.

Race se leva et s'inclina devant la vénérable dame.

— J'ai horreur d'être mêlée à ce genre d'histoire, déclara-t-elle d'un ton sec, et je voudrais bien qu'on me laissât en paix.

— Je comprends… je comprends. Je disais justement à M. Poirot que, plus tôt nous recevrions votre déposition, plus vite vous seriez débarrassée de cette corvée.

La vieille dame considéra Poirot d'un œil moins sévère.

— Précisément, madame, lui dit Poirot. Aussi avons-nous l'intention de vous libérer le plus vite possible. À quelle heure êtes-vous allée vous coucher hier soir ?

— D'ordinaire, je me retire vers dix heures. Hier soir, je me suis un peu attardée, à cause de cette écervelée de Cornélia qui m'a fait attendre.

— Très bien, madame. N'avez-vous rien entendu, lorsque vous avez été dans votre cabine ?

— J'ai été réveillée par la femme de chambre de Mrs Doyle, qui a dit à sa maîtresse : « Bonne nuit, madame », d'une voix exagérément forte.

— Et après ?

— Je me suis rendormie. De nouveau, je me suis éveillée, avec l'impression qu'on marchait dans ma cabine. Puis, j'ai compris que c'était à côté.

— Dans la cabine de Mrs Doyle ?

— Oui. Ensuite, j'ai perçu un bruit de pas sur le pont et celui d'un éclaboussement.

— À quelle heure environ ?

— Je puis affirmer qu'il était une heure dix.

— Vous en êtes bien certaine ?

— Tout à fait. J'ai regardé mon petit réveil sur ma table de chevet.

— N'avez-vous pas entendu de coup de feu ?

— Non.

— Mais peut-être est-ce un coup de feu qui vous a réveillée ?

Miss Van Schuyler réfléchit un instant, penchant de côté sa tête de crapaud.

— Possible, admit-elle à contrecœur.

— Savez-vous ce qui a produit cet éclaboussement dans l'eau ?

— Mais oui, je le sais.

Le colonel Race se redressa dans son fauteuil.

— Vous le savez ?

— Certainement. Tout ce tintamarre me donnait sur les nerfs, alors je me suis levée pour aller jusqu'à la porte de ma cabine. Miss Otterbourne s'appuyait sur la lisse. Elle venait de laisser tomber un objet dans le fleuve.

— Miss Otterbourne ? demanda Race, stupéfait.

— Oui.

— Vous êtes bien sûre que c'était miss Otterbourne ?

— J'ai vu nettement son visage.

— Et elle, vous a-t-elle vue ?

— Je ne crois pas.

Poirot se pencha en avant.

— Et quelle était son expression ?

— Elle semblait en proie à une profonde émotion.

Race et Poirot échangèrent un rapide coup d'œil.

— Et après ? demanda Race.

— Miss Otterbourne s'est dirigée vers l'arrière du bateau et je suis retournée me coucher.

On frappa à la porte et le commissaire du bord entra, portant à la main un paquet dégouttant d'eau.

— Nous le tenons, enfin, colonel.

Race prit le paquet, déroula la bande de velours mouillé qui l'entourait : bientôt, il en tomba un mouchoir ordinaire, légèrement teinté de rose et renfermant un minuscule revolver à la crosse incrustée de nacre.

Race lança vers Poirot un coup d'œil triomphant et pétillant de malice.

— Vous voyez ! dit-il. Mon idée était bonne. On l'a jeté par-dessus bord.

Il tenait l'arme dans la paume de sa main.

— Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ? Est-ce le revolver que vous avez vu l'autre nuit à l'hôtel de la Cataracte ?

— Oui, c'est le même. Je reconnais le dessin et les initiales J.B. C'est un article de luxe, un joujou très féminin, mais une arme redoutable.

— Calibre 22, murmura le colonel Race, en retirant le chargeur. On a tiré deux balles, aucune erreur là-dessus.

Miss Van Schuyler toussota.

— Et que vient faire là mon écharpe ? demanda-t-elle.

— Votre écharpe, mademoiselle ?

— Oui. Ce morceau de velours que vous tenez à la main.

Race montra l'étoffe toute trempée.

— Elle vous appartient, miss Van Schuyler ?

— Mais oui ! Hier soir, je l'ai cherchée partout.

Poirot adressa un regard interrogateur à Race… qui lui répondit par un signe de tête affirmatif.

— Où l'aviez-vous posée ?

— Je l'avais avec moi dans le salon et lorsque je me suis levée pour aller me coucher, j'ai en vain fouillé partout.

— Vous devinez à quoi elle a servi ? demanda Race en déployant l'étoffe roussie et percée de petits trous. Le meurtrier en a enveloppé le revolver pour amortir le bruit de la détonation.

— Quelle audace ! s'exclama miss Van Schuyler, dont les joues fanées se colorèrent légèrement.

— Je vous serais reconnaissant, miss Van Schuyler, reprit le colonel Race, de me spécifier la nature de vos relations avec Mrs Doyle.

— Je ne connaissais nullement cette personne.

— Vous saviez tout de même qui elle était ?

— Évidemment.

— Mais vos familles ne se fréquentaient-elles pas ?

— Dans ma famille, nous nous sommes toujours montrés exclusifs sur le choix de nos relations. Ma chère maman n'aurait jamais eu l'idée de se commettre avec aucun membre de la famille Ridgeway. En dehors de leur fortune, ces gens étaient des rien du tout.

— C'est tout ce que vous avez à dire, miss Van Schuyler ?

— Je n'ai rien à ajouter. Linnet Ridgeway a été élevée en Angleterre et je ne l'ai jamais vue avant de monter à bord de ce bateau.

Elle se leva. Poirot ouvrit la porte pour la laisser passer. Les yeux des deux hommes se croisèrent.

— Voilà son histoire et elle n'en démordra plus, dit Race. Elle est peut-être vraie, qui sait ? Mais Rosalie Otterbourne… Je ne m'attendais guère à cette nouvelle.

Perplexe, Poirot hocha la tête, puis posa le poing sur la table avec bruit.

— Mais cela ne rime à rien, nom de nom ! Absolument à rien !

— De quoi parlez-vous, mon ami ? lui demanda Race.

— Jusqu'à un certain point, tout paraît limpide. Quelqu'un

désirait tuer Linnet Doyle. Ce quelqu'un a été témoin hier soir de la scène dans le salon. Puis, il s'est glissé dans la pièce pour ramasser le revolver… le revolver de Jacqueline de Bellefort, ne l'oubliez pas. Ce même personnage a tué Linnet Doyle avec cette même arme et a tracé la lettre J sur le mur. Tout cela semble limpide, n'est-ce pas ? Toutes les apparences accableront Jacqueline de Bellefort. Alors, que fait l'assassin ? Va-t-il laisser… le revolver de Jacqueline de Bellefort quelque part où chacun pourra le retrouver ? Non pas. Lui… ou elle… jette par-dessus bord cette terrible pièce à conviction. Pourquoi, cher ami, pourquoi ?

— Bizarre, fit Race en hochant la tête.

— Plus que bizarre… impossible !

— Pas impossible, puisque cela s'est produit.

— Vous ne me saisissez pas. Je veux dire que l'ordre des faits est invraisemblable. Il y a du louche là-dessous.

CHAPITRE XIII

QUELQUES INTERROGATIONS

Le colonel Race considéra son collègue d'un œil curieux. En cet instant, il ne parvenait pas à suivre le raisonnement du détective.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda-t-il. Interroger la jeune Otterbourne ?

— Oui, si cela peut nous avancer.

Rosalie Otterbourne entra sans aucune grâce. Elle ne paraissait ni nerveuse, ni effrayée, mais rébarbative et de mauvaise humeur.

— Eh bien, dit-elle, que me voulez-vous ?

— Nous procédons à une enquête sur l'assassinat de Mrs Doyle, expliqua Race. Voulez-vous m'exposer votre emploi du temps dans la soirée d'hier ?

Rosalie réfléchit un instant.

— Maman et moi, nous sommes allées nous coucher assez tôt… avant onze heures. Nous n'avons rien entendu de particulier, sauf un peu de vacarme devant la cabine du docteur Bessner. J'ai appris ce matin seulement ce qui s'était passé.

— Vous n'avez pas entendu de coup de feu ?

— Non.

— Avez-vous quitté votre cabine au cours de la nuit ?

— Non.

— Vous en êtes bien sûre ?

Rosalie regarda le colonel droit dans les yeux.

— En voilà une question ! Oui, j'en suis sûre.

— Vous n'êtes pas allée à tribord pour lancer un objet dans l'eau ?

La jeune fille rougit.

— Le règlement défend-il de jeter quelque chose dans l'eau ?

— Évidemment, non. Ainsi, vous l'avez fait ?

— Non. Je n'ai pas quitté ma cabine un instant, je vous le répète.

— Et si quelqu'un affirmait vous avoir vue…

Elle l'interrompit :

— Qui ose prétendre ?…

— Miss Van Schuyler ?

— Miss Van Schuyler.

— Oui. La vieille demoiselle raconte que, de la porte de sa cabine, elle vous a vue lancer un paquet dans le fleuve.

— Elle ment effrontément.

Puis, comme frappée d'une inspiration soudaine, elle ajouta :

— Quelle heure était-il ?

Ce fut Poirot qui lui répondit :

— Une heure dix, mademoiselle.

— Qu'a-t-elle vu d'autre ? demanda-t-elle.

Poirot la considéra avec curiosité et se gratta le menton.

— Elle n'a rien vu d'autre, mais elle a entendu.

— Quoi ?

— Elle a entendu remuer dans la cabine de Mrs Doyle.

— Je comprends, murmura Rosalie, pâlissant soudain.

— Et vous maintenez, mademoiselle, n'avoir rien lancé par-dessus bord au cours de la nuit ?

— Pourquoi voulez-vous qu'au milieu de la nuit je jette quelque chose dans le fleuve ?

— Votre geste aurait pu être… tout à fait innocent.

— Innocent ?

— Comprenez-moi bien, mademoiselle. Cette nuit, une personne a lancé par-dessus bord… quelque chose qui n'a rien d'innocent.

Sans mot dire, Race tendit le paquet de velours souillé… l'ouvrit et en révéla le contenu.

Effarée, Rosalie Otterbourne recula d'un pas.

— C'est avec ça… qu'on l'a tuée !

— Oui, mademoiselle.

— Et vous me soupçonnez d'avoir commis le crime ? C'est grotesque ! Pour quelle raison aurais-je supprimé Linnet Doyle ? Je ne connaissais même pas cette femme.

Elle éclata d'un rire nerveux et méprisant.

— Tout cela est tellement ridicule !…

— Sachez, miss Otterbourne, lui dit Race, que miss Van Schuyler est prête à jurer sous la foi du serment qu'elle vous a nettement reconnue au clair de lune.

— Cette vieille sorcière ferait bien de soigner ses yeux ! Ce n'est pas moi qu'elle a vue ! Puis-je m'en aller à présent ?

Sur un signe affirmatif du colonel Race, Rosalie Otterbourne quitta le fumoir.

— Voilà où nous en sommes : contradiction flagrante entre ces deux femmes. Laquelle devons-nous croire ?

— J'ai comme une vague idée que ni l'une ni l'autre ne dit la vérité.

— Ce qui rend une enquête difficile, c'est la manie qu'ont les gens de maquiller la vérité sous les prétextes les plus puérils. Que faire à présent ? Poursuivre l'interrogatoire des passagers ?

— Tel est mon avis. Il faut toujours procéder avec ordre et méthode.

Race approuva son confrère.

Mrs Otterbourne, vêtue d'une robe flottante en batik, succéda à sa fille.

Comme Rosalie, elle déclara qu'elles s'étaient couchées avant onze heures. Pour son propre compte, elle n'avait rien entendu au cours de la nuit et ne pouvait dire si sa fille avait quitté la cabine. Quant au crime, elle prit nettement position :

— Le crime passionnel ! s'exclama-t-elle.

— Mais Jacqueline de Bellefort n'a pas tué Mrs Doyle… Nous en sommes certains et possédons les preuves, expliqua Poirot.

— Alors, c'est son mari !

— Mr Doyle a eu la jambe traversée d'une balle et n'était pas à même de bouger. L'os est fracturé, précisa le colonel Race. Le blessé a passé la nuit dans la cabine du docteur Bessner, expliqua Poirot.

Désappointée, Mrs Otterbourne se creusa l'esprit.

Pour éviter de nouvelles explications inutiles, le colonel Race intervint.

— Vos suggestions nous apporteront un grand secours et je vous suis très obligé, madame.

Il la reconduisit galamment à la porte et revint en s'épongeant le front.

— Quel poison ! C'est celle-là qu'on aurait dû tuer !

— Patience ! Cela peut encore arriver, lui dit Poirot pour le consoler.

— Vous voyez peut-être juste. À qui le tour maintenant ? Nous gardons Pennington pour la bonne bouche. Si nous appelions Richetti ?

Richetti se montra loquace et très agité.

— Quelle horreur ! Quelle infamie ! Une si jeune et si belle femme ! C'est un crime inhumain.

Ses réponses furent catégoriques. Il s'était couché de bonne heure. Tout de suite après dîner. Tout d'abord, il avait lu une brochure extrêmement intéressante ; sur la poterie peinte des montagnes d'Anatolie.

Un peu avant onze heures, il avait éteint sa lumière. Il n'avait entendu aucune détonation, ni le bruit d'un bouchon qui saute… mais, plus tard, au milieu de la nuit, un clapotis dans l'eau, tout près de son hublot.

— Votre cabine se trouve sur le pont inférieur à tribord, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est cela. Et j'ai perçu un gros « floc » !

— Et à quelle heure ?

Richetti réfléchit quelques secondes :

— Une heure, deux heures, ou trois heures après m'être endormi.

Je dirais plutôt deux heures.

— Mettons à une heure dix.

— Possible. Ah ! mon Dieu ! Quel crime horrible… inhumain ! Une femme si charmante !…

Richetti sortit en gesticulant à tour de bras.

Race regarda la mimique expressive de Poirot, qui levait le sourcil et haussait les épaules. On fit comparaître ensuite Mr Ferguson.

Celui-ci se montra moins malléable. Il s'étala insolemment dans un fauteuil.

— Pourquoi faire tant d'histoires ? ricana-t-il. Une femme de plus ou de moins !

Race lui demanda froidement :

— Monsieur Ferguson, voulez-vous nous dire exactement ce que vous avez fait au cours de cette nuit ?

— De quel droit me posez-vous cette question ? Après tout, je m'en moque. Voici. J'ai flâné un bon moment sur le pont. Ensuite, je suis descendu à terre en compagnie de miss Robson. Elle est remontée sur le bateau et je suis demeuré seul sur le rivage. J'ai regagné ma cabine vers minuit.

— Votre cabine est située sur le pont inférieur, à tribord, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne suis pas parmi les rupins, moi !

— Avez-vous entendu un coup de feu ? Le bruit a pu ne pas être plus fort que celui d'un bouchon de champagne qui saute.

Au bout d'un instant, Ferguson répondit :

— Je crois, en effet, avoir perçu comme un bruit de bouchon… Je ne saurais préciser à quelle heure… mais c'était avant de m'endormir. Il y avait encore beaucoup de monde sur le pont supérieur.

— Ce devait être le coup de feu tiré par miss de Bellefort. N'en avez-vous pas entendu un autre ?

— Non.

— Ni le bruit d'un éclaboussement ?

— Un éclaboussement ? Je crois que si. Mais on faisait tant de tapage là-haut que je ne saurais rien affirmer.

— Avez-vous quitté votre cabine pendant la nuit ?

— Non. Et je regrette amèrement de n'avoir point participé à cette action méritoire.

— Allons, monsieur Ferguson, ne faites pas l'enfant !

Le jeune homme s'enflamma de colère.

— Pourquoi vous dissimulerais-je ma pensée ?

— Je me plais à espérer que vous ne mettez pas vos convictions en pratique, murmura Poirot, qui se pencha en avant et ajouta : « N'est-ce pas le dénommé Fleetwood, mécanicien à bord, qui vous a appris que Linnet Doyle était une des femmes les plus riches

d'Angleterre ?

— Qu'est-ce que Fleetwood vient faire là-dedans ?

— Fleetwood, mon ami, avait une raison excellente pour tuer Linnet Doyle. Il lui en voulait tout spécialement.

Mr Ferguson se leva d'un bond.

— Ah ! vous démasquez vos ignobles machinations ! Vous voulez rejeter ce crime sur un pauvre bougre comme Fleetwood, incapable de se défendre et qui n'a pas les moyens de se payer un avocat. Mais sachez ceci : si vous accusez Fleetwood de ce meurtre, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Mais qui donc êtes-vous ? s'enquit Poirot.

Ferguson rougit plus fort et répondit, d'une voix bourrue :

— Je ne lâche jamais mes amis, dans les moments critiques.

CHAPITRE XIV

PREMIER RAPPORT DU COLONEL RACE

Andrew Pennington, tiré à quatre épingles selon sa coutume, avait déjà arboré une cravate noire. La stupéfaction se peignait sur son long visage glabre.

— Messieurs, commença-t-il d'une voix triste, cette affaire m'a absolument bouleversé. Pauvre petite Linnet ! Son père, Melhuish Ridgeway, en était si fier ! Dites-moi simplement en quoi je puis vous être utile.

— Tout d'abord, monsieur Pennington, avez-vous entendu un bruit quelconque cette nuit ? lui demanda Race.

— Non, monsieur. J'occupe la cabine 38-39, contiguë à celle du docteur Bessner. Vers minuit il y a eu un va-et-vient chez le médecin, mais j'ignorais pour quelle cause.

— À quelle heure vous êtes-vous couché ?

— Peu après onze heures. (Il se pencha en avant.) Vous êtes sans doute au courant des rumeurs qui circulent à bord au sujet de cette jeune personne, Jacqueline de Bellefort ? Une intrigue existait, je crois, entre elle et Simon Doyle. Cherchez la femme… voilà un conseil judicieux, et, à mon humble avis, vous n'aurez pas besoin de courir pour la trouver.

— Alors, d'après vous, Jacqueline de Bellefort serait coupable ? demanda Poirot.

— Tout le laisse supposer, mais je ne puis rien affirmer.

— Malheureusement, nous savons à quoi nous en tenir.

— Quoi ? s'écria Mr Pennington, surpris.

— Parfaitement. Nous avons la preuve que Mlle de Bellefort ne peut pas avoir tué Mrs Doyle.

Il exposa les faits en détail, mais Pennington se refusa à les accepter.

— Si on ne va pas au fond des choses, votre version semble juste… mais cette infirmière n'est sûrement pas restée éveillée toute la nuit. Elle a dû s'assoupir et la jeune femme en a profité pour sortir sans bruit de la cabine et y revenir de la même façon.

— Impossible, monsieur Pennington. L'infirmière avait administré à Mlle de Bellefort un puissant soporifique.

— Tout cela me paraît bien confus, opina Pennington.

D'une voix calme mais autoritaire, Race lui dit :

— Monsieur Pennington, croyez-moi, nous avons étudié toutes les

éventualités possibles. Le résultat est concluant : Jacqueline de Bellefort n'a pas assassiné Mrs Doyle. Force nous est de rechercher le coupable ailleurs. Voilà pourquoi nous vous prions de nous aider.

— Moi ?

Pennington sursauta.

— Oui, vous étiez un grand ami de la victime, et vous connaissiez ses affaires privées beaucoup mieux que son mari, car Simon Doyle n'est entré dans sa vie que depuis quelques mois. Vous ne devez point ignorer, par exemple, si quelqu'un avait des raisons particulières de souhaiter sa mort.

— Je vous assure que je n'en sais rien… Linnet a été élevée en Angleterre et comme je vivais en Amérique, je suis peu au courant de ses relations.

— Cependant, appuya Poirot, quelqu'un sur ce bateau avait intérêt à faire disparaître Mrs Doyle. Souvenez-vous qu'elle a échappé à un accident mortel lorsque cette énorme pierre a failli l'écraser. Mais peut-être n'étiez-vous pas là à ce moment précis ?

— Non. Je visitais l'intérieur du temple. Je l'ai appris par la suite, cela va sans dire. Elle l'a échappé belle. Mais ce n'était qu'un accident. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Chacun le pensait tout d'abord. Maintenant, on commence à en douter.

— Oui, bien sûr, dit Pennington en s'épongeant avec un fin mouchoir de soie.

— Mrs Doyle avait laissé entendre qu'un des passagers nourrissait des griefs… non pas contre elle personnellement, mais contre sa famille, poursuivit le colonel Race. Savez-vous de qui il s'agit ?

Pennington parut sincèrement étonné.

— Non, je n'en ai pas la moindre idée.

— N'y a-t-elle jamais fait allusion devant vous ?

— Jamais.

— Vous étiez pourtant un ami intime de son père… Vous ne vous souvenez vraiment pas d'opérations commerciales par lesquelles il aurait pu ruiner un concurrent ? On a dû jaser à l'époque…

— Non, je ne me rappelle rien en particulier. De telles opérations se produisent fréquemment. Mais je n'ai souvenance d'aucune menace proférée contre la famille Ridgeway.

— En résumé, monsieur Pennington, vous ne pouvez éclairer notre lanterne.

— Hélas ! non. Je déplore mon incompétence en cette affaire.

Race échangea un rapide coup d'œil avec Poirot.

— Moi aussi, je la déplore. Nous comptions un peu sur votre assistance.

L'entrevue était terminée. Pennington se leva, en ajoutant :

— Je crois que Mr Doyle va mieux, je voudrais bien le voir afin de régler certaines affaires. Puis-je savoir aussi quelles dispositions ont été prises ?

— Nous allons partir d'ici et nous diriger sans escale vers Shellâl, où nous arriverons demain matin.

— Et le corps ?

— Il sera déposé dans une des chambres frigorifiques du bateau.

Andrew Pennington salua et quitta la pièce.

Race alluma une cigarette et remarqua :

— Mr Pennington ne paraissait pas très à son aise.

— Cela l'a même amené, renchérit Poirot, à proférer un mensonge stupide. Il ne se trouvait pas à l'intérieur du temple d'Abu Simbel lorsque la pierre a dégringolé du rocher. Moi qui vous parle, je puis le certifier, car à cet instant précis, je sortais moi-même du temple.

— Tiens, voici un mensonge ridicule qui en dit long.

— Jusqu'à nouvel ordre, dit le détective, employons quelque diplomatie avec lui. Qu'en pensez-vous, cher ami ?

— Excellente idée, approuva Race.

Ils entendirent un faible grincement et une trépidation sous leurs pieds : le *Karnak* se mettait en route pour rentrer à Shellâl.

— Il nous faut à présent éclaircir le mystère des perles, dit Race.

— Avez-vous élaboré un plan ?

— Oui. (Le colonel consulta sa montre.) Dans une demi-heure, le gong annoncera le déjeuner. À la fin du repas, je me propose de prononcer quelques mots, simplement pour déclarer que les perles de Mrs Doyle ont disparu et que je prie les passagers de ne quitter sous aucun prétexte la salle à manger, tant que durera notre perquisition dans les cabines.

Poirot hocha la tête affirmativement.

— Bien imaginé. Celui qui a volé les perles les détient encore par-devers lui. Si nous ne prévenons personne de notre intention, le voleur affolé ne s'en débarrassera pas en les jetant à l'eau.

Race prit quelques feuilles de papier sur la table :

— J'ai coutume de dresser un bref résumé des faits au cours d'une enquête. On évite ainsi maintes confusions.

De sa petite écriture nette et lisible, Race noircit le papier, puis au bout d'un long moment, il tendit à Poirot le résultat de ses efforts.

— Lisez et veuillez me dire si nous sommes d'accord sur tous les points.

Poirot prit les feuilles de papier et lut :

Assassinat de Mrs Linnet Doyle.

« Mrs Doyle a été vue pour la dernière fois par sa femme de chambre Louise Bourget. Heure : environ 11 h 30.

« De 11 h 30 à minuit 20. Les personnes suivantes ont fourni des alibis pour ce laps de temps : Cornélia Robson, James Fanthorp, Simon Doyle, Jacqueline de Bellefort. Le crime a presque certainement été commis après minuit 20 puisqu'il apparaît que le revolver de Jacqueline de Bellefort, qu'elle portait toujours dans son sac à main, a servi à tuer Mrs Doyle. On ne pourra justifier ce fait de façon absolue qu'après l'autopsie et le témoignage des experts. Mais on peut déjà conclure dans ce sens.

« Cours probable des événements : X (l'assassin) était témoin de la scène entre Jacqueline et Simon Doyle dans le salon vitré et a remarqué l'endroit exact où a glissé le revolver sous la banquette. Le salon devenu vide, X s'empare du revolver avec l'espoir que Jacqueline sera accusée du crime. Cette hypothèse permettra de mettre à l'abri de tout soupçon certains passagers :

« Cornélia Robson n'a pu aller chercher le revolver avant que James Fanthorp soit retourné au salon pour le prendre.

« Miss Bowers… même observation.

« Docteur Bessner… idem.

« N. B. — Fanthorp n'est pas libéré de tout soupçon : il a pu empocher le revolver tout en déclarant ne l'avoir pas retrouvé.

« Toute autre personne a pu ramasser le revolver pendant cet intervalle de dix minutes.

« Mobiles possibles du crime :

« Andrew Pennington. Tout laisserait croire qu'il s'est rendu coupable d'agissements frauduleux, mais nous ne possédons pas de preuves suffisantes contre lui. Si c'est Pennington qui a fait rouler la pierre, cet homme n'hésite pas à saisir l'occasion dès qu'elle se présente. Le crime n'a pas été prémédité, sauf en ses grandes lignes et le coup de feu d'hier soir dans le salon offrait une tentation évidente.

« Objection contre l'hypothèse de la culpabilité de Pennington : Pourquoi aurait-il jeté le revolver par-dessus bord, puisque cette arme constituait une pièce à conviction contre J. B. ?

« Fleetwood. Mobile : la vengeance. Fleetwood considérait Mrs Doyle comme responsable de la rupture de ses fiançailles. Il a pu entendre la querelle et voir le revolver glisser sous la banquette. Il se serait servi de cette arme qui s'offrait à lui, mais pas dans l'intention de faire retomber la culpabilité sur Jacqueline de Bellefort. *Alors, pourquoi aurait-il tracé la lettre J avec du sang sur le mur ?*

« N. B. Mouchoir à bon marché enveloppant le revolver. Devait appartenir vraisemblablement à un homme du genre de Fleetwood plutôt qu'à un des riches passagers.

« Rosalie Otterbourne. Devons-nous admettre le témoignage de

miss Van Schuyler ou les dénégations de Rosalie ? Un objet a été lancé dans l'eau à l'heure indiquée par la vieille Américaine, sans doute le revolver enveloppé dans l'écharpe de velours.

Observations. Rosalie avait-elle des raisons de tuer Linnet Doyle ? Elle la haïssait peut-être et la jalousait, mais de là à l'assassiner… Le témoignage accusateur ne vaut que si nous découvrons un mobile plausible. Jusqu'ici, aucun rapport ne semble exister entre Linnet Doyle et Rosalie Otterbourne.

« Miss Van Schuyler. L'écharpe de velours enveloppant le revolver appartient à miss Van Schuyler. D'après ses dires, elle l'a vue pour la dernière fois dans le salon vitré. Elle a signalé sa disparition dans la soirée et on a recherché en vain une écharpe. Comment celle-ci est-elle tombée entre les mains de X ? Se l'est-il appropriée au début de la soirée ? Dans ce cas, pour quel motif ? Personne ne pouvait prévoir la querelle entre Jacqueline et Simon. X a-t-il trouvé l'écharpe dans le salon lorsqu'il est allé ramasser le revolver sous la banquette ? Mais alors, pourquoi n'a-t-on pu découvrir ladite écharpe au moment où miss Van Schuyler la réclamait ?

« L'écharpe en question est-elle toujours demeurée en la possession de la vieille demoiselle ? Autrement dit : Est-ce miss Van Schuyler qui a tué Linnet Doyle ? Ment-elle en accusant Rosalie Otterbourne ? Et si elle a tué, pour quel mobile ?

« Autres hypothèses :

« Le crime aurait eu le vol pour mobile. Possible… car les perles ont disparu et Linnet Doyle les portait encore hier soir.

« Vengeance contre la famille Ridgeway. Encore dans le domaine du possible, mais nous manquons de preuves.

« Nous savons qu'il y a sur le *Karnak* un dangereux individu, un assassin. Nous avons en ce moment un cadavre. Y aurait-il un rapport quelconque entre cet assassin et la victime ? Nous devrions établir que Linnet possédait des renseignements accablants concernant le criminel.

« Conclusions. Classons les personnes à bord en deux groupes : ceux qui avaient un mobile plausible ou contre lesquels nous possédons des témoignages certains, et ceux qui, à notre connaissance, sont libres de tout soupçon.

1er Groupe.

Andrew Pennington.
Fleetwood.
Rosalie Otterbourne.
Miss Van Schuyler.
Louise Bourget. (Vol ?)

Ferguson. (Politique ?)

2e Groupe.

Mrs Allerton.
Tim Allerton.
Cornélia Robson.
Miss Bowers.
Docteur Bessner.
Signor Richetti.
Mrs Otterbourne.
James Fanthorp.

Poirot, d'un geste, repoussa les feuilles de papier.

— Cet exposé me semble tout à fait exact.

— Alors, vous l'approuvez ?

— Oui.

— Et vous, monsieur Poirot, qu'avez-vous à y apporter ?

Le détective se redressa d'un air important.

— Moi, je me pose cette question : pourquoi le revolver a-t-il été lancé par-dessus bord ?

— Est-ce tout ?

— Pour le moment, oui. Tant que je ne serai pas arrivé à une solution satisfaisante, je m'en tiendrai là. C'est le point de départ. Remarquez, cher ami, que votre résumé élude la réponse à cette question.

Race haussa les épaules.

— Saisi de panique, l'assassin s'est débarrassé de l'arme compromettante. Voilà tout.

Perplexe, Poirot prit l'écharpe de velours et l'étala sur la table. Il désigna du doigt les marques de roussi et les trous.

— Dites-moi, mon ami, vous qui vous y connaissez mieux que moi en armes à feu, un simple morceau d'étoffe comme celui-ci, enveloppant un revolver, suffirait-il à étouffer le bruit de la détonation ?

— Non, du moins pas de façon efficace comme, par exemple, un amortisseur.

— Quiconque a l'habitude de manipuler un revolver le sait. Tandis qu'une femme… l'ignore, en général.

Race l'observa avec curiosité.

— Évidemment.

— Même si elle a lu certains romans policiers, car souvent on y relève des détails inexacts.

Race désigna du doigt le minuscule revolver à la crosse de nacre.

— Ce petit joujou ne doit pas faire beaucoup de bruit. Au milieu d'un vacarme, sa détonation passerait inaperçue.

— C'est bien là mon avis, dit Poirot.

Il ajouta, en examinant le mouchoir :

— Un mouchoir d'homme, mais pas celui d'un élégant. De chez Woolworth, sans doute… trois pences, tout au plus.

— Le genre de mouchoir que possédait Fleetwood.

— Oui. Andrew Pennington, je l'ai remarqué, arbore un mouchoir en soie.

— Et Ferguson ? suggéra Race.

— Peut-être. Par principe. Mais alors, ce serait un mouchoir rouge.

— Dont il se serait servi comme d'un gant pour tenir l'arme et éviter de laisser des empreintes digitales.

— Tout de même… cette pauvre Linnet Doyle ! soupira tristement Poirot, en examinant de nouveau les traces de poudre sur l'écharpe. Vous souvenez-vous de son expression ?

— Je vous vois venir, monsieur Poirot, lui riposta Race méfiant. Vous avez quelque chose à me dire, mais du diable si je devine de quoi il s'agit !

CHAPITRE XV

LE DÉFAUT SECRET DE MRS OTTERBOURNE

Poirot quitta la pièce, remonta sur le pont-promenade et gagna la cabine du docteur Bessner.

Le visage rouge et fiévreux, Simon était soutenu par des oreillers. Il paraissait fort embarrassé.

— Merci d'être venu, monsieur Poirot. J'ai une question à vous poser.

— Laquelle ?

Simon rougit davantage encore.

— C'est au sujet de Jacqueline. Je désirerais la voir. Pensez-vous… Croiriez-vous… se fâcherait-elle si vous la priiez de venir ici ? J'ai mûrement réfléchi depuis que je suis couché dans ce lit… je me suis honteusement comporté envers elle…

L'émotion lui coupa la parole. Poirot regardait ce jeune homme avec intérêt.

— Vous désirez voir Mlle Jacqueline ? Je cours vous la chercher.

— Oh ! merci ! que vous êtes bon !

Poirot trouva Jacqueline de Bellefort assise dans un coin du salon vitré. Un livre restait ouvert sur ses genoux, mais elle ne lisait pas. Poirot lui dit doucement :

— Mademoiselle, voulez-vous me suivre ? Mr Doyle souhaiterait vous parler.

Elle sursauta, rougit… puis pâlit.

— Simon ? dit-elle, surprise. Il veut me voir… me parler ?

Sa stupéfaction émut Poirot.

— Venez-vous, mademoiselle ?

— Je… ou… bien sûr.

Docile comme une enfant, mais fort intriguée, Jacqueline se laissa conduire par Poirot jusqu'à la cabine du docteur Bessner.

— C'est ici, mademoiselle.

Elle entra après le détective, chancela, puis, interdite, elle regarda longuement Simon.

— Bonjour, Jacqueline, lui dit-il, non moins embarrassé. Je vous sais gré d'être venue… je voulais vous dire… vous expliquer…

Elle l'interrompit, et d'une traite :

— Simon, je n'ai pas tué Linnet ! Vous savez bien que ce n'est pas moi ! Hier soir, j'étais folle. Pourrez-vous jamais me pardonner ?

Dès lors, les paroles sortirent plus facilement des lèvres de Doyle.

— Mais oui, je comprends. Je ne vous en veux pas… Il n'y a pas grand mal !…

— Simon, mais j'aurais pu vous tuer ?

— Mais non… mais non ! Pas avec ce jouet d'enfant !

— Et votre jambe ? Vous ne pourrez peut-être plus marcher !…

— Allons, Jacqueline, cessez de vous alarmer. Dès notre arrivée à Assouan, on me fera passer aux rayons X, on extraira la balle, et tout ira bien.

Jacqueline poussa un profond soupir, s'agenouilla au chevet de Simon et pleura à chaudes larmes. Simon, avec gaucherie, lui caressa la tête. Son regard croisa celui de Poirot et le détective quitta la pièce. Au moment de franchir le seuil, il entendit la jeune fille prononcer, au milieu de ses sanglots :

— Comment ai-je pu faire cela ?… Oh ! Simon !… me pardonnerez-vous jamais ?

Dehors, Cornélia Robson s'appuyait sur la lisse.

— Tiens, c'est vous, monsieur Poirot ? Dire que par une si belle journée il se passe tant de drames !

— Lorsque le soleil brille, on ne voit pas la lune, dit Poirot, les yeux levés vers le ciel. Mais quand le soleil a disparu… quand le soleil a disparu…

— Plaît-il ? dit Cornélia étonnée.

— Ne faites pas attention, mademoiselle, je dis des bêtises, déclara Poirot en riant.

Lentement, il se rendit à l'arrière du bateau. En passant devant une cabine, il surprit des bribes de conversation et s'arrêta une minute.

« Après tout ce que j'ai fait pour toi… tu es une ingrate… sans aucun égard pour ta pauvre mère… Tu n'imagines pas à quel point je souffre ! »

Pinçant les lèvres, Poirot leva la main et frappa à la porte.

Aussitôt le silence s'établit, puis Mrs Otterbourne cria :

— Qui est-ce ?

— Miss Rosalie est-elle là ?

Rosalie apparut sur le seuil. Son aspect attrista Poirot. De larges cernes ombrageaient ses yeux et ses traits paraissaient vieillis.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'un ton aigre. Que voulez-vous ?

— Quelques instants d'entretien avec vous, mademoiselle, me feraient plaisir. Voulez-vous me suivre ?

— Pour quelle raison ?

— Je vous en prie, mademoiselle…

Elle sortit sur le pont et ferma la porte derrière elle.

— Eh bien ?

Poirot lui prit doucement le bras et l'attira vers l'arrière. Ils se trouvaient tout à fait seuls sur cette partie du pont.

— Eh bien ? demanda Rosalie de nouveau, sur le même ton désagréable.

Choisissant ses mots, Poirot s'exprima lentement.

— Vous êtes habituée, mademoiselle, à souffrir… et à supporter, seule, vos soucis. Mais croyez-moi, vous arrivez maintenant au bout de vos forces.

— Je ne sais à quoi vous faites allusion.

— J'exprime la vérité, la vérité nue et laide. Votre mère aime trop l'alcool, mademoiselle.

Rosalie ne répliqua pas. Pour une fois, elle semblait désemparée.

— Inutile de parler, mademoiselle. Je m'en chargerai à votre place. À Assouan, j'ai observé votre attitude à l'égard de votre mère. Malgré vos remarques irrespectueuses, vous sembliez en réalité la protéger contre un danger dont je n'ai pas tardé à deviner la nature… longtemps même avant d'avoir rencontré Mrs Otterbourne dans un état d'excitation pénible. Je me suis vite rendu compte qu'elle buvait en cachette… et c'est là un défaut des plus difficiles à corriger. Elle a réussi à se procurer à votre insu une provision de liqueurs et à l'enfermer dans votre cabine, à l'abri de vos regards. Je ne serais pas surpris que vous ayez découvert sa cachette pas plus tard qu'hier. Et cette nuit, dès que votre mère a été endormie, vous êtes sortie avec les bouteilles d'alcool, vous avez traversé le pont (puisque votre cabine se trouve du côté qui touche au rivage) et vous avez lancé le tout dans le Nil.

Il fit une pause.

— Ai-je raison, mademoiselle, oui ou non ?

— Oui, tout à fait raison, répondit Rosalie affreusement triste. J'ai été sotte de ne pas l'avouer. Mais je ne pouvais mettre tout le monde au courant. Cela me paraissait tellement stupide que…

Poirot acheva la phrase :

— Que l'on vous soupçonne d'un meurtre ?

Rosalie approuva d'un signe de tête, puis, de nouveau, éclata :

— J'ai pris tant de précautions pour dissimuler ce secret !… Ce n'est pas tout à fait la faute de ma mère… Elle subit une crise de découragement ; ses livres ne se vendent plus. Les gens sont las de ses romans. Elle souffre énormément. Alors, elle veut oublier. Lorsque je me suis aperçue de son défaut, j'ai tenté d'y remédier… mais elle récidivait toujours. C'est terrible, ajouta-t-elle en frémissant. Je dois sans cesse me tenir sur le qui-vive et l'emmener… Alors, elle m'en veut. Parfois… elle me déteste.

— Pauvre petite ! murmura Poirot.

Véhémente, Rosalie se révolta :

— Non ! Non ! Ne me plaignez pas. Votre pitié m'offusque. Mieux vaut ne pas me plaindre. (Elle poussa un long soupir.) Je suis si lasse… si lasse…

— Je le sais, dit Poirot.

— On me trouve antipathique, méchante, maussade. Je n'y peux rien. J'ai oublié tout savoir-vivre.

— C'est ce que je vous expliquais tout à l'heure : depuis trop longtemps vous souffrez seule.

— Je me sens soulagée de vous parler. Vous m'avez toujours témoigné tant de gentillesse, monsieur Poirot, et souvent je n'ai pas été très polie envers vous.

— La politesse n'est pas indispensable entre amis.

De nouveau, son visage exprima la méfiance.

— Allez-vous… divulguer cette histoire ? Sans doute y serez-vous contraint à cause de ces maudites bouteilles que j'ai jetées par-dessus bord ?

— À quelle heure êtes-vous sortie ? À une heure dix, n'est-ce pas ?

— À peu près. Je ne saurais l'affirmer.

— Miss Van Schuyler vous a aperçue. Et vous, l'avez-vous vue ?

— Non.

— Elle dit vous avoir regardée du seuil de sa cabine.

— Je n'ai pas tourné les yeux de son côté ; je ne voyais que le pont et le fleuve.

— Et vous n'avez remarqué personne sur le pont à ce moment ?

Il y eut une très longue pause. Absorbée dans ses réflexions, Rosalie plissait le front ; enfin, elle hocha la tête :

— Non, répondit-elle, je n'ai remarqué personne.

La figure de Poirot se rembrunit.

CHAPITRE XVI

DANS LA SOURICIÈRE

Les passagers, la mine contrite, entrèrent dans la salle à manger par petits groupes. Chacun semblait croire que le fait de s'attabler avec empressement devant une table bien servie dénotait une sécheresse de cœur.

Tim Allerton apparut quelques minutes après sa mère. La mauvaise humeur se lisait sur son visage.

— Que je regrette, mon Dieu ! d'avoir entrepris ce sacré voyage !

— Moi aussi, chéri, avoua sa mère. J'éprouve une profonde tristesse en songeant qu'une si belle femme a été assassinée de sang-froid ! Qu'il faut donc avoir l'âme noire pour commettre un si horrible forfait ! Et cette pauvre jeune fille !

— Jacqueline ?

— Oui, elle fait pitié. Elle a l'air si malheureuse !

— Cela lui apprendra à jouer avec les armes à feu, déclara Tim en se servant.

— Tu es d'une humeur massacrante aujourd'hui, Tim.

— On le serait à moins.

— Tout de même…

— J'attendais cette réponse. Il n'y a pas de « tout de même » qui tienne. Tous les passagers de ce bateau sont l'objet d'un soupçon, toi, moi et tous les autres.

— Oui, pour la forme, mais en réalité, tout cela est ridicule.

— Rien n'est ridicule lorsqu'il s'agit d'un meurtre. Ma chère maman, tu as beau respirer l'honnêteté et la droiture ; n'empêche que les policiers de Shellâl et d'Assouan ne te jugeront pas sur la mine.

— Peut-être connaîtra-t-on la vérité auparavant ?

— Et pourquoi ?

— M. Poirot va probablement la découvrir.

— Je l'en défie bien.

— Admettons, Tim, que tu aies raison. Mais comme il nous faut subir cette épreuve, mieux vaut en prendre notre parti le plus gaiement possible.

Cependant son fils ne se déridait point.

— Il y a aussi cette affaire de vol des perles.

— Le collier de Linnet ?

— Oui. Il paraît qu'on les a subtilisées.

— Voilà le mobile du crime, affirma Mrs Allerton.

— Penses-tu ! Tu mélanges deux choses bien distinctes.

— Qui t'a dit que ces perles s'étaient envolées ?

— Ferguson. Il tient la nouvelle de son camarade le mécanicien, qui lui-même l'a appris de la femme de chambre.

— Ces perles étaient admirables, opina Mrs Allerton.

Hercule Poirot s'assit à la table, en s'inclinant devant Mrs Allerton.

— Je suis un peu en retard, excusez-moi.

— Vous avez été si occupé, monsieur Poirot !

— En effet, chère madame.

Le détective commanda une bouteille de vin au steward.

— Nous sommes très éclectiques dans nos goûts, remarqua Mrs Allerton. Vous buvez toujours du vin. Tim prend du whisky et de l'eau de Seltz, et moi j'ai essayé tour à tour toutes les marques d'eaux minérales.

— Tiens ! fit Poirot, en regardant fixement Mrs Allerton, c'est une idée !

Puis, avec un haussement d'épaules, il bannit toute préoccupation de son esprit et se mit à bavarder.

— Mr Doyle est-il gravement blessé ? s'enquit Mrs Allerton.

— Oui, sa blessure est assez sérieuse. Le docteur Bessner désire gagner Assouan au plus vite pour faire radiographier la jambe de son patient et extraire la balle. Mais il espère qu'il ne restera pas estropié.

— Pauvre garçon ! murmura Mrs Allerton. Hier encore il paraissait si heureux, comblé de tous les biens de ce monde ! Et maintenant, sa femme a été tuée et lui-même est cloué sur sa couchette. J'espère que…

— Qu'espérez-vous, madame ? lui demanda Poirot, comme elle se taisait.

— J'espère qu'il n'en veut pas trop à cette pauvre enfant.

— À Mlle de Bellefort ? Au contraire, il s'est beaucoup inquiété à son sujet.

Poirot ajouta, en se tournant vers Tim :

— Ici se pose un petit problème psychologique. Tant que Mlle Jacqueline les a talonnés d'un endroit à l'autre, il semblait furieux. Mais à présent qu'elle l'a peut-être estropié pour la vie, toute sa colère semble évanouie. Comprenez-vous ce phénomène ?

— Oui, répondit Tim, tout songeur. Dans le premier cas, sa situation à lui était idiote…

— Vous touchez juste, approuva Poirot. Simon Doyle s'estimait offensé dans sa dignité d'homme.

— Maintenant, c'est elle qui se rend ridicule. Tout le monde la blâme et…

— Lui joue le rôle du héros magnanime. Il pardonne

généreusement, acheva Mrs Allerton. Les hommes sont de vrais enfants !

— Les femmes se plaisent à le proclamer, mais rien n'est plus faux, murmura Tim.

Poirot sourit, puis demanda au jeune homme :

— Est-ce que la cousine de Mrs Doyle, miss Johanna Southwood, lui ressemblait ?

— Vous confondez, monsieur Poirot. Joanna est notre cousine et elle était seulement une amie de Linnet.

— Pardon, je confondais en effet. Son nom figure souvent dans les échos mondains. Depuis quelque temps, je m'intéresse à cette jeune personne.

— Pourquoi ? interrogea Tim.

Poirot se leva à demi pour saluer Jacqueline de Bellefort qui passait près de leur table pour se rendre à la sienne. Les joues rouges et les yeux brillants, elle paraissait émue. En se rasseyant, Poirot, sans répondre à la question de Tim, murmura :

— Toutes les jeunes élégantes qui possèdent des bijoux précieux sont-elles aussi insouciantes que l'était Mrs Doyle ?

— Alors, c'est vrai : ces perles ont été volées ? dit Mrs Allerton.

— Qui vous l'a appris, madame ?

— Ferguson, répondit Tim.

— C'est exact, acquiesça Poirot.

— Sans doute ce vol du collier va-t-il nous causer à tous beaucoup d'ennuis ? C'est, du moins, l'opinion de Tim.

Son fils se renfrogna. Poirot s'adressa à lui :

— Vous avez peut-être assisté à une enquête de ce genre, monsieur Allerton ? Est-ce que par hasard vous vous êtes déjà trouvé dans une maison où pareil vol avait été commis ?

— Jamais ! trancha-t-il.

— Mais si, mon chéri, tu étais chez les Portarlington lorsqu'on a enlevé les diamants de cette affreuse femme !

— Tu as le don de tout embrouiller, maman. J'étais chez eux le jour où l'on a découvert que les diamants qui entouraient son gros cou étaient faux. La véritable substitution avait probablement eu lieu des mois auparavant… De fait, bien des gens prétendaient qu'elle l'avait opérée elle-même.

— Tu répètes les paroles de Joanna ! lui dit sa mère.

— Joanna n'était pas là.

— Mais elle connaissait très bien les Portarlington. Et je reconnais là sa mauvaise langue.

— Ah ! maman ! Tu t'acharnes toujours après cette pauvre Johanna !

Poirot changea aussitôt le sujet de la conversation. Il désirait

acheter un beau souvenir dans un magasin d'Assouan : une magnifique étoffe rouge et or. Mais il y avait des droits de douane à payer.

— On m'assure que le marchand indien peut l'expédier à ma place et qu'ainsi les droits seraient moins élevés. Croyez-vous que le colis arrivera à bon port ?

Mrs Allerton répondit que de nombreux touristes se faisaient envoyer ainsi leurs achats directement en Angleterre et que tous parvenaient à destination.

— Bien. Alors, je suivrai leur exemple. Il paraît que l'on a bien plus d'ennuis, lorsqu'on reçoit à l'étranger un colis venant d'Angleterre. Cela vous est-il arrivé, madame, au cours de vos déplacements ?

— Non, je ne pense pas, n'est-ce pas, Tim ? Bien entendu, toi tu reçois des livres de temps à autre, mais tout se passe sans difficulté.

— Pour les livres il en va différemment.

On venait de servir le dessert. Sans crier gare, le colonel se leva et prononça sa harangue.

Il ne fit qu'effleurer les circonstances du crime, annonça le vol du collier de perles et la perquisition qui allait être faite sur le bateau. Il pria tous les passagers de ne point quitter la salle à manger avant que cette formalité ne fût accomplie et leur demanda d'avoir l'extrême obligeance de se prêter eux-mêmes à une fouille individuelle.

Un bourdonnement s'éleva dans la salle. Des voix incrédules, indignées, surexcitées… Poirot murmura quelques mots à l'oreille de Race. Celui-ci appela un steward et lui donna un ordre. Puis, accompagné du détective, il sortit et referma la porte derrière lui.

Les deux hommes demeurèrent un instant accoudés sur la lisse. Race alluma une cigarette.

— Bravo pour votre idée ! Nous verrons bien ce qu'il y a là-dessous. Je leur accorde trois minutes.

La porte de la salle à manger s'ouvrit et le steward reparut. Saluant le colonel Race, il lui dit :

— Une dame demande à vous parler d'urgence, monsieur.

Le visage de Race s'épanouit.

— Quelle dame ?

— Miss Bowers, l'infirmière, monsieur.

Race montra quelque surprise.

— Faites-la venir au fumoir, mais que personne ne sorte de la salle à manger.

— Entendu, monsieur. Mon collègue y veillera.

À peine les deux hommes étaient-ils installés dans le fumoir que Miss Bowers entra.

— Eh bien, Miss Bowers, qu'avez-vous à me dire ?

Miss Bowers, très calme, ne trahissait aucune émotion.

— Excusez-moi, colonel Race, commença-t-elle. Vu les circonstances, je crois devoir vous remettre ceci.

Elle ouvrit son petit sac noir et en retira un collier de perles qu'elle étala sur la table.

CHAPITRE XVII

UNE KLEPTOMANE À BORD

La stupéfaction se peignit sur le visage du colonel Race lorsqu'il prit les perles sur la table.

— C'est extraordinaire ! Miss Bowers, voulez-vous avoir l'amabilité de vous expliquer ?

— Très volontiers. C'est d'ailleurs pourquoi je suis venue, répondit l'infirmière en s'asseyant dans un fauteuil. D'abord, je ne savais quelle décision prendre. La famille déteste le scandale et compte entièrement sur ma discrétion, mais, en la circonstance, je n'ai pas le choix. Ne trouvant rien dans les cabines, vous fouillerez ensuite les passagers. Si les perles étaient découvertes sur moi, ma situation serait des plus fâcheuses et la vérité percerait tout de même.

— Et quelle est cette vérité ? Auriez-vous pris ces perles dans la cabine de Mrs Doyle ?

— Oh ! non ! colonel Race. Miss Van Schuyler…

— Miss Van Schuyler ?

— C'est plus fort qu'elle. Elle ne peut résister à la tentation de voler… surtout des bijoux. Voilà pourquoi je l'accompagne partout. Si je suis attachée à sa personne, ce n'est pas tant pour surveiller sa santé que ses petites manies. Je me tiens toujours sur le qui-vive et par bonheur aucun ennui n'est survenu jusqu'ici. Il me faut ouvrir l'œil. Elle cache au même endroit tous les objets qu'elle prend sans cesse… enveloppés dans une paire de bas… ce qui simplifie ma tâche. Sur un bateau, ma surveillance devient plus difficile. Cependant, d'habitude, elle se tient tranquille la nuit. Elle a surtout envie de ramasser tout ce qui traîne à portée de sa main. Et les perles exercent sur elle une attraction irrésistible.

Miss Bowers se tut et Race lui demanda :

— Comment vous êtes-vous aperçue de ce vol ?

— Ce matin les perles étaient dans les bas. J'en ai deviné la provenance, car elles avaient souvent frappé mon regard. J'ai voulu les rapporter discrètement avec l'espoir que Mrs Doyle, n'étant pas encore levée, ne se serait point aperçue de leur disparition. Mais un steward se tenait à la porte de la cabine : il m'a fait part du crime et informée que personne ne devait entrer. Jugez de mon embarras. Néanmoins, je comptais revenir plus tard, m'introduire dans la cabine et remettre les perles avant qu'on ne s'aperçût de leur absence. J'ai passé toute la matinée à me demander quel parti prendre. Vous

comprenez, la famille Van Schuyler est si fière de son nom ! Jamais elle ne supportera de voir étaler cette affaire dans les journaux ! Mais on n'ira pas jusque-là, n'est-ce pas ?

Miss Bowers paraissait mal à l'aise.

— Tout dépend des circonstances, répondit le colonel Race sans se compromettre. Nous nous efforcerons de vous éviter tout désagrément. Mais que va nous dire miss Van Schuyler ?

— Elle niera, selon son habitude, et accusera même quelque personne mal intentionnée d'avoir apporté les perles dans sa cabine. Jamais elle n'avoue ses larcins. Voilà pourquoi, si je l'arrête à temps, elle va se coucher comme un agneau en prétextant qu'elle voulait contempler la lune, ou elle invoque une autre excuse de ce goût-là.

— Mlle Robson est-elle au courant de cette… faiblesse de sa parente ?

— Non, c'est une enfant simple et la famille préfère la laisser dans l'ignorance. Du reste, je me sentais de taille à veiller seule sur miss Van Schuyler, ajouta la compétente miss Bowers.

— Nous vous savons gré, mademoiselle, d'être venue nous voir sans retard, dit Poirot.

— Je suis certaine d'avoir agi pour le mieux, fit l'infirmière en se levant.

— N'en doutez pas un instant.

— D'autant plus qu'un assassinat a été commis…

Le colonel Race l'interrompit et lui dit d'une voix grave :

— Miss Bowers, je vais vous poser une question à laquelle je vous prie de répondre avec franchise. Miss Van Schuyler est une kleptomane. Est-ce que son déséquilibre mental ne la conduirait pas à la manie homicide ?

— Cela, non ! Je vous en donne ma parole ! Elle est incapable de faire du mal à une mouche.

Elle répondit avec une telle assurance qu'il semblait inutile de discuter davantage. Cependant, Poirot revint discrètement à la charge :

— Miss Van Schuyler souffrirait-elle de surdité ?

— Oui, monsieur Poirot. Lorsqu'on lui parle, on ne s'en douterait pas. Mais souvent elle ne m'entend pas entrer dans sa chambre.

— Croyez-vous qu'elle aurait entendu quelqu'un remuer dans la cabine de Mrs Doyle, voisine de la sienne ?

— Sûrement pas. Sa couchette est placée contre la cloison opposée. Elle n'aurait sûrement rien entendu.

— Merci, miss Bowers.

— Voulez-vous retourner dans la salle à manger et attendre avec les autres ? lui dit Race.

Il lui ouvrit la porte, la regarda descendre l'escalier.

— La réaction de l'infirmière a été bien rapide, dit-il ensuite. Et Miss Van Schuyler ? Pensez-vous que nous puissions l'éliminer de la liste des suspects ? Pour s'approprier ce joyau, elle a pu commettre le crime. Je ne me fie pas outre mesure aux affirmations de l'infirmière. Elle ne songe qu'à défendre l'honneur de la famille Van Schuyler.

Poirot acquiesça. Il ne cessait de passer les perles entre ses doigts et de les lever à la hauteur de ses yeux.

— Admettons donc, dit-il, qu'une partie de l'histoire racontée par la vieille dame soit vraie. Elle a bien regardé hors de sa cabine et vu Rosalie Otterbourne. Mais je ne crois pas qu'elle ait entendu du bruit dans la cabine de Linnet Doyle. Elle jetait un coup d'œil par sa porte entrouverte avant de sortir pour prendre les perles.

— Ainsi, la jeune Otterbourne se trouvait dehors ?

— Oui. Elle jetait dans le Nil les bouteilles de liqueur que sa mère tenait cachées dans leur cabine.

— Ainsi c'est cela son secret ! Bien dure épreuve pour une jeune fille ! commenta Race avec sympathie.

— Si Linnet Doyle a été assassinée vers une heure dix, c'est-à-dire après que tous les passagers s'étaient retirés chez eux, il me paraît bizarre que nul d'entre eux n'ait perçu la détonation. Évidemment, un revolver d'un si petit calibre ne fait pas beaucoup de bruit, mais un calme absolu régnait à bord et le moindre coup de feu ne pouvait passer inaperçu. Mais je commence à comprendre à présent : la cabine avant était vide puisque Mr Doyle se trouvait dans celle du docteur Bessner ; la cabine arrière occupée par la vieille Américaine, qui est sourde. Reste seulement…

Il fit une pause et interrogea du regard Poirot, qui hocha la tête.

— … la cabine contiguë de l'autre côté du bateau : celle de Pennington. Nous revenons toujours à Pennington.

— Tout à l'heure, nous y reviendrons pour de bon et cette fois… nous ne prendrons plus de gants avec lui.

— En attendant, commençons notre perquisition dans les cabines. Les perles nous fournissent un prétexte des plus plausibles… bien qu'elles nous aient été rapportées… car miss Bowers n'ira pas le clamer sur les toits.

— Ah ! ces perles !

Poirot les leva une fois de plus vers la lumière ; il les caressa du bout de sa langue et essaya même d'en mordre une. Puis, avec un soupir, il rejeta le collier sur la table.

— Mon pauvre ami, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je ne suis pas un expert en pierres précieuses, mais j'ai eu plusieurs fois dans ma vie l'occasion d'étudier les perles de près. Eh bien, croyez-moi, ce beau collier qui vient de nous être rendu n'est composé que de perles fausses !

CHAPITRE XVIII

OÙ EST LOUISE BOURGET ?

Le colonel Race lâcha un juron.

— Ce n'est pas possible ! Nous n'en sortirons pas !

Il prit à son tour le collier.

— Je veux espérer que vous vous trompez…

— Certainement pas. Nous sommes en face d'une très belle copie. Et, qui plus est, je puis vous affirmer aussi que les perles que Mrs Doyle portait le premier soir sur ce bateau, perles que j'ai vivement admirées, étaient, celles-là, véritables.

— Donc, deux hypothèses. Primo : Miss Van Schuyler a subtilisé les perles fausses, alors que le collier authentique était déjà volé par quelqu'un d'autre. Secundo : cette histoire de kleptomanie est montée de toutes pièces. Ou bien miss Bowers est une voleuse qui, pour écarter d'elle tout soupçon, a imaginé cette tactique et restitué les fausses perles, ou bien nous sommes en présence de voleurs bien organisés opérant sous les dehors d'une riche famille américaine.

— Le problème est ardu, murmura Poirot. Toutefois, permettez-moi d'attirer votre attention sur un point : reproduire ce collier au point de tromper Mrs Doyle elle-même, exige une habileté professionnelle extraordinaire. Ce travail n'a pu être exécuté en hâte et l'artiste a dû avoir l'original entre les mains assez longtemps pour l'étudier de près.

Race se leva.

— Inutile d'en discuter davantage pour l'instant. Poursuivons notre besogne. Il faut de toute urgence retrouver les perles véritables. En même temps, ne cessons d'ouvrir l'œil.

Ils visitèrent d'abord les cabines occupées sur le pont inférieur.

Celle de Richetti contenait quelques ouvrages d'archéologie, en différentes langues, plusieurs costumes, des lotions capillaires très parfumées et deux lettres personnelles… l'une venait d'une exposition archéologique en Syrie, l'autre d'une sœur de l'Italien, datée de Rome. Tous ses mouchoirs étaient en soie et en couleur.

Les deux hommes passèrent dans la cabine de Ferguson.

Un fouillis de brochures et de photographies. Une garde-robe, composée de vêtements usés ou déchirés ; cependant, le linge de corps était d'excellente qualité et les mouchoirs de toile fine très coûteux.

— Voilà une anomalie extrêmement intéressante, murmura Poirot.

— Curieux ! remarqua Race. On ne voit ni lettres, ni papiers personnels.

Poirot tenait dans le creux de sa main une chevalière qu'il examina longuement avant de la replacer dans le tiroir où il l'avait prise.

Les deux détectives entrèrent ensuite dans la cabine de Louise Bourget. La femme de chambre prenait ses repas après les autres passagers, mais Race l'avait fait prévenir de rejoindre les autres. Un garçon de cabine vint vers eux.

— Pardon, monsieur, je n'ai pu trouver Mlle Bourget. Je ne sais où elle est allée.

Race jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cabine : elle était vide.

Ils remontèrent sur le pont-promenade, commencèrent leur visite à tribord et entrèrent dans la première cabine, celle de James Fanthorp. Ici régnait un ordre méticuleux. Ce passager ne s'encombrait pas de bagages, mais ils étaient luxueux.

— Pas de lettres non plus, dit Poirot, pensif. Notre ami Fanthorp pousse les précautions jusqu'à détruire sa correspondance.

Leur prochaine visite fut pour la cabine voisine, occupée par Tim Allerton. Tout ici indiquait un esprit méditatif : un exquis petit triptyque, un gros rosaire de bois sculpté. Dans un tiroir, quantité de lettres. Poirot, qui ne se faisait jamais scrupule de lire la correspondance d'autrui, y jeta un coup d'œil et n'y vit aucune missive de Joanna Southwood. D'un air distrait, il ramassa sur la table un tube de seccotine, le tint un instant entre ses doigts et le remit en place.

— Continuons, dit-il.

— Pas de mouchoirs bon marché, observa Race en replaçant le contenu d'un tiroir.

Suivait la cabine de Mrs Allerton, d'une rare propreté, et où flottait un parfum de lavande.

La perquisition vite terminée, Race prononça cette phrase :

— Voilà au moins une femme distinguée.

Dans la cabine voisine étaient rangés le linge et les vêtements de Simon Doyle. Son pyjama et ses objets de toilette avaient été portés chez le docteur Bessner, mais le reliquat de ses bagages, deux superbes valises en cuir et un sac en toile, demeuraient encore là et ses vêtements étaient suspendus dans la garde-robe.

— Ici, nous allons tout passer en revue avec soin. Il se peut, en effet, que le voleur y ait caché les perles.

— Vous croyez ?

— Mais oui. Le voleur sait que tôt ou tard on procédera à une perquisition, et qu'une cachette dans sa propre cabine le trahira. Les salons ouverts à tous les passagers présentent d'autres inconvénients. Or, voici la cabine d'un homme incapable de s'y rendre lui-même. Si

nous découvrons les perles ici, nous n'en serons guère plus avancés.

Leurs recherches méticuleuses n'aboutirent à rien.

— Zut ! murmura Poirot, et une fois de plus les deux détectives sortirent sur le pont.

Race avait fermé la cabine de Linnet Doyle, mais il conservait la clé sur lui. Il l'ouvrit et tous deux entrèrent.

Après l'enlèvement du corps de la jeune femme, personne n'était entré dans cette pièce.

— Poirot, fit Race, si l'on doit dénicher quelque chose d'intéressant ici, je vous en prie, mettez-vous à l'œuvre. Vous y réussirez mieux que personne.

— Vous ne songez pas aux perles, cher ami ?

— Non. Mais au meurtrier. C'est l'essentiel. Un détail a pu m'échapper ce matin.

Avec calme et adresse, Poirot mena sa perquisition. À genoux, il étudia chaque lame de parquet. Il fouilla le lit, la garde-robe, la commode, la malle et les deux valises. Puis il inspecta le nécessaire de toilette aux articles incrustés d'or. Enfin, son attention se porta sur le lavabo, au rayon garni de crèmes de beauté, de poudre et de lotions pour le visage. Poirot s'intéressa en particulier à deux flacons de vernis à ongles. Enfin, il les prit et les porta sur la table de toilette. Le flacon de *Nailex Rose* ne contenait au fond que quelques gouttes d'un liquide rouge sombre. Le flacon de *Nailex Cardinal* était presque plein, Poirot les déboucha l'un après l'autre et les renifla longuement.

Une odeur douceâtre de bonbons anglais se répandit dans la pièce. Avec une légère grimace, Poirot reboucha les récipients.

— Quoi de neuf ? lui demanda Race.

Le détective répondit par un proverbe français :

— On ne prend pas les mouches avec du vinaigre…

Puis il ajouta, en poussant un soupir :

— Cher ami, nous jouons de malheur. L'assassin n'est vraiment pas chic. Il n'a pas laissé tomber son bouton de manchette, le bout de sa cigarette ou la cendre de son cigare… S'il s'agit d'une dame, elle aurait pu tout au moins oublier son mouchoir, son bâton de rouge ou son petit peigne.

— Ou son flacon de vernis à ongles ?

Poirot haussa les épaules.

— Il faut que j'interroge la femme de chambre. Il y a là un mystère qui m'intrigue…

— Je me demande où est passée cette fille ? dit Race.

Les deux hommes quittèrent la cabine, la refermèrent à clef derrière eux et passèrent dans celle de miss Van Schuyler.

Ils y retrouvèrent tous les signes extérieurs d'opulence : articles de toilette coûteux, riches bagages ; un certain nombre de lettres

personnelles et de papiers, tous parfaitement en ordre.

La cabine contiguë était celle de Poirot et ensuite celle de Race.

— Je ne pense tout de même pas que le voleur ait eu l'aplomb de cacher son butin dans nos cabines ?

— On ne sait jamais ! Naguère, dans l'Orient-Express, je menais une enquête après un assassinat. Un kimono écarlate avait disparu. J'ai fini par remettre la main dessus, savez-vous dans quel endroit ? Dans ma propre valise. Quel toupet !

— Voyons donc si quelqu'un nous a joué ce tour cette fois-ci.

Mais le voleur de perles s'était montré plus discret.

Passant à bâbord, ils fouillèrent méticuleusement la cabine de miss Bowers, mais n'y découvrirent rien de suspect. Ses mouchoirs de toile unie portaient une initiale.

À côté, dans la cabine des dames Otterbourne, leurs efforts ne donnèrent non plus aucun résultat.

Dans celle du docteur Bessner, Simon Doyle était toujours couché avec, à son chevet, un plateau chargé de plats encore intacts.

— Impossible de manger, dit-il en manière d'excuse.

Il paraissait fiévreux et plus mal en point que le matin. Poirot approuva le souci du médecin de faire transporter son malade le plus vite possible dans une clinique où il recevrait des soins appropriés.

Il expliqua l'objet de leur visite et Simon, apprenant que les perles de sa femme avaient été restituées par miss Bowers, mais qu'elles étaient fausses, témoigna d'un extrême étonnement.

— Vous êtes bien sûr, monsieur Doyle que Mrs Doyle n'a pas emporté en voyage une copie de son collier de perles ?

— Absolument sûr ! protesta Simon. Linnet raffolait tant de ses perles, qu'elle les portait partout. Elles étaient assurées contre tous risques. Voilà sans doute pourquoi elle négligeait toute précaution.

— Dans ce cas, continuons nos recherches, dit Poirot en ouvrant un tiroir.

Race s'attaqua à une valise.

Ces nouvelles recherches n'aboutirent à rien.

Les deux détectives passèrent un temps assez considérable dans la cabine de Pennington et examinèrent avec soin une valise gonflée de documents légaux prêts pour la signature de Linnet.

Poirot hocha tristement la tête.

— Toute cette paperasserie me semble normale. Est-ce votre avis ?

— Ma foi, oui. Mais nous n'avons pas affaire à un novice. Si Pennington avait eu en main un document compromettant… une procuration ou quelque papier de ce genre, soyez certain qu'il l'aurait déjà fait disparaître.

— Sans aucun doute.

Poirot retira un lourd revolver Colt du tiroir supérieur de la commode, l'examina un instant, puis le remit en place.

— Il y aura donc toujours des gens qui ne quittent jamais leur revolver, même en voyage ?

— Oui, et cela me semble un peu louche. Cependant Linnet Doyle n'a pas été tuée avec une arme de cette dimension.

Il fit une pause et continua :

— Je crois avoir trouvé une explication quant au revolver lancé par-dessus bord. Supposons que le véritable meurtrier l'ait laissé dans la cabine de la victime et qu'une autre personne l'ait enlevé pour le jeter dans le fleuve ?

— Possible. J'y ai moi-même songé. Mais cette hypothèse soulève de nouveaux problèmes. Qui est cette autre personne ? Quel intérêt l'aurait poussée à protéger Jacqueline de Bellefort en faisant disparaître le revolver ? Que venait-elle faire là ? Seule, à notre connaissance, miss Van Schuyler a pénétré dans la cabine. Est-il admissible que la vieille Américaine ait subtilisé l'arme ? Désirait-elle couvrir Jacqueline de Bellefort ? Quelle autre justification donner à la disparition du revolver ?

Race suggéra :

— Elle a pu reconnaître son écharpe, flairer le danger, et jeter le tout dans l'eau pour éviter des ennuis.

— Passe encore pour l'écharpe, mais aurait-elle également songé à se débarrasser de l'arme ? J'accepterais toutefois cette solution… Dieu ! j'ai rarement vu une affaire si compliquée !

Comme ils quittaient la cabine de Pennington, Poirot recommanda à Race de perquisitionner dans la cabine de Jacqueline, celle de Cornélia et les deux dernières du bout qui étaient vides, tandis que lui-même irait dire quelques mots à Simon Doyle.

Il revint sur ses pas et entra de nouveau chez le docteur Bessner.

— Écoutez, monsieur Poirot, lui dit Simon. J'ai bien réfléchi. Je suis absolument certain que Linnet portait, hier, ses vraies perles.

— Comment cela, monsieur Doyle ?

— Parce que… Linnet… (il tressaillit en prononçant le nom de sa femme) s'amusait, avant le dîner, à faire passer ses perles entre ses doigts et parlait de son collier. Elle s'y connaissait en matière de perles et elle aurait décelé une substitution.

— N'oubliez pas que l'imitation est parfaite. À propos, Mrs Doyle se séparait-elle parfois de ses perles… pour les prêter à une amie, par exemple ?

Embarrassé par cette question, Simon rougit.

— Vous comprenez, monsieur Poirot, il m'est difficile de vous répondre. Je… je connaissais… Linnet… depuis si peu de temps !

— Ne l'aurait-elle point, par hasard, confié à Mlle de Bellefort ?

— Quoi ?

Simon s'empourpra, tenta de se redresser sur son séant, mais retomba en arrière, le visage crispé de souffrance.

— Vous voudriez me faire croire que Jacqueline a volé les perles ? C'est faux. J'en répondrais sur ma tête ! Jacqueline est la droiture même.

Poirot le regarda en clignant malicieusement des yeux.

— Aïe ! Je viens de poser le pied sur un nid de guêpes !

Simon, point troublé par cette boutade du détective, répéta :

— L'honnêteté même ! monsieur Poirot.

Poirot se rappela la voix suave de la jeune fille lui disant au bord du Nil, à Assouan : « J'aime Simon et il m'aime. »

Il s'était demandé laquelle des déclarations entendues cette nuit-là était la plus sincère. Les événements semblaient lui prouver que celle de Jacqueline se rapprochait le plus de la vérité.

La porte s'ouvrit et Race entra.

— Rien de neuf, annonça-t-il brusquement. D'ailleurs, nous nous y attendions. Voici les stewards avec leur rapport sur la fouille des passagers.

Un homme et une femme apparurent au seuil de la cabine. L'homme parla le premier :

— Nous n'avons rien trouvé, monsieur.

— Aucun des passagers n'a fait le méchant ?

— Seulement M. Richetti, monsieur. Il s'est débattu comme un diable, prétextant que cette fouille était ignominieuse. Il portait un revolver sur lui.

— Quel genre ?

— Un Mauser automatique 25, monsieur.

Race se tourna vers la stewardess, une grande et belle femme.

— Je n'ai rien découvert non plus sur les dames, monsieur. Elles ont fait des tas d'embarras, sauf Mrs Allerton qui s'est montrée docile comme tout. À propos, la jeune miss Rosalie Otterbourne avait un petit revolver dans son sac à main.

— Quel calibre ?

— Très petit, monsieur, avec un manche incrusté de nacre, un vrai jouet.

— Que le diable se charge de cette enquête, grommela Race. Je croyais cette jeune fille hors de tout soupçon. Je commence à me demander si toutes les femmes sur ce maudit bateau portent des revolvers-joujoux avec crosses en nacre.

Puis, s'adressant à la femme :

— A-t-elle trahi quelque émotion devant votre trouvaille ?

— Je ne pense pas qu'elle s'en soit aperçue. J'avais le dos tourné pendant que je visitais les sacs à main.

— Pourtant elle a dû penser que vous alliez trouver son arme. Je n'y comprends rien. Et la femme de chambre ?

— Nous l'avons cherchée en vain dans tout le bateau, monsieur.

— De qui parlez-vous ? interrogea Simon.

— De Louise Bourget, la femme de chambre de Mrs Doyle. Elle a disparu.

— Disparu ?

— C'est peut-être elle qui a volé les perles, dit Race pensif. Elle seule avait la possibilité d'en faire exécuter une réplique.

— Ayant appris qu'on allait procéder à une fouille dans les cabines, elle se sera jetée à l'eau, conclut Simon.

— Mais non ! Une femme ne se jette pas à l'eau d'un bateau comme le *Karnak* sans qu'on s'en aperçoive. Elle se cache certainement à bord.

De nouveau, il s'adressa à l'employée.

— Quand l'a-t-on vue pour la dernière fois ?

— Environ une demi-heure avant le coup de gong du déjeuner, monsieur.

— Allons donc dans sa cabine, dit Race. Nous saurons ainsi à quoi nous en tenir.

Suivi de Poirot, il descendit au pont inférieur. Ils ouvrirent la porte de la cabine et entrèrent.

Louise Bourget, dont la profession consistait à tenir en ordre les vêtements des autres, témoignait moins de soin en ce qui concernait ses objets personnels. Un vrai bric-à-brac jonchait le dessus de la commode ; une robe dépassant la valise empêchait de la fermer et les dossiers des chaises étaient chargés de linge.

Tandis que Poirot, de ses doigts agiles, ouvrait les tiroirs de la commode, Race examina le contenu de la valise.

Les chaussures de Louise étaient rangées au pied du lit ; l'une d'elles en cuir verni faisait avec le parquet un angle extraordinaire, et ne semblait reposer sur rien ; ce détail si étrange frappa l'attention de Race. Il referma la valise et se baissa pour regarder les souliers. Il laissa échapper une exclamation qui fit se retourner Poirot.

— Qu'y a-t-il ?

Race répondit.

— Elle n'a pas disparu. Elle est ici… sous le lit.

CHAPITRE XIX

UN SECOND CRIME

Le cadavre de Louise gisait à présent au milieu de la cabine. Poirot et Race se penchèrent pour l'examiner. Race se redressa le premier.

— La mort doit remonter à plus d'une heure ; Bessner nous renseignera sur ce point. Un coup de poignard au cœur l'a foudroyée.

Le visage félin de Louise Bourget semblait convulsé par la surprise et la fureur…

Poirot s'inclina de nouveau et souleva doucement la main droite. Quelque chose apparut entre les doigts. Le détective l'enleva et tendit à Race un petit morceau de papier mince, filigrané, de teinte mauve, tirant sur le rose.

— Vous voyez ce que c'est ?

— De l'argent.

— Le coin d'un billet de banque de mille francs.

— Je devine ce qui s'est passé, mon cher Poirot. Elle en savait trop et faisait chanter l'assassin. Ce matin, son attitude m'a paru très embarrassée.

— Nous avons été des idiots… des imbéciles ! s'écria Poirot. À ce moment-là, nous aurions dû nous méfier. Que nous a-t-elle dit ? « Qu'aurais-je pu voir ou entendre ? Je me trouvais sur le pont inférieur. Si, incapable de dormir, j'avais remonté l'escalier, alors peut-être aurais-je vu cet assassin, ce monstre entrer dans la cabine de Madame ou en sortir… » Et voilà exactement ce qui s'est produit. Elle est bien montée. Elle a vu quelqu'un se glisser chez sa maîtresse… ou en sortir. Elle est victime de sa folle cupidité…

— Tout cela ne nous apprend pas le nom du meurtrier, conclut Race, découragé.

— Non, mais à présent, nous en savons davantage… nous savons presque tout… mais nos hypothèses semblent invraisemblables… Pourtant, les choses ont dû se dérouler ainsi. Faut-il que j'aie été bête ce matin ! Tous deux nous avions l'impression que cette femme nous dissimulait quelque chose… et nous n'avons pas cherché à en découvrir la vraie raison : le chantage !

— Immédiatement après, elle a dû exiger le paiement de son silence, en proférant des menaces. L'assassin s'est vu contraint d'accéder à sa demande et a payé en billets de banque français. Ne discernez-vous là rien d'extraordinaire ?

Poirot hocha pensivement la tête.

— Ma foi, non… Bien des gens emportent avec eux une somme en espèces pour le voyage, des livres sterling, des dollars et, très souvent, des billets de banque français. Le meurtrier peut avoir payé Louise Bourget avec différentes monnaies étrangères. Poursuivons cette reconstitution.

— L'assassin entre chez la femme de chambre, lui remet l'argent, et alors…

— Et alors, acheva Poirot, elle compte les coupures. Pendant cette opération, elle ne s'est pas méfiée. L'autre en a profité pour la frapper. Son coup réussi, il reprend son argent et s'enfuit… sans s'apercevoir que le coin d'un des billets est resté entre les doigts de la femme.

— Cette négligence lui sera fatale, déclara Race.

— Permettez-moi d'en douter. L'assassin examinera ses billets et remarquera le coin déchiré. S'il est avare, il ne se résoudra point à détruire un billet de mille francs… mais je crains bien que son tempérament ne soit tout l'opposé.

— À quoi le voyez-vous ?

— Ce dernier crime et le meurtre de Mrs Doyle exigeaient certaines qualités : du courage, de l'audace, de l'esprit de décision et de la promptitude dans l'action… qualités qui ne sont guère compatibles avec une nature prudente et parcimonieuse.

L'examen médical du docteur Bessner fut rapide.

— La mort remonte à plus d'une heure, déclara-t-il. Elle a été instantanée.

— De quelle arme s'est-on servi ?

— Une lame mince et effilée. Je puis vous en montrer un spécimen.

De retour dans sa cabine, il ouvrit une valise et en retira un bistouri.

— Il s'agit d'une lame de ce genre, et non point d'un couteau de table.

— J'aime à croire, docteur, qu'il ne vous manque aucun de vos instruments chirurgicaux ?

Bessner rougit d'indignation.

— Quoi ? Pensez-vous que moi, Bessner, chirurgien renommé, j'aurais tué une femme de chambre ? Cette insinuation est grotesque, absurde ! Mes instruments sont au complet. Tous se trouvent là, à leur place. Vérifiez-le vous-mêmes ! Je n'oublierai jamais, messieurs, cette insulte à ma profession !

D'un coup sec, le docteur Bessner referma sa trousse, la lança au milieu de la cabine et sortit sur le pont.

Il revint presque aussitôt.

— Faites-moi à présent le plaisir de quitter ma cabine. Je vais

refaire le pansement de mon blessé.

Miss Bowers, qui l'accompagnait, se tenait dans une attitude rigide et compassée, en attendant le départ des deux détectives.

Race et Poirot sortirent tranquillement. Race murmura une vague salutation et Poirot tourna à gauche sur le pont. Devant la cabine des dames Otterbourne, Jacqueline et Rosalie bavardaient. Rosalie adressa pour la première fois un sourire aimable et timide à Poirot.

— Vous parliez du crime, je parie, mesdemoiselles ?

— Vous vous trompez, monsieur Poirot, répondit Rosalie. Nous étions en train de comparer nos bâtons de rouge.

— Ah ! les femmes ! Toujours les mêmes ! murmura Poirot.

Mais son sourire avait quelque chose de forcé. Jacqueline de Bellefort demanda :

— Y aurait-il un nouveau malheur ?

— Vous devinez juste, mademoiselle.

— Quoi donc ? s'enquit Rosalie.

— La femme de chambre de Mrs Doyle vient d'être assassinée, annonça-t-il.

— Assassinée ? s'écria Jacqueline. Vous avez bien dit « assassinée » ?

— Hélas, oui !

Tout en répondant à Jacqueline, Poirot ne quittait pas des yeux Rosalie.

— Comprenez-moi bien : cette jeune femme a été témoin d'un acte qu'elle n'aurait pas dû voir. Alors… on l'a réduite au silence de crainte qu'elle ne vende la mèche.

— De quoi a-t-elle été témoin ?

La question venait de Jacqueline mais Poirot regarda Rosalie en répondant :

— Elle a certainement vu quelqu'un entrer et sortir de la cabine de Linnet Doyle pendant la nuit du crime.

L'oreille fine de Poirot entendit la respiration haletante de Rosalie ; il vit cligner ses paupières. Rosalie Otterbourne venait de réagir comme il s'y attendait. Elle lui demanda :

— A-t-elle dit qui elle a vu ?

Poirot hocha négativement la tête. Des bruits de pas approchaient. Cornélia Robson arrivait en courant :

— Jacqueline ! Il s'est encore passé quelque chose d'affreux !

L'interpellée se dirigea vers elle. Presque inconsciemment Poirot et Rosalie Otterbourne s'éloignèrent dans le sens opposé.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, monsieur Poirot ? Que complotez-vous contre moi ?

— En réponse à vos deux questions, je vous en poserai une : Pourquoi ne m'avouez-vous pas toute la vérité, mademoiselle ?

— Quoi, monsieur Poirot ? Ne vous ai-je pas tout dit ce matin ?

— Excusez-moi : vous m'avez caché le fait que vous portiez dans votre sac à main un petit revolver à la crosse de nacre. Et vous avez omis de me révéler tout ce dont vous avez été témoin cette nuit.

Rosalie rougissante, répliqua :

— Ce n'est pas vrai. Je ne porte jamais de revolver dans mon sac.

— Je ne parle pas d'un gros revolver, mais d'un petit joujou.

Faisant demi-tour, elle s'élança dans sa cabine et en sortit avec, à la main, son sac de cuir gris.

— Vous dites des sottises, monsieur Poirot. Fouillez ce sac si vous voulez !

Poirot l'ouvrit et ne trouva point de revolver.

— Veuillez constater, monsieur Poirot, je vous assure que pour une fois, vous vous trompez. Il en va de même de vos paroles ridicules de tout à l'heure.

— Là je ne pense pas avoir tort.

— Monsieur Poirot, vous me mettez hors de moi ! (Furieuse, elle frappa du pied.) Quand vous avez une idée en tête, impossible de vous en faire démordre.

— Je voudrais bien que vous me racontiez enfin toute la vérité.

— Quelle vérité ? Vous semblez la connaître mieux que moi.

— Vous tenez à ce que je vous dise moi, ce que vous avez vu ? Voici. Lorsque vous avez contourné l'arrière du bateau, vous vous êtes arrêtée involontairement parce que vous avez vu un homme sortir d'une cabine située vers le milieu du pont… la cabine de Linnet Doyle. Vous vous en êtes rendu compte par la suite. Cet homme, ayant fermé la porte, est reparti… vers l'avant, et il est peut-être entré dans une des deux dernières cabines. Est-ce que cette fois je me trompe ?

Rosalie ne répondit point. Poirot continua :

— Vous croyez plus prudent de garder le silence, n'est-ce pas ? Vous craignez, en parlant, de signer votre arrêt de mort.

Un instant il s'imagina qu'elle avait mordu à l'hameçon… qu'en l'accusant de manquer de courage, il obtiendrait plus de résultats que par de subtils arguments.

Rosalie entrouvrit ses lèvres frémissantes et prononça :

— Je n'ai vu personne !

CHAPITRE XX

LA TROISIÈME VICTIME

Miss Bowers, ramenant ses manchettes sur ses poignets, quitta la cabine du docteur Bessner.

Jacqueline se sépara soudain de Cornélia et accosta l'infirmière :

— Comment va-t-il ? lui demanda-t-elle.

Poirot arriva juste à temps pour entendre la réponse. Miss Bowers paraissait quelque peu gênée.

— Pas trop mal.

— Vous voulez dire que son état a empiré ? s'écria Jacqueline.

— Je ne vous cacherai pas que j'ai hâte que nous arrivions. Alors on pourra le passer aux rayons X, la blessure sera nettoyée proprement et anesthésiée. Monsieur Poirot, quand débarquerons-nous à Shellâl ?

— Demain matin.

Miss Bowers pinça les lèvres.

— C'est très ennuyeux. Nous faisons l'impossible, mais l'infection est toujours à craindre.

Jacqueline saisit miss Bowers par le bras et la secoua.

— Il ne mourra pas, n'est-ce pas ?

— Mais non, mademoiselle. Cependant, cette montée de fièvre m'inquiète un peu…

Jacqueline relâcha le bras de l'infirmière qui s'éloigna. Accoudée sur la lisse la jeune fille tournait le dos à Poirot.

Jacqueline fit demi-tour et, aveuglée par les larmes, regagna sa cabine à tâtons. Une main lui prit le coude pour la guider. À son côté, elle entrevit Poirot. Elle s'appuya sur lui et il la reconduisit dans sa cabine. Secouée par les sanglots, elle s'affaissa sur la couchette.

— Il va mourir ! Il va mourir ! Je sais qu'il va mourir, et c'est moi qui l'aurai tué. Oui ! c'est moi !

— Mademoiselle, ce qui est fait est fait. À quoi bon revenir sur le passé ? Les regrets sont superflus.

Ses pleurs redoublèrent.

— C'est moi qui l'aurai tué ! Et je l'aime tant… Je l'aime tant…

— Trop, soupira Poirot.

Déjà, lors de leur toute première rencontre, il avait conçu cette opinion. Aujourd'hui il pensait de même. Hésitant, il reprit la parole.

— Croyez-m'en, n'ajoutez pas une foi aveugle aux propos de miss Bowers. Ces infirmières professionnelles sont, à mon sens, trop pessimistes.

Souriant à travers ses larmes, Jacqueline dit :

— Essayez-vous de me consoler, monsieur Poirot ?

— Ah ! s'exclama Poirot en riant, la pitié pure n'est-elle pas un sentiment très élevé ?

De nouveau, il sortit sur le pont. Le colonel Race, qui faisait les cent pas, l'appela :

— Mon brave Poirot, je viens de réfléchir à l'instant à cette remarque de Doyle… au sujet d'un télégramme.

— Ah ! oui… je m'en souviens.

— Il n'a peut-être aucune importance, mais ne négligeons aucun détail. Sacrebleu ! Nous avons deux cadavres sur les bras et nous marchons toujours dans les ténèbres.

— Non pas dans les ténèbres… en pleine lumière. Réfléchissez un moment aux indications que je vais vous donner. Mlle de Bellefort a déclaré qu'une tierce personne a surpris notre conversation, un soir dans le jardin d'Assouan. De son côté, Mr Tim Allerton nous a dit ce qu'il avait fait et entendu pendant la nuit du crime. N'oublions pas non plus les réponses significatives de Louise Bourget à nos questions ce matin même. D'autre part, Mrs Allerton boit de l'eau, son fils du whisky et moi du vin. Ajoutez à cela les deux flacons de vernis à ongles et le proverbe que j'ai cité. Enfin, nous arrivons au point crucial de cette affaire : le revolver, enveloppé dans un mouchoir à bon marché et une écharpe de velours, a été jeté dans le Nil…

Race garda le silence un moment, puis, observa :

— Non, je ne vois encore rien.

— Si… si… Vous entrevoyez la moitié de la vérité. Rappelez-vous ceci : Dès le début, j'ai compris tout l'intérêt qu'offrait l'absence du revolver dans la cabine de la victime. Mais depuis une demi-heure à peine, j'ai compris ce dont il s'agissait.

— Vous ne tarderez à y voir clair. Un peu de réflexion, je vous prie. Pour l'instant, revenons à ce télégramme… du moins, si Bessner consent à nous recevoir.

Le docteur Bessner les accueillit, la mine renfrognée.

— Quoi encore ? Vous désirez revoir mon blessé ?

Poussant un grognement, le médecin se rangea de côté et laissa pénétrer les deux hommes. Puis, il sortit.

— Qu'y a-t-il ? demanda Simon Doyle.

— Rien de sensationnel, répondit Race. Tout à l'heure, quand les stewards sont venus me faire leur rapport, ils nous ont parlé de l'exécrable humeur de Richetti. N'y a-t-il pas eu un léger incident entre votre femme et lui au sujet d'un télégramme ?

— Oui. À l'arrêt de Ouadi Halfa, Linnet a cru voir une dépêche pour elle au tableau des correspondances. Elle avait oublié qu'elle ne s'appelait plus Ridgeway, et ce nom de Richetti, vu d'une certaine

distance et mal écrit, ressemble assez à Ridgeway. Linnet a donc ouvert le télégramme, n'y a rien compris, et est demeurée perplexe, lorsque l'Italien, furieux, a surgi et lui a arraché le message des mains. Elle lui a présenté aussitôt ses excuses, mais cet homme s'est conduit comme un malotru.

Race poussa un profond soupir.

— Monsieur Doyle, vous rappelez-vous le texte de ce télégramme ?

— Oui. Linnet en a lu une partie à haute voix. Il disait…

Doyle fit une pause. De l'extérieur, parvinrent des vociférations que dominait une voix aigre et perçante.

— Où sont M. Poirot et le colonel Race ? Je veux les voir tout de suite !

Bessner n'ayant pas poussé la porte, seul le rideau fermait la cabine. Mrs Otterbourne l'écarta et entra en coup de vent.

— Monsieur Doyle ! s'exclama-t-elle d'un ton théâtral, je sais qui a tué votre femme !

— Comment ? dit Simon en dévisageant la visiteuse.

— Parfaitement ! déclara-t-elle.

Race lui demanda, d'une voix sèche :

— Dois-je comprendre que vous pouvez, avec preuves à l'appui, nous révéler le nom de l'assassin de Mrs Doyle ?

— Certainement ! Vous admettrez, n'est-ce pas, que le meurtrier de Louise Bourget est également celui de Linnet Doyle… que les deux crimes ont été commis par une seule et même main ?

— Oui, oui, dit Doyle, impatient. C'est l'évidence même. Continuez, je vous prie.

— Mon raisonnement tient bon et j'ai vu le meurtrier de Louise Bourget de mes propres yeux.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria Simon, en proie à un accès de fièvre, apprenez-nous son nom !

— Je vais vous raconter les faits exacts.

Elle aspira longuement, puis reprit la parole :

— Je me disposais à descendre à la salle à manger pour déjeuner. Je n'avais guère envie de manger… À mi-chemin, je me suis rappelé avoir oublié quelque chose dans ma cabine et j'ai prié Rosalie de ne pas m'attendre.

Mrs Otterbourne fit une pause. Le rideau de la porte venait de remuer légèrement, comme sous l'action de la brise, mais aucun des trois hommes ne le remarqua.

— Je…

Mrs Otterbourne s'interrompit de nouveau, très embarrassée.

— Un des stewards devait d'après nos arrangements m'apporter quelque chose à l'insu de ma fille…

Le rideau s'agita de nouveau et dans l'entrebâillement de la porte, passa un faible reflet d'acier. Mrs Otterbourne poursuivit :

— Nous étions convenus que je me rendrais à l'arrière du bateau sur le pont inférieur où l'employé m'attendrait. Comme je longeais le pont, la porte d'une cabine s'ouvrit et je vis une tête passer au-dehors… C'était cette fille… Louise Bourget. Elle semblait guetter. À ma vue, elle fut désappointée et rentra aussitôt. Sans attacher d'importance à l'incident, j'allai prendre… ce qu'avait à me remettre le steward. Après l'avoir payé, je lui adressai quelques paroles et je m'en retournais, lorsque je vis quelqu'un frapper à la cabine de la femme de chambre et entrer.

— Et qui était ce quelqu'un ? demanda Race.

Pan !

Le bruit de la détonation emplit la cabine et une odeur âcre de fumée se répandit partout. Mrs Otterbourne se tourna lentement de côté comme pour reconnaître son agresseur, puis son corps oscilla en avant et s'effondra sur le parquet avec un bruit mat. Le sang s'échappait d'un trou rond derrière son oreille.

D'un bond, les deux hommes valides se levèrent. Race se pencha sur le corps, tandis que Poirot, agile comme un chat, s'élançait vers la porte et gagnait le pont. Il était désert. À terre, devant le seuil de la porte, gisait un gros revolver Colt. Poirot regarda en avant et en arrière : personne. Il courut vers la poupe et comme il tournait le coin, il buta contre Tim Allerton qui arrivait à toute allure en sens contraire.

— Que diable se passe-t-il ? demanda Tim, hors d'haleine.

— Avez-vous rencontré quelqu'un en chemin ? lui demanda Poirot.

— Non.

— Alors, suivez-moi.

Il prit le jeune homme par le bras et revint sur ses pas. Un petit rassemblement s'était formé. Rosalie, Jacqueline et Cornélia s'étaient ruées hors de leurs cabines. Plusieurs passagers venaient du côté du salon : Ferguson, Jim Fanthorp et Mrs Allerton.

Race se tenait à côté du revolver. Poirot demanda vivement à Tim Allerton :

— Avez-vous des gants sur vous ?

— Oui, répondit Tim après avoir fouillé ses poches.

Poirot prit les gants, les enfila et examina le revolver.

— L'assassin ne s'est sûrement pas enfui de l'autre côté, sans quoi Fanthorp et Ferguson, assis dans le salon vitré, l'auraient vu passer, expliqua Race.

— Et Mr Allerton l'aurait croisé s'il s'était rendu à l'arrière, ajouta Poirot.

Désignant du doigt le revolver, Race déclara :

— C'est un peu drôle ! Il n'y a pas longtemps que nous avons vu cette arme. Allons tout de suite nous assurer s'il s'agit du même revolver.

Il frappa à la porte de Pennington. Pas de réponse : la cabine était vide. Race ouvrit brusquement le tiroir gauche de la commode. Le revolver avait disparu !

— Cette question-là est réglée, dit-il. Maintenant, où se trouve Pennington ?

Ils sortirent de nouveau sur le pont. Mrs Allerton avait rejoint le groupe de passagers. Poirot s'approcha d'elle.

— Madame, veuillez emmener miss Otterbourne et vous occuper d'elle. (Il consulta Race du regard et celui-ci approuva son initiative.) Sa mère vient d'être assassinée.

Le docteur Bessner arrivait en hâte.

— Que se passe-t-il encore ?

On lui fit place et Race indiqua la cabine. Bessner entra.

— Il faut chercher Pennington ! dit Race. Voyez-vous des empreintes sur ce revolver ?

— Aucune, répliqua Poirot.

Sur le pont inférieur, ils trouvèrent Pennington dans le petit salon, en train d'écrire. Il leva vers eux son visage rasé de frais.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda-t-il.

— N'avez-vous pas entendu un coup de feu ?

— À présent que vous en parlez, il me semble, en effet, avoir perçu un bruit insolite, mais j'étais loin de m'imaginer… Que s'est-il passé encore ?

— Mrs Otterbourne a été tuée.

— Mrs Otterbourne ? Pennington paraissait tomber des nues. Vous me stupéfiez ! Mrs Otterbourne. (Il hocha la tête.) Je n'y comprends rien. Je crois, messieurs, que nous avons à bord un maniaque du crime, ajouta-t-il en baissant le ton. Nous devrions organiser un système de défense.

— Monsieur Pennington, lui demanda Race, depuis combien de temps êtes-vous dans cette pièce ?

— Euh… voyons un peu, dit Mr Pennington en se frottant doucement le menton. Une vingtaine de minutes.

— Et vous n'avez pas quitté ce salon ?

— Pas une seconde.

— Monsieur Pennington, lui annonça Race, Mrs Otterbourne vient d'être tuée… avec votre propre revolver !

CHAPITRE XXI

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Mr Pennington, bouleversé, n'en croyait pas ses oreilles.

— Messieurs, la situation devient grave… très grave.

— Très grave pour vous, monsieur Pennington.

— Pour moi ?

Pennington leva les sourcils, de plus en plus surpris.

— Voyons, mon cher monsieur, j'étais tranquillement assis dans ce fauteuil quand le coup a été tiré !

— Comment expliquez-vous le fait qu'on se soit servi de votre revolver ?

— Euh… j'ai sans doute commis une imprudence. Un soir, dans le salon, peu après notre embarquement, la conversation roulait sur les armes à feu et je me rappelle avoir dit qu'en voyage, je portais toujours un revolver.

— Devant qui parliez-vous ?

— Je ne m'en souviens pas au juste. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y avait beaucoup de monde dans le salon, ce soir-là. Oui, mais pourquoi cette pauvre femme…

— Mrs Otterbourne était en train de nous expliquer qu'elle avait vu quelqu'un pénétrer dans la cabine de Louise Bourget. Avant d'avoir pu nous révéler le nom de cette personne, elle est tombée raide morte.

Andrew Pennington s'épongea le front de son mouchoir de soie.

— Tout cela est terrible ! murmura-t-il.

— Monsieur Pennington, lui dit Poirot, j'aimerais discuter avec vous sur certains aspects de l'affaire. Voulez-vous me rejoindre dans ma cabine d'ici une demi-heure ?

— Avec plaisir.

Pennington ne semblait nullement enchanté. Race et Poirot échangèrent un regard et quittèrent la pièce.

— Le vieux renard commence à trembler, dit Race.

— Il n'a pas la conscience tranquille.

Comme ils arrivaient de nouveau sur le pont-promenade, Mrs Allerton sortit de sa cabine et, à la vue de Poirot, lui fit signe de venir tout de suite près d'elle.

— Madame ?

— Cette pauvre enfant ! Y a-t-il une cabine inoccupée à deux couchettes, que je pourrais partager avec elle ? Il ne faut pas la laisser retourner dans celle de sa mère, et la mienne est une cabine à une

place.

— Nous allons arranger cela, madame. Vous êtes très bonne.

— Ne vous tourmentez pas. Je veillerai sur elle. D'ailleurs, elle s'accroche à moi comme une désespérée.

Mrs Allerton regagna sa cabine et Poirot retourna sur le théâtre du drame.

Cornélia, debout sur le pont, ouvrait de grands yeux.

— Je n'y comprends rien, monsieur Poirot, dit-elle. Comment la personne qui a tué Mrs Otterbourne s'est-elle enfuie sans qu'on puisse la voir ?

— Oui, comment ? répéta Jacqueline, comme un écho.

— Ah ! mesdemoiselles, il ne s'agit pas là d'un tour de passe-passe, comme vous semblez le croire ! Le meurtrier avait devant lui trois issues.

— Trois ? fit Jacqueline interloquée.

— Il a pu se sauver à droite ou à gauche, fit Cornélia, mais je ne vois pas la troisième issue.

Jacqueline fronça le sourcil, puis son visage s'éclaira.

— Évidemment, sur le pont, il ne pouvait s'éloigner que dans deux directions, mais nous oublions qu'il lui était possible de descendre.

— Vous êtes perspicace, mademoiselle.

— Vous allez me prendre pour une idiote, murmura Cornélia, mais je ne saisis toujours point.

— Chère amie, lui expliqua Jacqueline, M. Poirot veut dire que l'assassin a pu enjamber la lisse pour regagner le pont inférieur.

— Tiens, c'est vrai ! Je n'y avais pas songé. En tout cas, il a dû se hâter.

— Pas tant que vous croyez. Il a eu amplement le temps de filer, intervint Tim Allerton. Lorsqu'éclate un coup de feu, les gens demeurent quelques secondes paralysés de surprise avant de bouger.

— Vous parlez d'expérience, monsieur Allerton.

— Oui. Pendant au moins cinq secondes, je suis resté figé sur place. Puis, je me suis élancé vers l'arrière du pont.

Race sortit de la cabine de Bessner et ordonna d'un ton autoritaire :

— Veuillez tous vous retirer, nous allons emmener le cadavre.

Docile, chacun obéit. Poirot les accompagna et Cornélia lui dit avec tristesse :

— Jamais je n'oublierai ce voyage… Il me semble vivre un cauchemar.

L'entendant, Ferguson l'interpella d'un ton agressif :

— Vous êtes trop civilisée, mademoiselle. Vous devriez considérer la mort à la façon des Orientaux. Ce n'est, après tout, qu'un incident…

sans importance.

— Vous nous débitez des inepties ! lança Cornélia, en rougissant.

Mr Ferguson, irrité, insista :

— J'abandonne la partie. Vous êtes impayable ! Vous manquez totalement de caractère ! (Il se tourna vers Poirot.) Savez-vous, monsieur, que le père de Miss Cornélia a été ruiné par celui de Linnet Ridgeway ? Au lieu de grincer des dents en voyant la riche héritière arborer son collier de perles et les derniers modèles de Paris, elle bêle d'admiration. N'est-ce point sublime ? Je doute même qu'elle ait ressenti la moindre rancune contre cette femme.

— Pardon, dit Cornélia rougissante, j'en ai eu, mais juste une minute. Papa est mort découragé, parce qu'il n'avait pas réussi.

— Elle lui en a voulu juste une minute. Quelle pitié !

— Vous dites toujours que ce qui importe le plus, c'est l'avenir et non le passé. Tout cela n'est que le passé. N'en parlons plus.

— Elle me dépasse ! dit Ferguson. Cornélia Robson, seule femme vraiment bonne que j'aie rencontrée, voulez-vous m'épouser ?

— Vous êtes fou !

— Ma proposition est très sincère… même si elle a pour témoin ce vieux limier. Vous m'entendez, monsieur Poirot, je demande la main de cette jeune bourgeoise… je lui offre de passer avec moi devant le pasteur. Eh bien, Cornélia, est-ce oui ?

— Vous êtes absolument ridicule !

— Pourquoi ne pas nous marier ?

Toute rougissante, elle courut se réfugier dans sa cabine. Ferguson la suivit des yeux.

Puis il fit une pirouette et entra dans le salon vitré.

Miss Van Schuyler, installée dans son coin habituel, tricotait. Ferguson s'avança vers elle. Hercule Poirot arriva sans bruit, prit un siège à une distance raisonnable et fit semblant de lire une revue.

— Veuillez m'écouter, miss Van Schuyler, commença Ferguson. Je voudrais vous entretenir d'un sujet très important. Voici : je désire épouser votre nièce.

— Vous perdez la tête, jeune homme !

— Pas du tout. Je suis tellement décidé à l'épouser que je lui ai demandé sa main.

— Je suppose qu'elle vous a envoyé promener ?

— Oui, elle a refusé.

— Je m'en doutais bien.

— Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Vous devriez le savoir, monsieur… À propos, comment vous appelez-vous ?

— Ferguson.

— Monsieur Ferguson. (Elle prononça ce nom avec dédain.) Il ne

saurait être question d'un mariage entre vous et ma nièce.

— Le rang !… Le rang !…

La porte s'ouvrit toute grande et Cornélia apparut. Elle s'arrêta net à la vue de sa redoutable cousine.

— Cornélia ! s'écria miss Van Schuyler d'une voix rauque. As-tu encouragé ce jeune homme ?

— Moi ? Non, bien sûr… c'est-à-dire… pas exactement…

Mr Ferguson vint au secours de la jeune fille.

— Elle ne m'a nullement encouragé. C'est moi qui suis en cause. Son bon cœur l'a empêchée de me repousser ouvertement. Cornélia, votre tante me juge indigne de vous, à cause de mon rang social. Est-ce aussi la raison de votre refus ?

— Non ! répondit Cornélia rougissante. Si… je vous aimais, rien ne m'empêcherait de vous épouser.

— Alors, vous ne m'aimez pas ?

— Vous passez les bornes. Vous dites des choses… Jamais je n'ai rencontré un homme comme vous… Je…

Refoulant les larmes qui montaient à ses yeux, Cornélia s'enfuit.

— Dans l'ensemble, dit Mr Ferguson, c'est un assez bon début.

Il se leva. D'un pas nonchalant, il se dirigea vers la porte et sortit.

Étouffant de colère, miss Van Schuyler se mit debout. Discrètement, Poirot quitta son coin, ramassa la pelote de laine et la lui remit.

— Merci, monsieur Poirot. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer miss Bowers ? Ce jeune insolent m'a mise hors de moi.

— Il est plutôt excentrique en effet, comme la plupart des membres de la famille. Un enfant gâté… Vous l'avez sûrement reconnu ?

— Reconnu ?

— Il se fait appeler Ferguson et cache son titre en raison de ses idées par trop avancées.

— Son titre ?

— Mais oui. C'est le jeune lord Dawlish. Il roule sur l'or. Il a embrassé les théories les plus extravagantes.

En proie à des émotions contradictoires, miss Van Schuyler demanda :

— Depuis quand savez-vous cela, monsieur Poirot ?

— J'ai vu l'autre jour une photographie dans les journaux et j'ai remarqué la ressemblance. D'autre part, au cours de la perquisition, j'ai découvert sur lui une chevalière avec son blason. Oh ! il n'y a aucun doute sur sa noblesse.

Poirot se complut à lire les changements d'expression qui se succédaient sur les traits de la vieille demoiselle. Enfin, avec un gracieux signe de tête, elle lui dit :

— Monsieur Poirot, je ne sais comment vous remercier.
Tout souriant, Poirot la regarda sortir du salon.

CHAPITRE XXII

LES DEUX HOMMES D'AFFAIRES

Poirot regagna sa cabine et quelques instants après Race l'y rejoignait en compagnie de Fanthorp, ainsi que le détective le lui avait demandé.

— Maintenant, monsieur Fanthorp, parlons affaires. Je remarque, en passant, que vous portez une cravate de la vieille école.

Jim Fanthorp, stupéfait, baissa la tête vers sa cravate.

— C'est une marque assez courante.

— Peut-être. Toutefois, les coutumes persistent. La vieille école a son genre de cravates et je sais par expérience que les gens de cette vieille école s'interdisent certains agissements. Par exemple, monsieur Fanthorp, l'homme arborant une cravate comme la vôtre ne se permet point de s'immiscer sans qu'on l'y invite dans une conversation privée entre personnes inconnues de lui. Or, l'autre jour, monsieur Fanthorp, trois passagers discutaient d'affaires dans le salon vitré. Vous vous en êtes approché, visiblement pour écouter ce qui se disait. Puis vous vous êtes retourné pour féliciter une dame, Mrs Simon Doyle, de son esprit pratique.

Jim Fanthorp rougit jusqu'à la racine des cheveux. Sans attendre ses commentaires, Poirot continua :

— Monsieur Fanthorp, votre attitude n'était point celle d'un gentleman qui porte une cravate semblable. Alors, rapprochant votre conduite du fait que vous me paraissez un peu jeune pour vous offrir des vacances aussi coûteuses, que d'autre part votre emploi chez un notaire de campagne démontre la modicité de vos moyens, et qu'enfin votre excellente mine n'indique point que vous faites cette croisière pour raison de santé, j'en arrive à me demander les raisons de votre présence à bord du *Karnak*.

Jim Fanthorp rejeta fièrement la tête en arrière.

— Je refuse de vous renseigner là-dessus, monsieur Poirot.

— Je poursuis. Dans quelle ville travaillez-vous ? À Northampton, c'est-à-dire à peu de distance du manoir de Wode. Cette conversation que vous avez essayé de surprendre concernait des documents légaux. Quel était le but de votre remarque, cette remarque que vous avez proférée avec un embarras évident ? Vous vouliez mettre en garde Mrs Doyle ; vous vouliez l'empêcher de signer un acte sans l'avoir lu.

Poirot fit une pause.

— Sur ce bateau, un meurtre a été commis ; deux autres l'ont

suivi très rapidement. Si je vous apprends que l'arme qui a servi à tuer Mrs Otterbourne appartient à Mr Pennington, peut-être estimerez-vous de votre devoir de nous révéler tout ce que vous savez.

Jim Fanthorp réfléchit avant de répondre :

— Monsieur Poirot, votre façon d'envisager les faits me semble plutôt bizarre. J'apprécie le résultat de vos efforts dans cette enquête ; malheureusement, je ne puis vous fournir aucun renseignement précis.

— Vous croyez qu'il ne s'agit de ma part que d'un simple soupçon ?

— Oui.

— Et vous jugez inopportun de parler. Du point de vue légal, vous avez sans doute raison, mais nous ne sommes pas au tribunal. Le colonel Race et moi nous nous efforçons de découvrir un meurtrier et le moindre indice nous serait précieux.

De nouveau, Jim Fanthorp hésita. Enfin, il dit :

— Bon. Alors, que désirez-vous savoir ?

— Pour quelle raison faites-vous cette croisière ?

— Mon oncle, Mr Carmichael, le solicitor anglais de Mrs Doyle, m'a chargé d'une mission. Il s'occupait de la sauvegarde de ses intérêts et correspondait régulièrement avec Mr Andrew Pennington, l'homme d'affaires de Linnet Doyle. Plusieurs incidents (je ne puis les énumérer tous) ont éveillé les soupçons de mon oncle.

— Ce qui revient à dire que votre oncle soupçonnait Pennington d'escroquerie.

Le jeune homme sourit.

— Le terme me paraît un peu dur, mais vous êtes dans le vrai. Certains prétextes formulés par Pennington et certaines explications quant à l'emploi des fonds ont suscité la méfiance dans l'esprit de mon oncle. Alors que ces soupçons demeuraient encore confus, miss Ridgeway s'est mariée inopinément et est partie pour l'Egypte en voyage de noces. Son mariage a atténué les soucis de mon oncle, car il savait que, dès le retour de Mrs Doyle en Angleterre, la question de ses biens fonciers devait être définitivement réglée. Cependant, dans une lettre qu'elle lui a adressée du Caire, Linnet Doyle lui annonçait qu'elle avait rencontré Pennington, tout à fait par hasard. La méfiance de mon oncle s'est accrue. Cette fois, il a eu l'impression nette que Pennington, se trouvant peut-être aux abois, essaierait de soutirer à la jeune femme des signatures qui lui permettraient de masquer ses détournements. Mon oncle ne possédait aucune preuve formelle à lui soumettre, et la situation devenait ainsi de plus en plus délicate. Il n'a vu d'autre moyen que de m'envoyer en avion ici avec mission de flairer le vent. Je devais ouvrir l'œil et agir suivant les circonstances… tâche des plus ennuyeuses, je vous assure. Le fait est que le jour auquel vous faites allusion, j'ai dû, malgré moi, me comporter plus ou

moins comme un malotru. Mais seul importait le résultat.

— Vous avez mis Mrs Doyle sur ses gardes.

— Oui, mais j'ai surtout effrayé Pennington. Convaincu qu'il ne se livrerait plus à ce petit jeu d'ici quelque temps, j'espérais, en attendant, me lier assez intimement avec le jeune couple pour l'avertir du danger. Je comptais exercer quelque influence sur Doyle. La jeune femme montrait un tel attachement envers Pennington, qu'il eût été imprudent de suspecter sa loyauté devant elle. Aussi avais-je décidé de pressentir le mari.

— Voudriez-vous, monsieur Fanthorp, lui demanda Poirot, me faire connaître votre sincère opinion sur un point ? Si vous vouliez duper quelqu'un, qui choisiriez-vous pour victime, Mr ou Mrs Doyle ?

Fanthorp esquissa un sourire :

— Mr Doyle, sans hésiter. Linnet Doyle était très fine en affaires. Son mari manque de sens pratique et est toujours disposé à signer « sur le pointillé », selon sa propre expression.

— Je partage votre avis, lui dit Poirot en regardant Race. Voilà donc le mobile du crime !

— Je vous remercie pour le moment, monsieur Fanthorp.

Saisissant l'occasion propice, Jim Fanthorp les quitta. Deux minutes plus tard, Andrew Pennington entrait.

— Eh bien, messieurs, me voici.

Il s'assit et observa les deux hommes avec curiosité.

— Monsieur Pennington, nous vous avons prié de venir ici, commença Poirot, parce que, de toute évidence, cette affaire vous intéresse particulièrement.

Pennington leva le sourcil.

— En quoi m'intéresse-t-elle ?

— Parce que vous connaissiez Linnet Doyle depuis son enfance.

— Oh ! cela… (Ses traits s'altérèrent.) Excusez-moi, je n'avais pas très bien saisi. Ainsi que je vous le disais ce matin, j'ai connu Linnet toute petite.

— Vous étiez en excellents termes avec son père ?

— Certes. Melhuish Ridgeway et moi étions amis intimes.

— Si bien qu'avant sa mort, il vous a nommé tuteur de sa fille et gérant de son immense fortune.

— Oui, c'est à peu près cela.

La fatigue alourdit encore ses traits, et il ajouta avec prudence :

— Je n'étais pas le seul mandataire de ses biens, il y en avait d'autres.

— Ils sont morts depuis ?

— Deux d'entre eux. L'autre, Mr Sterndale Rockford, vit toujours.

— C'est votre associé ?

— Oui.

— Miss Ridgeway, à ma connaissance, n'était pas majeure lors de son mariage ?

— Elle aurait eu ses vingt et un ans en juillet prochain.

— Et, suivant le cours normal des circonstances, à cette époque elle aurait assumé elle-même l'administration de sa fortune ?

— Oui.

— Son mariage a donc précipité les choses ?

Le visage de Pennington se durcit et il avança le menton d'un air agressif.

— Je vous prie de m'excuser, messieurs, mais à quel titre m'interrogez-vous ainsi ?

— S'il vous déplaît de nous répondre…

— Mais non. Vos questions ne me gênent pas, seulement je ne vois pas le rapport…

— N'oubliez pas, monsieur Pennington, que nous procédons à une enquête sur le mobile du meurtre… (Poirot fixa son interlocuteur de ses yeux verts et félins.) Les affaires d'argent ne doivent jamais, en pareil cas, être perdues de vue.

— D'après le testament de Ridgeway, déclara Pennington, Linnet devenait maîtresse de sa fortune à sa majorité ou à son mariage.

— Sans aucune autre condition ?

— Aucune.

— Et, sans doute, s'agit-il de millions de dollars ?

— Oui, des millions.

— Je me demande, monsieur Pennington, si le mariage précipité de Linnet Ridgeway n'a point provoqué… une certaine consternation dans votre étude.

— De la consternation ?

— C'est bien ce que je dis.

— Arrivez au fait !

— Nous y voici. Les affaires de Linnet Doyle sont-elles en règle ?

Pennington se leva d'un bond.

— Cela suffit. J'en ai assez !

Et il se dirigea vers la porte.

— Vous ne sortirez pas sans répondre à ma question ! lança Poirot.

— Elles sont parfaitement en règle.

— La nouvelle du mariage de Linnet Doyle vous a inquiété à tel point que vous avez pris le premier bateau en partance pour l'Europe et que vous avez manigancé votre rencontre apparemment fortuite en Egypte.

Ayant recouvré son calme, Pennington revint vers eux.

— J'ai appris le mariage de Linnet seulement lorsque nous nous sommes revus au Caire. Je n'en pouvais croire mes oreilles. Sa lettre

où elle me l'annonçait a dû arriver à New York le lendemain de mon départ. On me l'a fait suivre et elle m'est parvenue une semaine plus tard.

— Ne me disiez-vous pas que vous aviez effectué la traversée sur le *Carmanic ?*

— C'est exact.

— Ainsi la lettre serait arrivée à New York après le départ du *Carmanic ?*

— Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

— Bizarre… Étrange… murmura Poirot.

— Qu'y a-t-il d'étrange ?

— Sur vos bagages ne figure pas l'étiquette du *Carmanic*. Je n'y ai remarqué que celle du *Normandie,* et ce paquebot a quitté New York deux jours après le *Carmanic*.

Pennington fut décontenancé. Son menton trembla. Le colonel Race ajouta son poids dans la balance.

— Allons, allons, monsieur Pennington, nous avons maintes raisons de croire que vous avez voyagé sur le *Normandie* et non sur le *Carmanic*, comme vous le prétendez. Dans ce cas, vous avez reçu la lettre de Mrs Doyle avant de quitter New York. À quoi bon le nier ? Rien n'est plus simple que de nous renseigner auprès des compagnies de navigation.

Machinalement, Andrew Pennington chercha un siège et s'assit, le visage impassible, tel un joueur de poker. Derrière ce masque, son cerveau élaborait fiévreusement une défaite habile :

— Je l'avoue, messieurs, vous êtes trop forts pour moi. Mais j'avais mes raisons pour agir ainsi.

— Nous n'en doutons point, lança Race.

— Si je vous les expose, je vous demanderai la discrétion.

— Comptez sur notre loyauté, mais nous ne saurions rien vous promettre à l'avance.

— Eh bien, soupira Pennington, vous allez tout apprendre. J'ai su qu'une affaire louche se tramait en Angleterre et j'ai pensé que le plus pratique était de prendre le bateau plutôt que de me lancer dans une interminable correspondance.

— Quelle affaire louche ?

— Je soupçonnais à juste titre quelqu'un de dépouiller Linnet.

— Qui cela ?

— Son homme d'affaires anglais. Seulement, peut-on décemment tomber sur un couple de jeunes mariés en voyage de noces ? Il était plus convenable de simuler une rencontre accidentelle, d'autant plus que je ne connaissais pas le mari. J'ignorais s'il ne faisait pas lui-même partie de la bande d'escrocs.

— Monsieur Pennington, nous ne croyons pas un mot de votre

histoire !

— C'est un peu fort ! Alors, que croyez-vous ?

— Que le mariage inopiné de Linnet Ridgeway vous a acculé à un désastre financier… Alors, à toute vitesse vous êtes accouru pour essayer de vous tirer d'embarras… en gagnant du temps. Cet objectif en tête, vous avez tenté d'obtenir de Mrs Doyle la signature de certains documents, mais en vain. Alors, le jour de la visite au temple d'Abu Simbel, vous avez fait rouler du haut de la falaise une grosse pierre qui a bien failli atteindre son but…

— Vous perdez la raison !

— En redescendant le Nil, le même concours de circonstances s'est produit… C'est-à-dire que l'occasion s'est présentée de supprimer Mrs Doyle à un moment où sa mort serait imputée à une autre personne. Nous savons que votre revolver a tué une femme qui se disposait à nous révéler le nom de l'assassin de Linnet Doyle et de sa femme de chambre.

Un énorme juron éclata sur les lèvres de Pennington et coupa le flot d'éloquence de Poirot.

— Que racontez-vous là ? Vous êtes fou, ma parole ! Pour quelle raison aurais-je tué Linnet ? Sa fortune ne me revient pas… elle appartient à son mari ! Pourquoi ne l'accusez-vous pas aussi ? C'est lui l'héritier de Linnet… Pas moi !

Race répliqua de sa voix glacée :

— La nuit du drame, Doyle n'a quitté le salon vitré qu'après avoir été blessé à la jambe. Un médecin et une infirmière certifieront que, depuis, il est dans l'impossibilité de faire un pas. Simon Doyle n'a donc pu tuer sa femme… pas davantage Louise Bourget… et nous savons qu'il n'a pas assassiné Mrs Otterbourne.

— Je sais aussi bien que vous qu'il n'a pas tué sa femme ! répliqua Pennington, un peu plus calme. Je proteste parce que vous m'accusez, alors que la mort de Linnet Doyle ne m'avantage en rien.

— Mais, mon cher monsieur, ronronna Poirot, ce n'est là qu'une affaire d'appréciation. À présent, elle est morte et son mari hérite, ainsi que vous venez de le dire, ce qui change la situation du tout au tout. Il vous sera facile de duper cet homme simple et trop confiant.

— Votre raisonnement est ridicule ! dit Pennington en haussant les épaules.

— Le temps nous le démontrera.

— Comment ?

— Je dis : le temps nous le démontrera. Trois meurtres ont été commis. La loi exigera des recherches minutieuses en ce qui concerne l'administration des biens de feu Mrs Doyle.

Poirot vit s'affaisser les épaules de Pennington et comprit qu'il venait de gagner la partie. Les soupçons de Jim Fanthorp se

confirmaient.

— Vous avez joué et perdu, poursuivit Poirot. À quoi bon essayer de nous prouver le contraire ?

Pennington murmura :

— Vous ne comprenez pas. J'ai agi en toute loyauté. C'est cette débâcle subite à Wall Street qui m'a mis dedans… Mais je prévois une reprise. Avec un peu de chance tout redeviendra normal vers la mi-juin.

Les mains tremblantes, il prit une cigarette et essaya de l'allumer, mais en vain.

— Alors, murmura Poirot, vous n'avez pu résister à la tentation de faire rouler la pierre. Vous pensiez que personne ne vous verrait.

— C'est un accident… Je le jure !

L'homme se pencha en avant, les traits crispés, l'œil terrifié.

— J'ai trébuché contre cette pierre… et elle s'est détachée. Je vous le répète, ce n'est qu'un accident…

Les deux détectives gardèrent le silence. Pennington se ressaisit brusquement. C'était une loque humaine, mais son esprit combatif reprenait le dessus dans une certaine mesure. Il fit un pas vers la porte.

— Non, messieurs, vous ne pouvez m'accuser d'un crime là où il n'y a qu'accident. Et ce n'est pas moi qui l'ai assassinée. Entendez-vous ? Je vous défie de le prouver !

Cette fois, Pennington quitta la pièce.

CHAPITRE XXIII

LE TÉMOIGNAGE DE ROSALIE

Comme la porte se refermait derrière Pennington, Race poussa un profond soupir.

— Nous en avons obtenu plus que je ne l'espérais : son attitude constitue un aveu de manœuvres frauduleuses et de tentative de meurtre. Nous ne pouvons en exiger davantage. Un homme ne saurait avouer de but en blanc qu'il a tué.

Poirot acquiesça de la tête. Puis, comptant sur ses doigts, il énuméra les faits :

— Le jardin d'Assouan, la déposition de Mr Allerton, les deux flacons de vernis à ongles, ma bouteille de vin, l'écharpe de velours, le mouchoir taché, le revolver laissé sur la scène du crime, la mort de Louise, celle de Mrs Otterbourne… Oui, tout est là. Pennington n'a pas commis le crime, Race.

— Quoi ? s'exclama Race interloqué.

— Pennington n'a pas tué Mrs Doyle. Il en avait bien le mobile et l'intention. Mais c'est tout. Ce crime exigeait des qualités qui font défaut à Pennington : de l'audace, de la vivacité, de la précision, du courage, de l'indifférence devant le danger, enfin, un cerveau calculateur et ingénieux. Il ne se serait risqué dans cette aventure qu'à la condition de se sentir en parfaite sécurité. Or, l'assassinat présentait mille dangers et nécessitait un grand sang-froid. Pennington ne possède que la ruse. Maintenant j'aimerais bien élucider certains points, par exemple, le télégramme que Linnet a lu par erreur.

— Sapristi ! nous avons oublié de demander ce renseignement à Doyle. Nous en parlions avec lui quand est arrivée cette pauvre Mrs Otterbourne. Nous lui poserons de nouveau cette question…

— Oui, tout à l'heure. Je voudrais d'abord m'entretenir avec Tim Allerton.

Il appuya sur un bouton et dit quelques mots au steward.

Au bout d'un instant, le jeune Allerton entrait, le regard interrogateur.

— Le steward vient de me dire que vous désiriez me voir.

— Parfaitement, monsieur Allerton. Asseyez-vous.

Tim obéit, l'air attentif, mais légèrement ennuyé.

— Arrivons au fait. Monsieur Allerton, quand je vous ai rencontrés à Assouan, vous et madame votre mère, je me suis senti tout de suite attiré vers vous.

« En second lieu, j'étais particulièrement intéressé par le nom d'une certaine personne que vous avez prononcé.

— Ah !

— Oui… Miss Joanna Southwood. Peu de temps auparavant j'avais déjà entendu ce même nom.

Après une pause, il poursuivit :

— Au cours des trois dernières années, certains vols de bijoux ont fort préoccupé Scotland Yard. On pourrait les classer dans la catégorie des vols mondains. L'inspecteur en chef Japp a fini par en conclure que ces vols n'étaient pas commis par une seule personne mais par deux individus travaillant de conserve avec une habileté consommée… Enfin, son attention s'est concentrée sur miss Joanna Southwood. Peu à peu se forma dans l'esprit de l'inspecteur en chef Japp une petite hypothèse. À un moment donné, Miss Southwood faisait partie de la corporation des Joailliers Modernes. Il la soupçonna d'avoir eu entre les mains les bijoux en question, de les avoir dessinés avec précision pour les faire ensuite reproduire par quelque joaillier besogneux et malhonnête. La substitution était confiée à un autre complice… quelqu'un que l'on ne pouvait accuser d'avoir détenu le bijou et dont la profession n'avait rien à voir avec la copie ou l'imitation de pierres précieuses. Japp ignorait l'identité de ce dernier compère.

« Certains détails de votre conversation ne laissèrent pas de m'intriguer. La disparition d'une bague lors de votre séjour à Majorque ; le fait que vous vous trouviez chez des amis le jour où une substitution de ce genre s'était produite ; enfin vos rapports très étroits avec miss Southwood. J'allais oublier l'antipathie évidente que vous m'avez témoignée dès le début et vos efforts pour persuader votre mère de se montrer moins amicale envers moi.

« Or, après le meurtre de Linnet Doyle, on remarqua la disparition de ses perles. Aussitôt, je pensai à vous, mais je demeurai perplexe. En effet, si, comme je le soupçonne, vous êtes associé avec miss Southwood, qui était une amie intime de Mrs Doyle, vous auriez recouru à la substitution et non au vol pur et simple. Mais voilà que, par un effet du hasard, les perles sont restituées, et… qu'est-ce que je découvre ? Elles ne sont pas authentiques… ce n'est qu'une imitation !

« Je devine alors l'identité du voleur : l'imitation du collier a été volée et restituée ; or, vous l'aviez antérieurement substituée au véritable collier.

Poirot regarda le jeune homme dans les yeux. Tim était blême sous son hâle. Ce n'était pas un lutteur comme Pennington ; il manquait de cran. Faisant effort pour conserver son ton sarcastique il dit :

— Vraiment ? Qu'ai-je donc fait de ce collier ?

— Je le sais aussi.

Le visage du jeune Tim se crispa, et Poirot ajouta :

— Les perles ne peuvent se trouver qu'à un seul endroit. Après mûre réflexion, j'en suis arrivé à conclure qu'elles sont cachées dans un rosaire pendu sur le mur de votre cabine. Les grains en sont artistement sculptés. Je vous soupçonne de l'avoir fait exécuter tout exprès. Ces grains se dévissent, bien qu'à les voir on ne s'en douterait jamais. Chacun d'eux renferme une perle collée par une goutte de seccotine. D'ordinaire, au cours d'une fouille, la plupart des policiers respectent les symboles religieux, à moins qu'ils ne leur paraissent très suspects… et vous avez compté là-dessus. Je me suis évertué à découvrir par quelle voie miss Southwood vous avait fait parvenir le collier. Elle a dû vous l'expédier depuis votre départ de Majorque, lorsqu'elle a appris que Mrs Doyle passerait sa lune de miel en Egypte. Je suppose qu'il vous a été envoyé dans un livre… un trou carré a dû être pratiqué au milieu dans l'épaisseur des pages. Un livre voyage les deux extrémités à nu et il est rare que la poste prenne la peine de l'ouvrir en cours de route.

Une pause… une très longue pause… puis Tim s'exprima d'une voix calme :

— Vous triomphez ! C'est de bonne guerre. À présent, tout est fini.

— Savez-vous qu'on vous a vu cette nuit-là ? demanda doucement Poirot.

— On m'a vu ?

— Oui, la nuit même de l'assassinat de Linnet Doyle, quelqu'un vous a vu quitter sa cabine peu après une heure du matin.

— Tout de même, vous n'allez pas m'accuser de l'avoir tuée. Je vous jure que je suis innocent de ce crime !

— Vous avez dû passer d'affreux moments. Mais à présent que la vérité a transpiré, vous pouvez nous fournir des précisions utiles. Mrs Doyle était-elle encore en vie lorsque vous lui avez volé ses perles ?

— Je n'en sais rien. Je vous le jure, monsieur Poirot. Je savais qu'elle posait ses perles pour la nuit sur sa petite table de chevet. Je me suis glissé dans sa cabine, j'ai tâté sur la table, j'ai enlevé le collier et l'ai remplacé par un faux, puis je me suis retiré. Je croyais que Mrs Doyle dormait.

— L'avez-vous entendue respirer ? Vous avez dû prêter l'oreille ?

Tim réfléchit un instant.

— Tout était calme… très calme. En réalité, je ne me souviens pas d'avoir entendu sa respiration…

— Une odeur de poudre ne flottait-elle pas dans l'air comme après la récente décharge d'une arme à feu ?

— Je ne pense pas… Je ne m'en souviens pas.

— Hélas ! nous ne sommes pas plus avancés, soupira Poirot.

— Qui m'a vu ? demanda Tim.

— Rosalie Otterbourne. Elle revenait de l'arrière du bateau au moment même où vous quittiez la cabine de Mrs Doyle et regagniez la vôtre.

— Ainsi, c'est elle qui m'a dénoncé ?

— Excusez-moi… elle ne m'a rien dit.

— Alors, comment le savez-vous ?

— Parce que c'est moi, Hercule Poirot. Je n'ai pas besoin qu'on me dise tout. Quand je l'ai interrogée, savez-vous ce qu'elle m'a répondu : *Je n'ai vu personne.* Elle mentait.

— Pour quelle raison ?

— Peut-être pensait-elle que l'homme qu'elle avait vu était le meurtrier, dit Poirot d'un air détaché. Tout le laissait croire.

— Raison de plus pour vous mettre au courant.

— Tel ne devait pas être son avis.

— Pauvre enfant ! murmura Tim, puis il tourna les yeux vers Race.

« Eh bien, monsieur, qu'allez-vous faire de moi ? Je reconnais avoir dérobé les perles dans la cabine de Linnet Doyle, et vous les trouverez là où vous savez. Je suis coupable, c'est vrai. Pour ce qui concerne miss Southwood, je n'ai rien à dire. Vous ne possédez contre elle aucune preuve. Comment je me suis procuré la réplique du collier, cela ne regarde que moi.

— Voilà une attitude tout à fait chevaleresque ! déclara Poirot.

— On est gentleman ou on ne l'est pas, dit Tim avec une pointe d'humour. La substitution devait être effectuée tôt ou tard et là se présentait pour moi l'occasion unique… ma cabine se trouvait à deux portes de celle de Linnet Doyle… trop préoccupée de ses ennuis pour s'apercevoir de l'échange des perles.

— Dites-vous bien toute la vérité ?…

— Quoi ? interrompit le jeune homme.

Poirot appuya sur un bouton.

— Je vais prier Miss Otterbourne de venir ici.

Tim plissa le front. Un steward apparut, reçut un ordre et sortit.

Quelques minutes après, Rosalie entra. Ses yeux, rougis par de récentes larmes, s'agrandirent à la vue de Tim. Elle s'assit, et avec une docilité toute nouvelle, regarda tour à tour Race et Poirot.

— Je désirerais élucider un ou deux points, déclara Poirot. Lorsque je vous ai demandé si vous n'aviez vu personne à tribord à une heure dix ce matin, vous m'avez répondu négativement. Par bonheur, je n'ai pas eu besoin de vous pour connaître la vérité. Mr Allerton vient de nous avouer qu'il est entré dans la cabine de Linnet Doyle cette nuit à la même heure.

Elle lança un coup d'œil vers Tim, les lèvres frémissantes, elle le dévisagea. Elle balbutia :

— Mais vous n'avez pas… Ce n'est pas vous ?…

Il s'empressa de répondre :

— Non, je ne l'ai pas tuée. Je suis un voleur, mais pas un assassin. Comme on va tout savoir, autant que je vous l'apprenne tout de suite : j'ai volé les perles de Mrs Doyle.

— Voici la version de Mr Allerton, précisa Poirot.

« Cette nuit-là il a pénétré chez Mrs Doyle et substitué des perles fausses aux véritables.

— Est-ce vrai ? demanda Rosalie, les yeux tristes.

— Oui.

Il y eut une pause, et Poirot reprit :

— Tel est le récit de Mr Allerton dont une partie se confirme par votre déposition. Il est entré cette nuit chez Mrs Doyle, mais nous ignorons ce qu'il y a fait.

— Vous l'ignorez ? Vous savez tout de même bien que j'ai pris les perles.

— Mais oui, mais oui ! Mais quand les avez-vous prises ? Peut-être avant la nuit ? Vous venez de nous dire que Linnet Doyle ne se serait point aperçue de la substitution. Je n'en répondrais pas. Et si elle s'en était rendu compte ?… Si elle connaissait son voleur ? Si elle avait menacé de révéler toute l'affaire ? Vous avez pu pénétrer dans la cabine de Linnet Doyle pour prévenir tout scandale ?…

— Mon Dieu ! s'écria Tim.

Son visage se décomposa et ses yeux torturés d'angoisse regardèrent Hercule Poirot.

Le détective poursuivit :

— Mais quelqu'un d'autre vous a vu : Louise, la femme de chambre. Le lendemain, elle a exigé une forte somme en paiement de son silence. Comprenant que cette menace allait tout gâter, vous avez promis d'accepter sa proposition et vous lui avez donné rendez-vous dans sa cabine avant le déjeuner pour lui remettre l'argent. Tandis qu'elle comptait les billets, vous l'avez frappée d'un coup de couteau.

« De nouveau la fatalité s'acharne contre vous. Quelqu'un vous a vu entrer dans la cabine de Louise. (Poirot se tourna vers Rosalie.) C'est votre mère, mademoiselle. Une fois de plus, force vous est de recourir au crime… Vous aviez entendu Pennington parler de son revolver. Vous vous précipitez dans sa cabine, vous saisissez l'arme, vous écoutez à la porte du docteur Bessner et vous supprimez Mrs Otterbourne avant qu'elle puisse vous dénoncer…

« Ensuite, tout ce qu'il vous restait à faire… c'était de vous ruer à l'arrière du bateau. Lorsque je me suis mis à vos trousses, vous aviez déjà disparu et vous avez feint d'arriver en sens contraire. Vous aviez

enfilé des gants pour manier le revolver… ces gants se trouvaient dans votre poche lorsque je vous les ai demandés.

Tim protesta de toutes ses forces :

— Devant Dieu, je vous jure, pas un mot de tout cela n'est vrai !

À ce moment, l'attitude de Rosalie Otterbourne stupéfia les trois hommes.

— Tout cela est faux et M. Poirot le sait mieux que personne, mais s'il parle ainsi, c'est qu'il a une raison.

Poirot la regarda et sourit.

— Mademoiselle, vous êtes trop intelligente… Avouez-le tout de même… mon histoire était habilement charpentée…

— Mais alors ! s'écria Tim, furieux.

Poirot le retint d'un geste.

— Vous vous êtes fourré dans un très mauvais cas, monsieur Allerton, et j'ai voulu vous le faire toucher du doigt. À présent, je vais vous apprendre une nouvelle plus agréable. Je n'ai point examiné le rosaire de votre cabine. Peut-être n'y trouverai-je rien. Et puisque Miss Otterbourne affirme n'avoir vu personne cette nuit-là sur le pont : eh bien, vous ne figurerez pas au nombre des inculpés. Les perles ont été volées par un kleptomane qui les a rendues. Elles se trouvent là, sur la table, dans une petite boîte… Vous et mademoiselle, pouvez les regarder.

Tim se leva, incapable de parler.

Il ouvrit la porte, laissa passer la jeune fille et, prenant la petite boîte de carton, il sortit à son tour. Tous deux s'éloignèrent sur le pont. Tim ouvrit la boîte, en retira les fausses perles et les lança dans le Nil.

— Voilà qui est fait ! dit-il. Lorsque je rendrai cette boîte à Poirot, elle renfermera le collier authentique.

Rosalie lui demanda tout bas :

— Qu'est-ce qui vous a poussé à faire cela ?

— Je l'ignore moi-même. L'ennui, l'oisiveté, le goût de l'aventure. Oh ! chère, chère amie… Que vous êtes généreuse ! Pourquoi avez-vous nié m'avoir vu cette nuit sur le pont ?

— Je craignais qu'on ne vous soupçonnât du crime.

— Et quelle était votre opinion ?

— Je vous savais incapable d'un crime.

Il lui prit la main.

— Rosalie… Vous me comprenez ? N'allez-vous pas maintenant me mépriser ?

— Moi ? dit-elle avec un faible sourire.

— Chère, chère Rosalie…

Au bout d'un moment, Rosalie lui dit :

— Votre mère devra toujours ignorer ce que Poirot a découvert.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Tim. Je vais tout lui raconter. Maman est une femme supérieure, capable d'entendre bien des choses. Peut-être vais-je lui enlever toutes ses illusions sur son fils, mais elle sera si heureuse d'apprendre la véritable nature de mes rapports avec Joanna qu'elle me pardonnera tout. Elle m'aidera, comme vous, à guérir !

CHAPITRE XXIV

LA PERSPICACITÉ DE POIROT

Demeuré seul avec le colonel Race, Poirot l'interrogea du regard, puis lui dit, en manière d'excuse :

— Vous approuverez, j'espère, ma petite initiative. Cette façon d'arranger les choses n'est pas tout à fait régulière, je le sais. Mais j'ai un grand souci du bonheur humain.

— Pas du mien, en tout cas, riposta Race.

— J'éprouve une certaine tendresse pour cette jeune fille et elle est amoureuse de Tim Allerton. Ce couple sera des mieux assorti. Elle possède la volonté et l'honnêteté foncière qui lui manquent. Mrs Allerton témoigne à Rosalie une réelle sympathie… Leur bonheur me semble assuré.

— De fait, ce mariage a été réglé par le Ciel et par Hercule Poirot. Pour moi, je n'ai d'autre ressource que de souscrire à cette félonie.

— Mais, mon ami, je vous l'ai déjà dit, cette histoire a été tout entière imaginée par moi.

Race ricana soudain.

— Peu m'importe ! J'aime à croire que ce jeune crétin saura désormais se conduire. Quant à la jeune fille, rien à lui reprocher. Je me plains surtout de la manière dont vous me traitez, moi ! Ma patience a des bornes. Oui ou non, savez-vous qui a commis les trois crimes à bord de ce bateau ?

— Oui, je le sais et je vais vous l'apprendre.

On frappa à la porte et Race étouffa un juron. Le docteur Bessner et Cornélia entrèrent. Celle-ci paraissait très agitée.

— Oh ! colonel Race, s'exclama-t-elle, miss Bowers vient de tout me raconter au sujet de cousine Marie. J'en suis encore toute bouleversée. Songez donc : tout New York l'apprendrait. On en parlerait dans tous les journaux. Cousine Marie, ma mère et tous mes parents n'oseraient jamais plus passer la tête haute.

— Entendu, lui dit Race. Ici c'est la maison du silence.

— Plaît-il ?

— Je voulais vous faire comprendre qu'ici tous les délits sont tenus secrets, sauf les assassinats.

— Oh ! fit Cornélia en joignant les mains, comme vous me soulagez !

— Avez-vous revu Mr Ferguson ? demanda Poirot.

Cornélia rougit.

— Non… mais cousine Marie ne cesse de m'en parler.

— Il paraît que ce jeune homme est un aristocrate, ajouta le docteur Bessner. On ne le dirait guère, d'après son costume. Il n'a même pas l'air d'un monsieur bien élevé.

Poirot se tourna vers le médecin.

— Comment va votre malade ?

— Magnifiquement. Je viens de rassurer Mlle de Bellefort. Le croiriez-vous, je l'ai trouvée dans le désespoir, parce que le blessé a eu un peu de température cet après-midi ! C'est drôle ! Elle tire sur un homme et l'instant d'après elle pique une crise à la pensée qu'il est gravement blessé.

— Elle l'aime tant ! remarque Cornélia.

Race l'interrompit :

— Puisque l'état de santé de Doyle est satisfaisant, rien ne nous empêche de reprendre avec lui notre entretien de tantôt. Il me parlait d'un télégramme…

Le docteur Bessner fut secoué d'un accès d'hilarité.

— Oh ! oh ! oh ! très drôle ! Doyle m'en a fait part. Un télégramme à propos de légumes… pommes de terre… artichauts… poireaux…

Retenant une exclamation, Race se redressa.

— Dieu ! Ce serait Richetti !

Il regarda tour à tour les trois visages étonnés.

— C'est un nouveau code télégraphique employé dans la rébellion de l'Afrique du Sud… Richetti n'est pas plus archéologue que moi ! Par erreur, Mrs Doyle a ouvert ce télégramme. Si elle en eût répété la teneur devant moi, il était perdu !

— C'est votre homme ! répondit Poirot. J'ai toujours soupçonné quelque chose de louche chez cet individu. Il jouait trop bien son rôle…

Il fit une pause et continua :

— Mais ce n'est pas Richetti qui a tué Linnet Doyle. Depuis quelque temps, je sais ce que je pourrais dénommer la « première moitié » du crime. Maintenant je connais aussi la « deuxième moitié ». Le tableau est complet. Toutefois, si je suis au courant de ce qui a dû se produire, je ne possède aucune preuve que les faits se soient passés ainsi. Il me reste un seul espoir : l'aveu du coupable.

— Qui est-ce donc ? s'écria Cornélia. Allez-vous enfin nous l'apprendre ?

— Écoutez-moi tous, j'ai fait une sottise inouïe. À mes yeux, la pierre d'achoppement était le revolver… de Jacqueline de Bellefort. Pourquoi n'avait-on pas laissé cette arme sur la scène du crime ? Le coupable avait bel et bien l'intention de rejeter sur la jeune fille tous les soupçons. Pourquoi le meurtrier avait-il enlevé ce revolver ? Je

cherchais un tas d'explications, plus fantasques les unes que les autres, alors que la véritable était très simple. Le meurtrier a emporté l'arme… parce qu'il n'avait pas le choix !

CHAPITRE XXV

HERCULE POIROT ACCUSE

— Vous et moi, mon ami, dit Poirot penché sur Race, nous avons commencé notre enquête avec une idée préconçue. Selon nous, le crime avait dû être commis sous l'impulsion du moment, sans préméditation. Quelqu'un, voulant se débarrasser de Linnet Doyle, avait saisi l'occasion de le faire à l'instant où ce meurtre serait, croyait-il, imputé à Jacqueline de Bellefort. Ce quelqu'un aurait donc surpris la scène entre Doyle et Jacqueline et ramassé l'arme après le départ des autres du salon.

« Mes amis, si cette idée préconçue était fausse, tout le reste s'écroulait. Or, elle était fausse ! Il ne s'agissait point d'un assassinat commis sous l'impulsion du moment, mais au contraire longuement préparé dans le moindre détail, jusqu'au somnifère versé hier soir dans la bouteille de vin d'Hercule Poirot.

« Eh oui ! On m'a endormi pour m'empêcher d'intervenir dans les événements de cette nuit ! Ce soupçon m'est venu tout d'abord à l'esprit. Je prends du vin à mes repas, mes deux compagnons de table boivent du whisky et de l'eau minérale. Rien de plus aisé que de mélanger une dose de narcotique inoffensif dans ma bouteille… les bouteilles demeurant sur les tables toute la journée. Puis, je n'y ai plus songé. Il faisait une chaleur suffocante et je me sentais las. Rien de surprenant que pour une fois je sois tombé dans un lourd sommeil, moi qui d'ordinaire ne dors que d'un œil.

« Je dois reconnaître que cette fameuse idée préconçue ne me lâchait pas. Le fait de m'avoir drogué impliquait la préméditation. Autrement dit, avant sept heures trente, heure du dîner, le criminel avait déjà dressé son plan. Ce qui ne cadrait nullement avec mon idée préconçue.

« Un premier coup ébranla mon hypothèse lorsqu'on rapporta le revolver retiré du Nil. D'abord, si mes présomptions avaient été justes, l'arme n'aurait pas dû être jetée par-dessus bord.

À ce moment, Poirot se tourna vers le docteur Bessner.

— Docteur, vous avez examiné le cadavre de Linnet Doyle. Vous vous rappelez que la blessure montrait des traces de brûlure… ce qui signifie que le revolver était appuyé contre la tête de la victime avant le coup de feu.

— C'est exact, approuva Bessner.

— Lorsque le revolver fut retrouvé, il était enveloppé d'une

écharpe de velours où des trous témoignaient que la détonation était partie entre les plis de cette étoffe… sans doute en vue d'amortir le bruit. Mais si le coup avait été tiré à travers les plis du velours, on n'aurait pu voir aucune trace de brûlure sur l'épiderme de la victime. Par conséquent, la balle qui a traversé l'écharpe ne peut être celle qui a tué Linnet Doyle. Ces trous avaient-ils été laissés par la balle qui a frappé Simon Doyle ? Non, car deux témoins se trouvaient à ce moment-là dans le salon et nous ont tout révélé en détail. Il faudrait donc en déduire qu'un troisième coup de feu a été tiré… dont nous ne savons rien encore.

« Nouveau mystère : dans la cabine de Linnet Doyle j'ai découvert deux flacons de vernis à ongles. Linnet Doyle avait toujours les siens de cette nuance rouge foncé cardinal. L'un des flacons portait une étiquette avec le mot « Rose » ; or, les quelques gouttes qui restaient au fond n'étaient point roses, mais d'un rouge vif. Par curiosité, je retirai le bouchon et reniflai. Au lieu de l'odeur forte de bonbons anglais, ce flacon sentait le vinaigre. Je pensais qu'il s'agissait d'encre rouge. Rien d'extraordinaire à ce que Linnet Doyle se servît d'encre rouge, mais on s'attend à trouver de l'encre rouge dans un encrier plutôt que dans un flacon de vernis à ongles. J'y discernai un rapport avec le mouchoir légèrement taché qui entourait le revolver. L'encre rouge disparaît facilement au lavage, mais laisse une légère trace rose.

« Ces quelques indices m'eussent permis de mettre à jour la vérité lorsqu'un fait nouveau se produisit qui ne me laissa plus aucun doute. Louise Bourget avait été tuée dans des circonstances qui démontraient sans conteste qu'elle avait fait chanter le meurtrier. Non seulement elle tenait encore entre les doigts le coin d'un billet de mille francs, mais je me rappelle les paroles significatives qu'elle prononça ce matin.

« Prêtez-moi une oreille attentive, car nous touchons au point crucial du drame. Lorsque je lui demandai si elle n'avait rien vu au cours de la nuit, elle me fit cette réponse bizarre : Évidemment, si incapable de dormir, j'étais montée sur le pont-promenade, peut-être aurais-je vu cet assassin, ce monstre, entrer dans la cabine de Madame ou en sortir… » Que nous apprenait au juste cette déclaration ?

Bessner, fronçant le nez et le visage tendu vers le narrateur, s'empressa de répondre :

— Cette déclaration vous apprenait que Louise Bourget était montée sur le pont.

— Non… non, vous n'y êtes point. Pourquoi nous l'aurait-elle dit ?

— Pour éveiller vos soupçons.

— Dans quelle intention ? Si elle connaît le meurtrier, il lui reste le choix entre nous révéler la vérité ou tenir sa langue et se faire payer

son silence par l'intéressé. Mais elle ne prend aucune de ces décisions. Au lieu de nous dire sans détour : « Je n'ai vu personne, car je dormais », ou bien : « J'ai vu quelqu'un, un tel ou une telle », pourquoi emploie-t-elle un tas de circonlocutions ? Parbleu, je n'y discerne qu'un seul motif : elle avertit l'assassin. Celui-ci est donc présent à ce moment-là. Mais, outre moi-même et le colonel Race, seules deux personnes assistaient à l'interrogatoire : Simon Doyle et le docteur Bessner.

Le médecin se leva d'un bond, en rougissant :

— Que dites-vous là ? Vous m'accusez encore ? Mais c'est infâme !

— Calmez-vous, rassura Poirot. Je vous expose mon point de vue à cet instant-là. Restons dans les généralités.

— Maintenant, il sait bien que ce n'est pas vous, dit Cornélia au médecin pour le tranquilliser.

Poirot reprit aussitôt :

— J'avais donc le choix entre Simon Doyle et le docteur Bessner. Mais quelle raison avait le docteur Bessner de tuer Linnet Doyle ? Aucune, autant que je sache. Simon Doyle, alors ? Impossible. Plusieurs témoins auraient pu jurer que le mari n'avait pas quitté le salon jusqu'à l'heure où éclata la querelle, après quoi il fut blessé et dans l'incapacité matérielle de commettre le crime. Quels témoignages possédais-je sur ces différents points ? D'abord, ceux de miss Robson, Jim Fanthorp et Jacqueline de Bellefort ; ensuite, ceux du docteur Bessner et de miss Bowers.

« Le docteur Bessner devait être le coupable. À l'appui de cette présomption vint s'ajouter le fait que la femme de chambre avait été frappée au moyen d'un instrument chirurgical. D'autre part, le docteur Bessner attira lui-même notre attention sur ce détail.

« Alors, mes amis, un second fait indiscutable se présenta à moi. L'insinuation de Louise Bourget ne visait point le docteur Bessner, car il lui était possible de lui parler à titre privé à tout moment de la journée. Ses paroles ne pouvaient s'adresser qu'à une seule personne : Simon Doyle. Simon Doyle, blessé, était constamment sous la surveillance du médecin dont il occupait la cabine. C'est donc à lui qu'étaient destinés ses propos ambigus pour le cas où il ne se présenterait plus d'autre occasion propice. Je la revois, se tournant vers Simon Doyle : « Monsieur, je vous en supplie, vous comprenez ma situation. Que puis-je dire ? » Et la réponse de Doyle : « Mon enfant, ne faites pas la sotte ! Personne ne prétend que vous ayez vu ou entendu quelque chose. Tout ira bien. Je veillerai sur vous. On ne vous accuse de rien. » Elle désirait cette promesse, et elle l'a obtenue.

Le docteur Bessner poussa une exclamation gutturale.

— Ce raisonnement est ridicule ! Comment cet homme, avec un

os fracturé et la jambe dans une éclisse, aurait-il pu se déplacer pour aller tuer sa femme ? Je vous le répète, Simon Doyle se trouvait dans l'incapacité physique de quitter sa cabine !

— Nous le savons, lui dit doucement Poirot. Bien qu'impossible, la chose est vraie ! Je ne discerne, dans les paroles de Louise Bourget qu'une seule interprétation logique.

« J'ai repris l'affaire dès le début, à la lumière de mes nouvelles connaissances. Simon Doyle aurait-il pu quitter le salon avant sa querelle avec Jacqueline sans se faire remarquer des autres ? Non. Fallait-il écarter le témoignage du docteur Bessner et celui de miss Bowers ? Non encore. Pourtant, il y eut une interruption dans la surveillance du blessé. Simon Doyle demeura seul dans le salon pendant cinq minutes et le témoignage précieux du docteur Bessner ne s'applique qu'au laps de temps postérieur à cette période, pour laquelle il ne nous reste que les apparences visuelles, mais aucune certitude.

« Miss Robson a vu Mlle de Bellefort décharger son revolver sur Simon Doyle, qui s'est écroulé dans un fauteuil. Il a aussitôt appliqué sur sa jambe un mouchoir qui s'est teinté de rouge. Qu'a vu et entendu Mr Fanthorp ? Il a entendu le coup de feu et a trouvé Doyle son mouchoir rougi posé sur sa jambe. Que se passe-t-il alors ? Doyle insiste pour qu'on transporte Mlle de Bellefort et qu'on ne la quitte pas une minute. Après quoi, il prie Fanthorp d'aller quérir le médecin.

« Là-dessus, miss Robson et Mr Fanthorp sortent avec Mlle de Bellefort et pendant les cinq minutes qui suivent, tous trois se trouvent à bâbord. Les cabines de miss Bowers, du docteur Bessner et de Mlle de Bellefort sont toutes de ce côté du bateau. Il ne faut pas plus de deux minutes à Simon Doyle pour ramasser le revolver de dessous la banquette, retirer ses souliers et courir à pas de loup à tribord, pénétrer dans la cabine de sa femme, s'approcher du lit, la tuer à bout portant, poser sur le lavabo le flacon d'encre rouge (il ne faut point qu'on le trouve sur lui), revenir en hâte, ramasser l'écharpe de velours de miss Van Schuyler qu'il tient toute prête derrière un fauteuil, envelopper l'arme de l'étoffe et se tirer une balle dans la jambe. Le fauteuil dans lequel il s'écroule (cette fois il souffre véritablement), est placé près d'une fenêtre. Il ouvre celle-ci et lance dans le Nil le revolver enveloppé du mouchoir accusateur et de l'écharpe de velours.

— Impossible ! protesta Race.

— Non, mon ami, pas impossible ! Rappelez-vous le témoignage de Tim Allerton. Il a entendu une détonation suivie du bruit d'un éclaboussement. Autre chose encore : les pas d'un homme passant rapidement devant sa porte. Mais qui donc aurait pu courir ainsi sur le pont à tribord ? Simon Doyle, en chaussettes.

— Je vous répète que cette histoire ne tient pas debout. Par quel

miracle un homme à l'esprit lent comme Simon Doyle aurait-il pu concevoir en un éclair toutes ces machinations ?

— S'il a l'imagination engourdie, il est vif dans ses mouvements.

— Je vous l'accorde, mais il a tout de même dû tout prévoir.

— Pas tout seul, mon ami. Là-dessus, nous nous sommes tous trompés. Le crime semblait avoir été commis spontanément, mais tel n'est pas le cas. Je dirai même que le plan en a été élaboré longtemps à l'avance. Ce n'est point par hasard que Simon Doyle avait dans sa poche une bouteille d'encre et un mouchoir bon marché sans aucune marque. Ce n'est pas non plus par hasard que Jacqueline de Bellefort a repoussé du pied son revolver sous la banquette, où il disparaîtrait à la vue de tous, mais où quelqu'un saurait le ramasser un peu plus tard.

— Jacqueline ?

— Certes. Sa complice. Qui a fourni à Simon son alibi ? Jacqueline, en tirant un coup de revolver. Et à Jacqueline ? L'insistance de Simon pour qu'on la fît surveiller toute la nuit par une infirmière professionnelle. À eux deux, ils possèdent toutes les qualités requises : Jacqueline de Bellefort a le cerveau froid et lucide et Simon Doyle l'esprit de décision qui lui a permis d'exécuter le plan avec une célérité et une précision remarquables.

« Considérez ce crime sous son aspect véritable et le mystère se dissipera. Simon Doyle et Jacqueline s'adoraient. Imaginez une très grande intimité entre eux et tout s'éclaircira. Simon se débarrasse de sa femme riche, hérite de sa fortune et, en temps voulu épousera celle qu'il n'a cessé d'aimer. Rien de plus ingénieux ! La persécution de Mrs Doyle par Jacqueline est une tactique, ainsi que la prétendue colère de Simon. Et pourtant… je discerne certaines lacunes. Une fois, il m'a parlé avec amertume des femmes obstinées. J'aurais dû comprendre qu'il faisait allusion à sa propre femme… et non à Jacqueline. De plus, il témoignait à son épouse une affection exagérée pour un Anglais peu démonstratif comme lui. En mauvais comédien, Simon outrepassait la mesure. Je me souviens aussi d'une conversation entre Mlle Jacqueline et moi, où elle me dit que quelqu'un nous écoutait ; or, je ne vis personne et il n'y avait personne. Mais cet auditeur imaginaire devait, par la suite, détourner les soupçons. Puis une nuit, sur ce bateau, je crus entendre Simon et Linnet près de ma cabine. Il lui disait : « Maintenant, il faut en prendre notre parti. » C'était bien la voix de Doyle, mais il s'adressait à Jacqueline de Bellefort.

« Tout a été bien prévu et chronométré dans le drame final. On m'avait versé un somnifère pour le cas où je voudrais fourrer mon nez dans l'histoire. Puis le choix de miss Robson comme témoin de cette querelle montée de toutes pièces, le remords exagéré et la crise nerveuse de Mlle de Bellefort. Elle mena grand tapage pour amortir le bruit de la détonation. En vérité, elle fit preuve d'une extrême

habileté. Jacqueline dit qu'elle a tiré sur Doyle. Miss Robson et Fanthorp le confirment et lorsqu'on examine Simon, il a effectivement une blessure à la jambe. Les deux complices peuvent alléguer un alibi parfait au prix, il est vrai, d'une certaine somme de souffrances et de risques pour Simon Doyle. Mais il est indispensable que sa blessure l'immobilise.

« Subitement, le plan s'écroule. Louise Bourget ne dormait pas. Elle a monté l'escalier, vu Simon courir chez sa femme et en ressortir. Le lendemain, rien de plus facile pour la femme de chambre que de reconstituer les événements de la nuit. Alors, elle exige de l'argent pour son silence et signe par là même son arrêt de mort.

— Mais Mr Doyle ne peut l'avoir tuée ? objecta Cornélia.

— Non, c'est sa complice qui a tué Louise Bourget. Sans tarder, Simon réclame la présence de Jacqueline. Il me prie même de les laisser tous deux ensemble. Ils doivent agir rapidement. Il sait l'endroit où le docteur Bessner range ses instruments de chirurgie. Après le crime, le bistouri est essuyé et remis en place. Puis, très en retard, haletante, Jacqueline de Bellefort se précipite dans la salle à manger à l'heure du déjeuner.

« Cependant, un obstacle imprévu surgit : Mrs Otterbourne a vu Jacqueline entrer dans la cabine de Louise Bourget et s'empresse d'en prévenir Simon. Mrs Otterbourne fait tant de bruit, que Jacqueline entend tout et agit avec la rapidité de l'éclair. Se rappelant que Pennington avait parlé d'un revolver, elle va le prendre, se poste près de la porte ouverte, prête l'oreille et tire au moment propice. En ma présence, elle s'est vantée d'être une excellente tireuse. Elle n'a pas menti.

« Selon moi, après ce crime, trois issues s'offraient au criminel pour s'enfuir : vers l'arrière (en ce cas le coupable était Tim Allerton), par-dessus bord (conjoncture peu probable), ou bien dans une cabine. Celle de Jacqueline se trouvait à deux portes de la cabine du docteur Bessner. Elle n'avait qu'à laisser tomber le revolver, se précipiter chez elle, ébouriffer ses cheveux et se jeter sur sa couchette. Le coup était risqué, mais elle n'avait pas le choix.

Un silence. Puis, Race demanda :

— Qu'est devenue la première balle tirée sur Doyle par la jeune fille ?

— Elle a dû entrer dans la table où j'ai remarqué un trou. Je suppose que Doyle a extrait le projectile à l'aide de son canif et l'a lancé par la fenêtre. Il avait dans sa poche une balle supplémentaire, afin de laisser croire que seulement deux coups de feu avaient été tirés.

— Ils avaient donc songé à tout, soupira Cornélia. C'est horrible… horrible…

Enfin, Poirot se tut… mais son silence n'avait rien de modeste. Ses yeux semblaient dire : « Vous vous trompez. Ils n'avaient pas songé à la perspicacité d'Hercule Poirot. » Tout haut, il dit :

— Et maintenant, docteur, allons bavarder un peu avec votre blessé.

CHAPITRE XXVI

LES CONFIDENCES DE JACQUELINE

Ce même soir, à une heure assez tardive, Hercule Poirot frappa à la porte d'une cabine.

— Entrez ! dit une voix, et il entra.

Jacqueline de Bellefort était assise dans un fauteuil.

Le détective s'installa à côté de la jeune fille. Tout d'abord, aucun d'eux ne parla. Le visage de Poirot reflétait une grande tristesse. Enfin, Jacqueline prit la parole :

— Cette fois, tout est fini. Monsieur Poirot, vous êtes trop fort pour nous.

Poirot soupira.

— Cependant, continua Jacqueline, je ne vois pas quelle preuves vous possédez et je ne crois pas que vos explications convaincraient un jury. Après tout… tant pis ! Vous avez brutalement tout déballé devant Simon et il s'est effondré sans se défendre. C'est un mauvais perdant.

— Mais vous, mademoiselle, vous êtes bonne perdante.

Elle eut un petit rire de défi, considéra Poirot et lui dit d'un seul élan :

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, je vous en prie, monsieur Poirot. Voudriez-vous entendre mon histoire depuis le début ?

— S'il vous plaît de me la raconter, mademoiselle.

— J'ai besoin de vous faire cette confidence. Pour moi, tout paraissait simple. Simon et moi nous nous aimions.

Ces phrases prosaïques, débitées d'un ton léger, cachaient une profonde émotion.

Poirot se contenta d'observer :

— Pour vous, l'amour aurait suffi, mais à lui, il fallait autre chose.

— Admettons-le. Vous ne comprenez pas le caractère de Simon. Il aimait passionnément l'argent et tout ce qu'il procure : les chevaux, les yachts, les sports… Et il se voyait incapable de se les procurer. Alors, nous nous sommes rencontrés et il s'est résigné à une vie terne. Il avait un bon emploi qu'il a perdu par sa faute.

Une ombre passa sur les traits de Poirot, mais il garda sa langue.

— Dans notre malheur, j'ai pensé à Linnet et à sa nouvelle maison de campagne. J'ai couru près de mon amie. Sachez, monsieur Poirot, que j'aimais beaucoup Linnet… sincèrement.

Jacqueline fit une pause, soupira et poursuivit :

— Ce que je vais vous apprendre à présent est la pure vérité, monsieur Poirot, et la mort de Linnet ne saurait rien y changer. C'est pourquoi, même en ce moment, je n'éprouve aucun remords de mon acte criminel envers elle. Elle a tout mis en œuvre pour détacher Simon de moi. C'est l'absolue vérité. Je ne crois pas qu'elle ait eu une seconde d'hésitation. J'étais son amie, mais qu'importait ? Elle s'est jetée à la tête de Simon…

« Je m'en suis parfaitement rendu compte… C'est même moi qui lui ai suggéré qu'il pourrait me quitter pour l'épouser. Tout d'abord, il a repoussé cette idée.

« Je ferais figure de prince consort », me dit-il. Et il ajouta qu'il n'aimait d'autre femme que moi…

« Je crois savoir à quel moment il a songé au crime. Un jour, il m'a dit : « Si la chance me favorisait, j'épouserais Linnet et elle mourrait au bout d'un an en me laissant tout. » Alors, dans son œil a brillé une flamme étrange… Il est revenu plusieurs fois sur ce sujet en envisageant tous les avantages que lui apporterait le décès de Linnet. Je lui ai fait remarquer à quel point ses propos étaient affreux et il a cessé de m'en parler.

« Au bout d'un certain temps, j'ai deviné que sa résolution était prise. J'en ai été terrifiée… absolument terrifiée. Parce que, vous comprenez, je le savais incapable de réussir dans son projet.

« J'ai dû, par conséquent, intervenir pour l'empêcher de commettre des bévues.

Jacqueline s'était exprimée très simplement et avec une parfaite bonne foi. Poirot ne doutait point de sa sincérité. Pas une minute, elle n'avait convoité la fortune de son amie. Mais elle aimait Simon Doyle au-delà de toute raison, de toute droiture et de toute pitié.

— J'ai longuement mûri un plan qui devait s'appuyer sur un double alibi. Nous avons étudié cela dans les moindres détails et j'ai fait en sorte que si l'affaire tournait mal, j'en supporterais toute seule les conséquences. Mais Simon se tourmentait à mon sujet.

« Encore que point par point nous ayons tout arrêté, Simon a commis la sottise de tracer un « J » avec du sang. C'était bien de lui ! Cependant, tout a marché normalement.

— Oui, observa Poirot. Ce n'était pas votre faute si Louise Bourget ne pouvait dormir cette nuit-là.

— Tout cela est horrible, n'est-ce pas ? Je ne puis croire que j'aie agi de la sorte ! Louise a laissé entendre à Simon qu'elle savait tout. J'avais tellement peur… tellement peur du chantage de cette misérable femme. Je lui ai remis tout l'argent dont nous disposions, et, tandis qu'elle comptait les billets… je l'ai frappée.

Jacqueline baissa la tête un long moment, puis elle reprit avec

difficulté :

— Même alors, nous n'étions pas quittes. Mrs Otterbourne m'avait vue. Triomphante, elle a voulu vous prévenir, alors j'ai joué tout risque.

Elle fit une pause.

— Ensuite, vous m'avez vue sortir de ma cabine, en même temps que les autres. Je me sentais si malheureuse… je croyais que Simon allait mourir !

— Et moi, dit Poirot, je l'espérais. Cela eût mieux valu pour lui.

— Tel n'était pas mon avis.

Jacqueline considéra l'expression grave de Poirot et continua :

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, monsieur Poirot. Après tout, je n'ai que ce que je mérite, j'en subirai les conséquences et je n'abandonnerai pas Simon.

Poirot se leva, Jacqueline en fit autant et lui dit, avec un sourire :

— Un soir je vous ai dit que je devais suivre mon destin, vous en souvenez-vous ? Vous m'avez répondu qu'on devait suivre son destin, mais non ses passions. Qu'il ne fallait pas confondre. J'ai suivi ma passion… Et voilà !

Poirot sortit sur le pont, accompagné par le rire forcé de Jacqueline.

CHAPITRE XXVII

AU DÉBARCADÈRE

À l'aube, ils arrivèrent à Shellâl. Les rochers sinistres de la falaise descendaient jusqu'au bord du Nil.

— Quel pays sauvage ! murmura Poirot.

— Eh bien ! lui dit Race, debout près de lui, nous avons enfin accompli notre tâche. J'ai pris mes dispositions pour que Richetti débarque le premier. Doyle a de la chance d'être blessé. Quant à Jacqueline… c'est dommage…

— On prétend que l'amour excuse tout, répliqua Poirot. C'est faux. Quand une femme passionnée comme Jacqueline s'entiche d'un Simon Doyle, elle devient dangereuse. C'est ce que j'ai pensé la première fois que je l'ai vue dans ce restaurant du West End. Je ne me suis pas trompé.

Cornélia Robson s'approcha.

— Je viens de la voir, fit-elle.

— Mlle de Bellefort ?

— Oui. C'est triste pour elle d'être enfermée avec sa gardienne.

Miss Van Schuyler, l'œil mauvais, s'avançait vers eux.

— Cornélia ! lança-t-elle. Tu te comportes d'une façon scandaleuse. Je vais te renvoyer tout droit chez ta mère.

— Excusez-moi, cousine Marie, mais je ne retourne pas en Amérique.

« Je vais épouser le docteur Bessner. Il m'a demandé ma main hier soir.

— Pourquoi l'épousez-vous ? interrogea Ferguson. Simplement pour sa fortune ?

— Pas du tout ! fit Cornélia, indignée. Je l'aime. Il est bon et il connaît tant de choses ! Je me suis toujours intéressée aux malades, aux cliniques et près de lui je mènerai une existence idéale.

Elle s'éloigna et Ferguson s'adressa à Poirot :

— Vous croyez qu'elle parle sérieusement ?

— Mais oui.

— Elle me préfère ce vieux barbon prétentieux ?

— Il paraît.

— Elle est folle, conclut l'amoureux évincé.

Les yeux de Poirot pétillèrent.

— C'est une jeune personne à l'esprit original. Sans doute n'en avez-vous jamais rencontré de ce genre-là ?

Le bateau se rangea le long du débarcadère. Une corde retenait les passagers qu'on avait priés d'attendre. Richetti, le visage sombre, fut conduit à terre par deux mécaniciens. Au bout d'un certain temps, on vit apparaître une civière sur laquelle était allongé Simon Doyle. La peur le rendait méconnaissable… toute sa belle humeur juvénile s'en était allée. Jacqueline de Bellefort suivait, accompagnée par une stewardess. N'eût été sa pâleur, rien n'était changé dans sa physionomie. Elle s'approcha de la civière.

— Eh bien, Simon ?

Il leva vivement les yeux vers elle et pendant un instant reprit son ancienne expression.

— J'ai tout gâché ! dit-il. J'ai perdu la tête et avoué ! Pardonne-moi, Jackie. Je t'ai trahie.

Elle lui sourit.

— Peu importe. Simon. Nous avons perdu la partie. C'est tout.

Elle s'écarta de lui et les porteurs continuèrent leur chemin. Jacqueline se baissa rapidement sous prétexte de nouer le lacet de sa chaussure, glissa sa main dans son bas, se releva, tenant un objet. On entendit aussitôt une détonation : Simon Doyle eut un soubresaut et demeura inerte.

Le revolver toujours en main, Jacqueline souriait en regardant Poirot. Au moment où Race s'élançait vers elle, elle appuya le petit joujou contre son cœur et pressa sur la gâchette. Elle s'écroula comme une masse.

Race s'écria :

— Où diable a-t-elle pris ce revolver ?

Poirot sentit le contact d'une main sur son bras.

Mrs Allerton lui dit à voix basse.

— Vous le saviez ?…

— Oui. Elle possédait deux revolvers. Je m'en suis rendu compte lorsque j'ai appris qu'on en avait trouvé un dans le sac de Rosalie Otterbourne, lors de la perquisition. Jacqueline et elle étaient assises à la même table. Lorsque Jacqueline a su qu'on allait fouiller les passagers, elle a glissé l'arme dans le sac de sa voisine. Plus tard, elle est allée la rechercher dans la cabine de Rosalie, sous prétexte de comparer leur rouge à lèvres. Comme on l'avait déjà fouillée elle-même, nous avons jugé inutile de recommencer.

— Vous vouliez lui réserver cette porte de sortie ?

— Oui, mais elle n'a pas voulu s'en aller seule. Voilà pourquoi Simon Doyle a eu une fin plus douce que celle qu'il méritait.

Mrs Allerton frissonna et se tourna vers Tim et Rosalie debout l'un près de l'autre sous les rayons du soleil. Soudain, elle s'exclama :

— Dieu merci ! Le bonheur existe encore sur terre !

FIN

---

[1] Prix-Unic de Londres.